VV-FENEC

MAGAZINE

BISON BISOU / PRYAPISME / DÄLEK / ROPOPOROSE / LODZ / MARGARET CATCHER / DELACAVE

DOWNLOAD FESTIVAL

0617

ÉDITO

On vieillit. Tous. Même le W-Fenec... On fêtera en tout début d'année prochaine nos vingt années de bons et loyaux services. Et comme je suis l'un des créateurs de la bête, j'ai forcément 20 ans de plus aujourd'hui qu'en juin 1997, époque où je gribouille dans quelques fanzines papiers sans jamais imaginer que cette envie de faire partager des émotions prendra des allures de mag' digital plusieurs années plus tard.

Tu vieillis. Même si tu jures le contraire, tu verras qu'un jour tu sortiras moins, tu boiras moins, peut-être même que tu arrêteras de fumer, de montrer tes fesses et de slammer. Toi aussi tu vas te faire rattraper par les années et tu grandiras, consacrant davantage de temps à d'autres qu'à toi même. Mais rassure-toi, le goût pour la musique et la découverte de nouveaux sons reste intact.

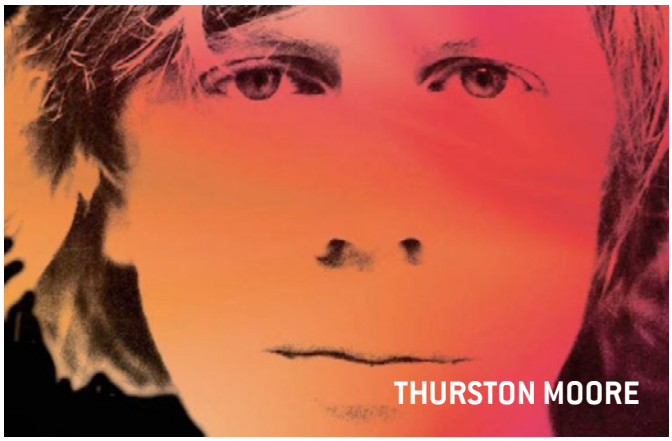
Les groupes vieillissent. Même ceux que tu adores plus que tout disparaissent pour mieux (ou pas) se reformer (ou pas) quand ils seront encore plus vieux. Les groupes d'avant étaient mieux que ceux de maintenant ? Non, pas forcément, quand tu vieillis, tu n'es pas nostalgique de «la musique d'avant», pour ma génération, la musique sacrée, c'est celle des années 90' mais pas parce qu'elle était exceptionnelle, après tout, elle l'est toujours, tu peux aujourd'hui l'écouter et elle procurera les mêmes sensations. Non, tu es alors nostalgique de ta jeunesse, de cette époque insouciante ou tu découvrais cette musique, ou tu croyais participer à quelque chose de grand en voyant ces groupes naître.

Combien de ces groupes de notre jeunesse sont encore actifs ? Combien de musiciens qui nous ont fait vibrer sont encore en bonne santé et ont gardé leur génie créatif ? Et ces interrogations nous renvoient à notre petite vie ? A-t-on encore des rêves pour changer le monde ? A-t-on encore des projets utopistes ? Faire réparer la toiture ou changer la chaudière, voilà les vraies préoccupations quand on a 40 ans. Et si on veut y échapper, rien de tel que de réécouter Temple of the Dog ou n'importe quel groupe de «sa jeunesse» car il suffit de fermer les yeux pour la revivre... et rester jeune.

Oli

SOMMAIRE

06 DOWNLOAD FESTIVAL
44 MASTODON
45 THURSTON MOORE
48 DÄLEK
57 CRYSTAL FAIRY
59 DEATH VALLEY HIGH
60 PRYAPISME
71 AT THE DRIVE-IN
72 ROPOPOROSE
78 BURNING HEADS
80 LODZ
85 STUPEFLIP
86 VOLKER
88 DELACAVE
92 TIGER ARMY
94 BISON BISOU
104 EN BREF
120 LIVE RLHT
122 LIVE Y'A PAS L'FEU
124 IL Y A 20 ANS
126 INTERVI OU
128 DANS L'OMBRE
130 CONCOURS



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Gui de Champi, Julien, Antonin, Mic et les newsbies Eric, H. Bartleh et Stéphan !

Créatif vétéran et toujours actif :
Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AVRIL

Billy Howerdel d'**A Perfect Circle** a confirmé que les travaux d'écriture du nouvel album avançaient à bon train et que l'opus devrait voir le jour cette année. La sortie se fera via BMG chez qui le groupe a signé en mars dernier.

Lors de sa tournée en Amérique du Sud, **KoRn** assure les shows sans Fieldy à la basse. Il est remplacé par Tye Trujillo, le fils de 12 ans de Robert Trujillo (MetallicA et ex-Infectious Grooves).

Converge est actuellement en studio pour enregistrer 18 nouveaux morceaux pour son prochain album ! C'est leur batteur Ben Koller qui nous l'apprend.

C'est le 4 août que sortira le premier album éponyme de **Dead Cross**, qui réunit notamment Mike Patton (Faith No More, Mr Bungle, Fantomas, etc.), Dave Lombardo (Suicidal Tendencies, ex-Slayer, etc.) et Justin Pearson (The Locust, Retox). Ce via le label maison de Patton, Ipecac Recordings.

letlive., c'est fini. Le groupe a annoncé son split sur Facebook.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MAI

Chris Cornell, chanteur de Soundgarden, Audioslave, Temple Of The Dog, s'est suicidé après un concert à Détroit au Fox Theater. Il s'agissait du dernier concert d'une tournée américaine de Soundgarden. Il avait 52 ans.

MissZ a récemment fait part de son départ de **Punish Yourself**. Le groupe prévoit de sortir son nouvel album, Spin the pig, en octobre. Une tournée suivra cette sortie.

Treponem Pal a (déjà) 30 ans ! Pour fêter cela, les parisiens ont annoncé l'arrivée d'un nouvel album pour septembre dont le nom a été officialisé : Rocker's vibes. Une tournée est au programme, elle débutera le 14 septembre au Bus palladium à Paris, dans le cadre des soirées Gothique Rock.

Adema se reforme sous son line-up originel et donc en la présence de Mark Chavez au chant. Un nouvel album est dans les tuyaux.

The Arrs a mis en ligne un ultime EP intitulé Crépuscule. Il comporte trois titres qui devraient être les dernières créations du groupe puisqu'ils ont décidé de raccrocher.

MAIS QUI A DIT ?...

«S'ils veulent écouter un album qui lui ressemble, autant qu'ils écoutent l'original. Il existe et ils ne seront pas déçus. Moi, je ne veux et ne peux pas refaire la même musique, le même son, j'ai besoin d'expérimenter de nouvelles choses.»
A. DÄLEK
B. DELACAVE
C. PRYAPISME
D. ROPOPOROSE

«On peut coller dans plusieurs types d'ambiances, on l'a déjà fait et je peux te dire qu'on fait pas tâche dans une soirée métal, pareil pour une soirée électro, idem dans une soirée type rock alternatif ou dans un concert punk, même jazz-rock, ça passe.»
A. DÄLEK
B. DELACAVE
C. PRYAPISME
D. BISON BISOU

«Le master vinyle est très différent du numérique, concernant des niveaux de compression notamment. On essaye d'encourager cette écoute particulière en incluant le CD dans chaque pochette vinyle de nos albums.»
A. LODZ
B. DELACAVE
C. PRYAPISME
D. ROPOPOROSE

«Notre musique est sûrement teintée d'une inspiration cinématographique, mais nous évitons de composer autour d'une scène ou un film car cela pourrait facilement nous éparpiller.»
A. LODZ
B. DELACAVE
C. PRYAPISME
D. ROPOPOROSE

«Ma voix n'a jamais été travaillée. Je pense que les cordes vocales se sont musclées au cours du temps grâce au tabagisme.»
A. LODZ
B. DÄLEK
C. DELACAVE
D. PRYAPISME

MAIN STAGE
DOWNLOAD
MAIN STAGE

DOWNLOAD FESTIVAL

LE DOWNLOAD FESTIVAL A QUITTÉ LA VILLE ET LES BEAUX QUARTIERS DU 16ÈME POUR SE RETROUVER À LA CAMPAGNE À PLUSIEURS DIZAINES DE KMS SUR LA BA 217 À BRÉTIGNY-SUR-ORGE DANS L'ESSONNE, UNE ANCIENNE BASE MILITAIRE SERVANT ENTRE AUTRES AUX ENTRAÎNEMENTS DE L'ARMÉE POUR LE DÉFILÉ DU 14 JUILLET. LES MÉTALLEUX ET AUTRES CŒURS DE ROCKEURS AVAIT DONC RENDEZ-VOUS DU 9 AU 11 JUIN DANS UN LIEU PLUS ADAPTÉ POUR ACCUEILLIR 170 000 PERSONNES AU MAXIMUM ET 4 SCÈNES (AU LIEU DE TROIS L'ANNÉE DERNIÈRE) PLUS UNE SUPPLÉMENTAIRE IMPLANTÉE DIRECTEMENT DANS LE CAMPING. AU FINAL, LE CHIFFRE S'ARRÊTERA À 120 000 SPECTATEURS DONT 12 000 CAMPEURS VENUS POUR FESTOYER ET PRENDRE DU GROS SON DANS LES OREILLES SOUS UNE CHALEUR INTENABLE. CAR AU DELÀ D'UNE PROGRAMMATION BIEN PLUS ÉCLECTIQUE QUE L'ANNÉE DERNIÈRE (PUNK, MÉTAL, HARDCORE, STONER, ROCK N' ROLL, NÉO-MÉTAL, ÉLECTRO NEW-WAVE, FUSION ROCK, PSYCH-ROCK...), C'EST AUSSI LES COUPS DE SOLEIL QUE LES FESTIVALIERS GARDERONT EN MÉMOIRE. LE W-FENEC AVAIT HÂTE DE VOUS REPORTER LES DIFFÉRENTES SENSATIONS ÉPROUVÉES DURANT CES TROIS JOURNÉES D'UNE GRANDE INTENSITÉ, SOUS FORME DE LISTING CETTE FOIS-CI, AVEC DE BELLES PHOTOS À L'APPUI. ENJOY YOURSELF !

Avant d'attaquer cette première journée, un petit retour sur la veille où pas mal de festivaliers avaient déjà planté leurs tentes (dont certains ont battu le record de la plus grosse pouvant loger facilement plusieurs familles de réfugiés). Les navettes ont plutôt bien fait le boulot de notre côté, un temps d'attente pas trop long pour un arrêt à 2000 pas de l'entrée principale du festival. Un effort supplémentaire de marche était requis pour rejoindre le camping (10 minutes environ). La soirée de jeudi a été relativement calme avec la diffusion d'un film humoristico-gore, («Dude bro party massacre III») organisé par l'association PANIC! Cinéma. Puis la flotte a fait son apparition une bonne partie de la nuit...

Vendredi 9 juin 2017

Mallory Knox : Ce sont donc ces inconnus qui ouvrent officiellement cette édition (si on excepte la scène Firefly du camping sur laquelle ont joué Darktribe et Miss America), des Anglais de Cambridge qui font passer le temps à travers un rock alternatif sans grand relief émotionnel, formé de structures rock assez simplistes, limite pop, sans grand intérêt.

Pierce The Veil : Encore un groupe de catalogue qu'on case en gros festival pour lui faire un peu de pub. OK, j'avoue, je suis un peu médisant sur ce coup-là. En réalité, si on oublie le chant insupportable, les refrains ultra mielleux chiants à mourir et mon âge, ça peut sereinement passer. Même si ça navigue entre bon et mauvais goût constamment, le show du quatuor punk-métalcore de San Diego a été plutôt bon.

RavenEye : Du classique rock bluesy un tantinet garage et stoner avec des sonorités très ancrées 90's, c'est toujours bon à prendre en plein après-midi. Surtout quand les gars sont motivés comme jamais et que le chanteur porte le guitariste sur ses épaules pendant un solo. Le spectacle, c'est sérieux mec ! Lourd et rock n' roll ! Gui, si tu lis ça...

Kvelertak : N'étant jamais été fans du combo norvégien, sur album comme en live, nous partions sur un a priori négatif avec mon camarade photographe, c'est confirmé encore une fois sur la Main Stage ce vendredi. Cette prestation tantôt black, tantôt heavy, n'apporte rien de bien nouveau dans ce paysage ténébreux. Assez confus par des blasts inaudibles (le son paraissait vraiment dégueulasse à côté des autres formations passées sur la même scène) et des passages très hachés, la musique de Kvelertak ne nous procure absolument rien de positif. Ils ont surement du talent comme le prétendent certains, nous on le cherche encore.

Dinosaur Jr : Changement total de cap en terme de style avec ce mythique power trio moitié college rock, moitié noise, là où se croisent jolies mélodies et guitares saturées. La timidité et la nonchalance de Jay Mascis fait contraste avec l'enthousiaste de Lou Barlow, le groupe connaît cependant parfaitement ses classiques («Feel the pain», «Freak scene» ou bien la reprise destroy de «Just like heaven» de The Cure), et sait jouer les gros bras mais trop peu souvent pour s'aligner sur une prog' qui l'est de nature. La nostalgie 90's opère assurément, et la musique des gars du Massachusetts fait un peu office de pouvoir thérapeutique à ce moment de la journée.

Dinosaur Jr.

La nostalgie 90's opère assurément, et la musique des gars du Massachusetts fait un peu office de pouvoir thérapeutique à ce moment de la journée.

Hatebreed

Jamey Jasta fait monter l'ambiance en bougeant dans tous les sens avec une musique qui sent bon l'asphalte.

Blink-182 : Sujet de raillerie pendant de très longues années chez les collègues, toujours est-il que ce groupe est encore là et compte un nombre de fans impressionnant. C'est par curiosité que nous nous arrêtons devant MainStage pour observer le show du trio punk-rock mélodique composé d'un nouveau membre depuis le départ de Tom Delonge début 2015. À défaut d'être impressionnés par les chansons du groupe, nous le sommes beaucoup plus par le talent de Travis Barker. Leur impressionnant batteur, tout en maîtrise, donne vraiment à cette formation son côté énergique. Et tout de suite, ça donne plus d'intérêt à un spectacle qui bénéficie également de quelques artifices pyrotechniques.

Hatebreed : Place à quelque chose de moins «teenage» : un gang de hardcoreux motivé comme jamais pour soulever la foule de la Warbird. Jamey Jasta fait monter l'ambiance en bougeant dans tous les sens avec une musique qui sent bon l'asphalte, un matraquage hardcore pugnace qui fonctionne définitivement mieux sur des petites scènes (comparativement à Dour il y a quelques années où le groupe avait joué sur la plus grande scène). Belle sensation de la journée en matière de musique rugueuse.

Gojira : On les aura vus par intermittence avec les Mars Red Sky lors de la pause dîner. Que dire de mieux ou de plus que lors de la première édition ? Eh bien peut-être qu'on aurait préféré les voir sur la prochaine édition pour avoir un certain recul car on n'a pas senti de différences significatives à part que c'est toujours «harder, better, faster et stronger» !

Mars Red Sky : Il y a toujours ce ressenti chez MRS de voir un groupe différent à chaque fois. Les effluves sonores arrivant jusqu'à nos oreilles en plein dîner nous font dire que les Bordelais sont de mieux en mieux en live, on a adoré le côté contemplatif de leur son, un peu doom, un peu stoner, un peu psyché, un petit je ne sais quoi qui nous oblige à dire que, oui, Mars Red Sky sur scène ça vaut le détour !

Skinny Puppy : Mise en scène très sympa (quoique, ça dépend pour qui) à base de déguisements monstro-seringues et de belles lumières bleues, pour ces vieux canadiens passionnés de musique électronique industrielle et de synthés que nous n'avons pas eu la chance d'apprécier à sa juste valeur (4 morceaux à peine) car nous ne voulions pas rater le retour de Nostromo, alors que résonne déjà de loin la soupe de Linkin Park.

Nostromo : De façon subjective, je dirais que c'est le meilleur concert de la journée. Le rouleau compresseur genevois n'a pas fait de quartier, ça faisait presque 15 ans que je ne les avais pas vus, je n'ai pas été déçu. Lourds, chaotiques, puissants, les musiciens n'ont pas oublié leur savoir-faire dans l'art de la torgnole brutal hardcore. Blagueurs («Salut, on s'appelle Linkin Park !), les gaziers proposent de nouveau morceaux dans leur set list qui font la part belle aux titres anciens (au hasard, les plus marquants : «Rude awakening», «Epitomize», «Collapse»). Indescriptible mais sublime !

Linkin Park : Passé devant en fin de parcours pour rejoindre l'espace presse, les Américains jouaient leurs tubes en mode «je te les fous à la fin pour que tu restes au bout» («In the end», «Numb», «Papercut»). Voilà, un peu chiant à mourir, mais on a pu se rendre compte que les fans ne manquent pas et que certains ne sont venus de l'étranger uniquement pour eux. Flippant.

Black Peaks : De retour au camping, nous tombons sur le show de ce groupe entre metalcore des familles et quelque chose de plus mélancolique et lourd. Même si la rigueur est de mise, la personnalité du groupe n'en est pour autant pas très affirmée. Dommage.

Nostromo

Nostromo

Le rouleau compresseur genevois n'a pas fait de quartier : lourd, chaotique, puissant !

Skinny Puppy

Samedi 10 juin 2017

Far From Alaska : Cette deuxième journée commence par une bonne surprise sur la Main Stage avec un jeune groupe brésilien mené par une nana complètement hystérique répondant au nom d'Emmily Barreto. Diffusant un rock 70's très groovy, faisant rappeler par moments The Kills en un peu plus punchy, Far From Alaska plaît par sa fraîcheur et sa franchise. Et comme ils ont le partage dans le sang (pas qu'avec le public), ils nous ont fait l'honneur d'inviter sur scène le chanteur d'Ego Kill Talent pour un «Collision course» très électrique et bien bourrin.

Devildriver : Le retour du groupe de Dez Fafara (Coal Chamber) en France après trois ans d'absence n'est pas passé inaperçu tant la prestation était faramineuse. Avec une grosse forte de frappe métallique et mélodique sous un soleil brûlant, Devildriver a réussit le pari de se mettre dans la poche le public du Download Festival.

Code Orange : Voilà une formation que nous ne voulions louper sous aucun prétexte, tant elle est admirée, entre autres, par un grand nombre de nos lecteurs. Nous n'avions jamais eu l'occasion d'aller voir les Américains et nous n'avons pas regretté une seconde de prendre une rasade de rage à travers la gueule. Porté par une voix partagée à deux entre le batteur et une guitariste assez énigmatique (beaucoup on cru voir un mec au départ), ce punk hardcore ne se limite pas au code établi, il va chercher loin, même dans le métalcore par moment. Ce qui pourrait être l'alliance parfaite entre Converge et Black Flag s'est révélé est une vraie machine scénique. Le groupe n'a laissé aucune seconde de répit au public de la Warbird.

Blues Pills : Encore une formation qu'on ne voulait en rien rater. Non, non, pas forcément pour rester ébahi comme certains l'ont été devant les formes de la très jolie et ravissante Elin, mais plutôt pour confirmer les bonnes impressions qu'on avait eu à Dour en 2015. La nouvelle Janis Joplin ou Kate Bush, selon de quel côté on voit la chose, a le rock psyché, le blues et tout un pan des sixties et seventies dans la peau. Et que cela soit avec ou sans maracas ou tambourin en main, on peut vous assurer que les Blues Pills sont faits pour la scène. Définitivement.

Touché Amoré : Pendant qu'Epica diffuse allègrement son opéra-métal sur la Main Stage, que nous n'apprécions guère au passage, les Californiens distillent leur screamo post-hardcore en pleine face de l'assemblée regroupée sous la Warbird Stage. Ça secoue sec et la musique ne respire finalement pas si beaucoup que ça. Les moments calmes sont toujours supplantés rapidement par la violence de leur musique et du coffre vocal de Jeremy Bolm. Le public a du voir là l'une des belles surprises scéniques de la journée.

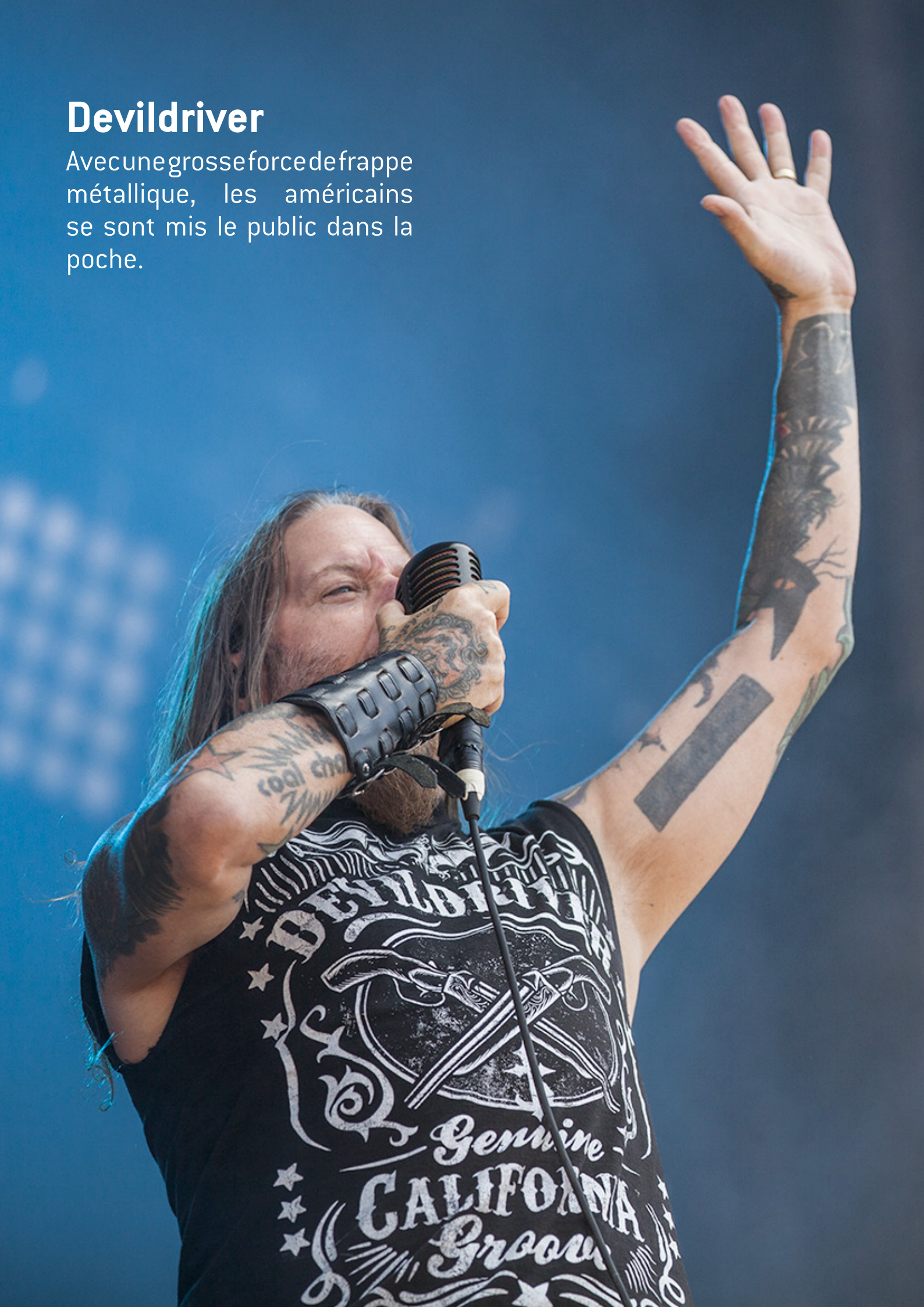
Paradise Lost : Nous n'avions pas revu les Anglais sur scène depuis 1999 et la tournée Host. De l'eau a coulé sous les ponts depuis (on a du louper huit albums), et l'impression de voir un groupe vieilli ne nous a pas traversé l'esprit un seul moment du show. Sans fausse note, le combo a varié les titres toutes périodes confondues, mais le clou du set reste le final tubesque «Say just words» qui, pour le coup, nous a filé un bon coup de vieux.

Blues Pills

La nouvelle Janis Joplin a le rock psyché, le blues et tout un pan des 60's dans la peau.

Devildriver

Avecunegrosseforcedefrappe métallique, les américains se sont mis le public dans la poche.



F-BLYG
F-BLYG
DOWNLOAD
OFFICIAL MERCHANDISING

ARCADE LEGENDS
Space Invaders (スペースインベーダー) est un jeu vidéo développé par la société japonaise Taito, sorti en 1978 sur borne d'arcade.
Il s'agit d'un shoot them up fixe. Tomohiro Nishikado conçoit et programme le jeu. Il s'inspire de plusieurs médias populaires de l'époque pour réaliser Space Invaders tels que Breakout ou La Guerre des mondes. Considéré comme le premier archétype du shoot them up, il est aussi l'un des titres les plus influents et célébrés de l'histoire du jeu vidéo.
SPACE INVADERS
HISTORIQUE
RECORD
XBOX 360

Chichi
CHURROS
CHURROS

Fender

DOWNLOAD

SEND
NUDES
Pizza

YG

Slayer : Une machine de guerre, tout simplement. Je ne me souviens pas d'un show aussi puissant de Slayer que celui de ce samedi. Ou alors, ma mémoire me fait défaut. Ça a beau rester du Slayer, on ne s'en lasse jamais et on se réjouit quand la set list nous sert «Disciple», «Mandatory suicide», «Dead skin mask», «Seasons in the abyss», «Raining blood» ou «Angel of death» parmi les quinze titres joués sur la Main Stage 2. Notre seul regret est de ne pas avoir vu la totalité du concert à cause d'un estomac qui n'arrêtait pas de crier famine et surtout de se tenir prêt pour la tête d'affiche qu'est System Of A Down.

Sólstafir : C'est une sensation assez bizarre de se restaurer devant un groupe qu'on ne connaît pas, ou en tout cas juste de nom. On n'en profite pas du tout à sa juste valeur, pire, on ne sait même pas quoi penser d'un groupe qui mélange post-rock et heavy métal. À revoir dans d'autres circonstances donc.

System Of A Down : C'était la tête d'affiche de cette journée, beaucoup de festivaliers ne s'étaient déplacés pour ainsi dire que pour eux. Réputés pour louper leur live depuis plus de 15 ans, les SOAD exécutent au contraire avec aisance leurs hits en puissance puisés sur l'intégralité de leur discographie («Prison song», «Chop suey !», «B.Y.O.B», «Toxicity», «Sugar» pour ne citer qu'eux). Seul hic, ses membres ont visiblement oublié qu'il y avait une audience qui n'avait d'yeux que pour eux et communiquent peu avec, même entre eux, hormis leur bassiste qui harangue la foule régulièrement. Le groupe enquille les titres à une vitesse folle (30 morceaux en tout), tandis que Serj assure le strict minimum en mâchouillant son chewing-gum et que Daron joue l'autiste. Bref, un concert pas très mémorable qui nous rappelle également que System Of A Down n'a pas fait que des bons titres. Mais où diable étaient donc les tueries que sont «War ?», «Peephole», «Attack», «ATWA», «Stealing society», «Vicinity of obscenity», «She's like heroin», et j'en passe ?

Touché Amoré

Les californiens distillent leur screamo post-hardcore en pleine face de l'assemblée regroupée sous la Warbird.

Code Orange

Cette alliance parfaite entre Converge et Black Flag est une vraie machine scénique.

CODE ORANGE

Paradise Lost

Sans fausse note, le combo anglais a varié les titres toutes périodes confondues de sa discographie.

Paradise Lost

Dimanche 11 juin 2017

TesseracT : Cette dernière journée commence comme les précédentes, avec des seconds couteaux, pas souvent reconnus d'ailleurs. Sauf que là, il se trouve que TesseracT fut une relative bonne surprise au moment de déguster une rafraîchissante IPA et en prêchant la bonne parole du W-Fenec avec les festivaliers (à ce sujet, coucou à Sacha et Stéphanie, j'espère qu'ils liront ces lignes). Le métal progressif des Britanniques est sophistiqué, propre, et parfois touche la beauté absolue.

Leogun : Blues, Soul & Rock n' Roll. Voici le combo gagnant pour ce trio de Londres pour nous faire débuter la journée tranquillement. Assez chouette et très sympa de leur part.

Creeper : Annoncé comme de l'horror punk, on s'attendait à du sous-The Misfits. Grande erreur de débutant ! Ces Anglais ont plus fait dans le paraître que dans l'être, pareil pour la musique qui n'était en fait rien d'autre que du punk-rock pas très dangereux qui se noie dans le mélo. On a pu tenir trois chansons, on ne sait toujours pas comment on a fait.

Rise Of The North Star : Des Français sur la Main Stage 2 ? Surprenant, d'autant plus que nous ne connaissions ni d'Eve, ni d'Adam ce crossover hardcore mi-rappé, mi-gueulé. Ça headbang et slamme dans tous les sens et les gars savent visiblement super bien mener la foule présente en ce milieu d'après-midi. Si tu aimes Biohazard, Downset, Madball ou Insolence, alors il ne fallait absolument pas manquer ce grand RDV.

Coheed And Cambria : Un tweet sincère lancé sur notre compte Twitter concernant le concert des prog-rockeurs américains en disait long sur notre pensée : «Ce sont de très bons musiciens mais leur musique n'est pas sensationnelle». L'intention n'était pas de créer une polémique futile, mais tout cela met en exergue le fait que Coheed And Cam-

bria a bien son public, qui a d'ailleurs complètement répondu présent sous la tente de la Warbird et qui a pu voir «un spectacle incroyable dont les chansons sont créatives et intéressantes, et les paroles fascinantes. Que veut-on de plus ?»

Architects : Alors, eux, dans le genre boucherie sonore et lourdeur métallique, ils sont dans le haut du panier. Adeptes d'un métalcore au riffing aiguisé comme un katana, les Britanniques sont pour le coup de véritables architectes du son. Mais du son qui te concasse les tympans, cela va de soi.

Suicidal Tendencies : Quelle joie de retrouver la bande de Mike Muir avec une équipe largement remaniée, dont le poste de batteur attribué à Dave Lombardo (Slayer, Fantomas, Grip Inc....), depuis la sortie de son dernier album World gone mad. Cela ne change rien à l'esprit de ST puisque cette entité est devenue une institution du punk-hardcore crossover qui reste au-dessus de chacun de ses membres. Il a beau avoir la cinquantaine tassée et quelques dizaines de kilos en plus depuis les débuts, Mike n'en a pas perdu son énergie contagieuse et offre comme une évidence ses grands classiques «You can't bring me down», «War inside my head», «Subliminal» ou «Cyco vision». Bonheur !

Mastodon : Les sludgeurs américains ont clairement défendu leur dernier album, Emperor of sand, sur la Main Stage 2, un album duquel nous ne sommes pas encore réellement familier. Du coup, on en profite pour le découvrir, mais la magie n'opère pas instinctivement. On se laisse entraîner par les riffs dynamisant très typiques du quatuor, ses solis endiablés, ses chants partagés, mais nous restons la plupart du temps décontenancé entre chaque titre de Blood mountain ou bien Crack the skye qui ne se révèle que par un seul morceau («Divinations»). Pas dommage, mais presque, surtout que les gaziers n'ont même daigné sortir au moins un morceau du classique Leviathan.

Coheed & Cambria

De très bons musiciens, encore faut-il pouvoir rentrer dans leur univers.

Architects

De véritables architectes du son qui te concasse les tympans..

Mastodon

Mastodon

On se laisse entraîner par les riffs dynamisant très typiques du quatuor.

SUICIDAL
SUICIDAL
AUSTRALIA
TEAM RIDER

Suicidal Tendencies

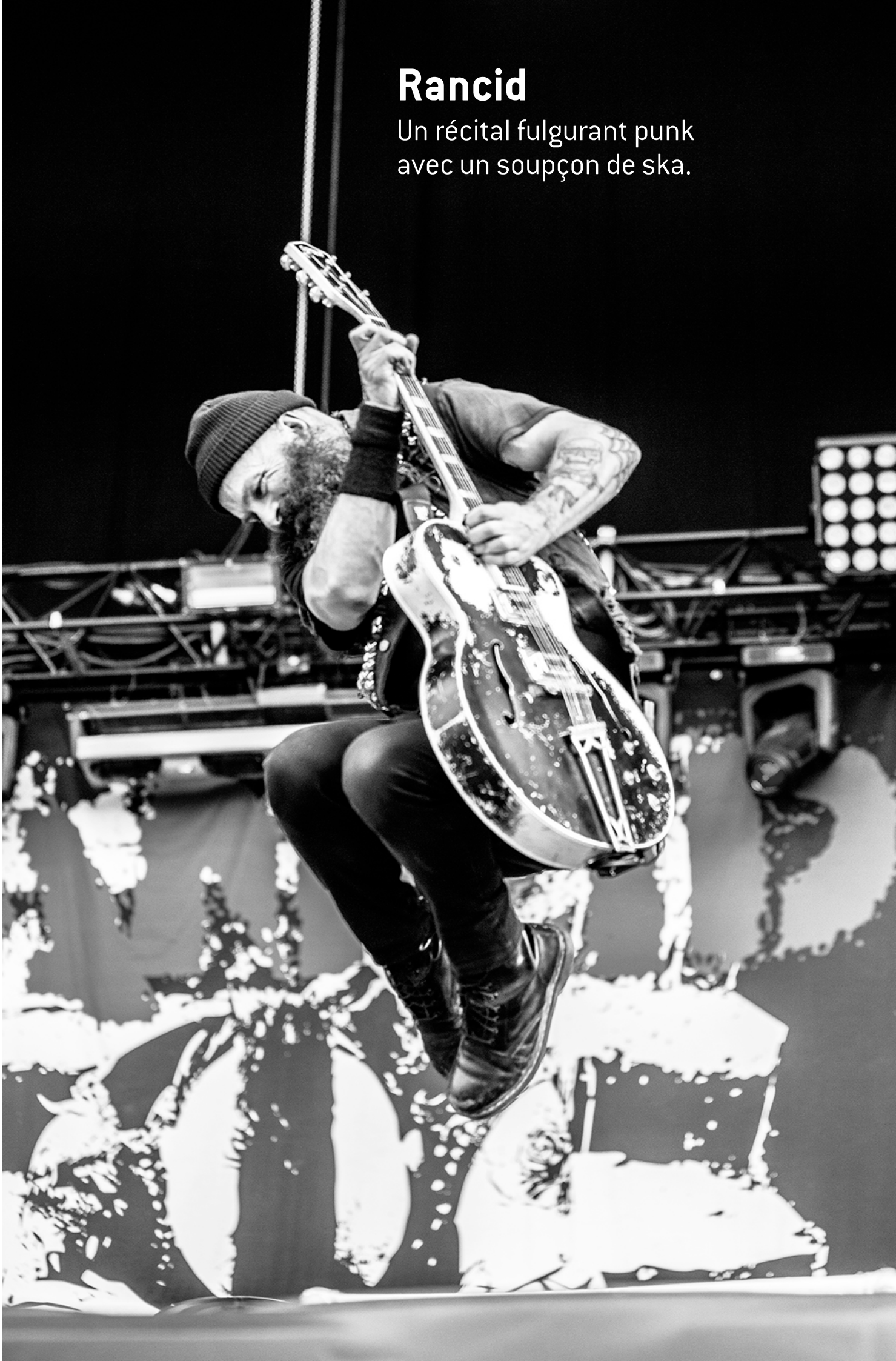
Cette institution du punk-hardcore crossover nous offre ses grands classiques.

Rancid : Un autre appel à la nostalgie ! Les punk-rockeurs sont de sortie, ils sont même barbus maintenant, enfin Tim Armstrong surtout. Le frontman à l'accent anglais bien affirmé sert sur un plateau, avec son compère Lars Frederiksen, un récital fulgurant punk avec un soupçon de ska par moment pour le plus grand bonheur des festivaliers. Un show ayant mis en exergue ...And out comes the wolves et le petit nouveau Trouble maker qui détend bien comme il faut.

Prophets Of Rage : Très heureux de donner leur premier concert en France, les membres de Rage Against The Machine (sans Zach De La Rocha) accompagnés de B-Real de Cypress Hill, Chuck D et DJ Lord de Public Enemy ont littéralement plongé l'audience dans leurs révisions des classiques de RATM. Sans oublier d'administrer un medley des tubes hip-hop des formations dont sont issus les deux chanteurs (+ un «Jump around» d'anthologie), Prophets Of Rage a régalé un public totalement en transe et acquis à sa cause. La rage est de mise et s'intensifie lorsque Tom Morello brandit aux spectateurs un «Fuck Trump» sur le dos de sa guitare, mais sait aussi prendre un break pour rendre un hommage à son ami défunt Chris Cornell en jouant «Like a stone». Un moment très fort, tout comme fut ce show dans son intégralité. Tom ne s'y trompe pas en admettant qu'il s'agissait là de leur meilleur concert de la tournée. Demago ou pas, qu'importe, on tient là l'un des meilleurs concert du festival.

Green Day : Autant vous le dire de suite : Nous n'avons pas vu l'intégralité des 2h30 de cette tête d'affiche. Pourquoi ? D'abord, parce qu'il y avait Carpenter Brut, ensuite parce que Green Day, ça va quand tu as 15-20 ans, mais à 35-40, c'est déjà plus la même. Et puis surtout parce qu'il faut se farcir l'égo-trip de Billie Joe Armstrong et ses blablas incessants. Clairement, c'était un show très calibré, très stadium, à l'américaine, pas dégueulasse visuellement avec une belle mise en scène. Un concert avec de belles purges mais aussi des hits indiscutables («American idiot», «Boulevard of broken dreams», «Basket case», «She», «Longview») livrant parfois de belles surprises, comme cette nana invitée à monter sur scène pour chanter un morceau avec le groupe. Oui, les Green Day sont partageurs, chaleureux et généreux, au moins on ne pourra pas leur enlever ça. Et puis, ce n'est pas si pire comme fond sonore pour faire ses derniers clichés d'ambiances nocturnes de festival quand une bonne partie du public commence à plier les gaules.

Carpenter Brut : Quoi de mieux que de l'électro tapageuse pour clôturer ces trois jours de festival ? Cela montre encore l'ouverture des programmateurs du Download Festival, et leur choix a été pertinent. Pendant que certains se coltinaient le show de Billy Armstrong, les autres se sont éperdument oubliés dans les vagues sonores sombres et les danses frénétiques. Un final parfait pour achever cette journée et bien se reposer, car demain ce ne sera pas la même !



Rancid

Un récital fulgurant punk
avec un soupçon de ska.

Carpenter Brut

Vagues sonores sombres
pour danses frénétiques.

prophet-6

Carpenter Brut

Pour conclure, voici un petit bilan rapide des «+» et des «-» les plus manifestes :

Les «plus» :
-> Programmation améliorée et plus complète (avec ajout de deux scènes supplémentaires)
-> L'accueil et la bienveillance des personnes travaillant sur le site et l'ambiance
-> L'accès aux scènes plutôt facile et rapide
-> Les secours/infirmerie pour la distribution de Biafine et autres Doliprane
-> Les projections de films
-> Avoir la possibilité de payer en espèces et en CB sur certains stands (toujours pas convaincu par le système Cashless côté client)
-> Le Beer Factory et son excellente IPA, la Lagunitas
-> Certains déguisements de festivaliers qui nous ont bien fait rire (celui du T-Rex notamment)

Les «moins» :
-> Le manque d'informations au début du festival (pas assez de signalétique, notamment pour récupérer les accréditations)
-> L'accès impossible au camping pour les personnes possédant un camping car à proximité, donc pas ni douches, ni chiottes, ni bar, ni infirmerie, aucune possibilité d'acheter un peu à manger, et pire encore, d'assister aux concerts de la Firefly Stage (et donc de rater entre autres Psykup, Unswabbed, Hypno5e et Smash Hit Combo).
-> Pas de zone d'ombre pour les festivaliers.
-> File d'attente très longue pour la douche, le café, le primeur, et même (et surtout) les bars.
-> Des endroits du site un peu désertique, certains parlaient d'un manque criant de bars (!) et de toilettes/points d'eau.
-> L'accès limité de photographes dans le crash de la Warbird (4 par morceau !) et le refus de pouvoir photographier certains groupes phares (vous n'aurez donc pas de photos de System Of A Down, Blink-182, Prophets Of Rage ou de Green Day dans ce report.

Un grand merci à Élodie et Raphäelle, super duo de choc
Coucou à Max, Fab, Alex, Pez et aux chaleureux voisins de camping...

Photos : Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

Ted

MASTODON

Emperor of sand (Reprise Records)

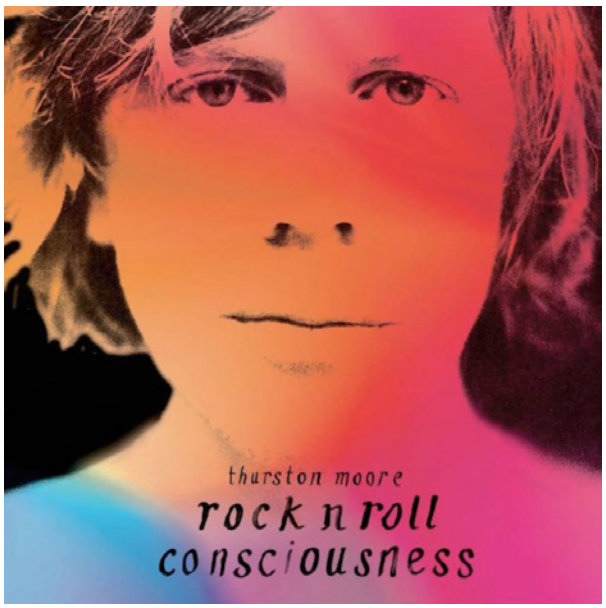
Malgré d'énormes tournées, Mastodon ne laisse jamais passer plus de trois ans entre deux albums. Emperor of sand est leur septième, déjà, et sans forcément déplaire à ses aficionados, il risque d'élargir encore le cercle de fans. Certains éléments rappellent Crack the skye (même style d'artwork, même producteur, présence de Scott Kelly, titres autour d'un même thème...) mais ici, on a onze titres plutôt courts (trois ou quatre minutes pour la grande majorité), les habitudes sludge et progressives du combo ne sont plus présentes que par petites touches. Ultra accrocheur par leurs mélodies et le peu de temps que demandent les titres pour «rentrer dedans», on peut considérer cet opus comme «pop» au regard de leur discographie...

Hargne et puissance définissent toujours Mastodon mais là où on avait découvert un groupe ultra tranchant et froid dans le son il y a une dizaine d'années, nous voilà avec un métal très poli, aux coins arrondis, aux sonorités chaleureuses. Brendan O'Brien est un spécialiste des monstres du rock (Pearl Jam, Neil Young, Stone Temple Pilots, Red Hot Chili Peppers, Audioslave, Bob Dylan, Aerosmith, Soundgarden...) et du métal (AC/DC, Rage Against the Machine, Korn...), il n'a pas son pareil pour rendre accessible des idées parfois violentes, le phénomène de rejet que peut provoquer le gros son est estompé, la ménagère peut écouter Mastodon sans hurler après deux secondes. Ce choix d'apparaître plus rock («Precious stones», «Roots remain») n'entâme pas pour autant l'envie d'en découdre et d'envoyer du riff percutant sur des rythmiques qui ne le sont pas moins, Mastodon a un nom à faire respecter et fait honneur à sa réputation en combinant force instrumentale et variations vocales du dur au doux («Sultan's curse», «Clandestiny»). C'est quand ils jouent à ce petit jeu qu'ils sont irrésistibles. Tout comme quand ils invitent des amis à prendre part à la fête, que ce soit l'habitué Scott Kelly (Neurosis) sur l'orientalisé «Scorpion breath» blindé de nervosité ou Kevin Sharp (Brutal Truth) sur «Andromeda» qui s'amuse avec le tempo, les mecs se fondent dans le paysage, n'ajoutant qu'une petite touche personnelle histoire d'élargir encore davantage le spectre offert par Emperor of sand. Enfin, pour ceux, qui, comme moi, regrettent la mise en retrait des passages les plus progs, le groupe nous abandonne avec un «Jaguar god» qui au fur et à mesure gagne en complexité, mettant en avant la technicité des musiciens et leur capacité, intacte, à créer des titres labyrinthiques mais ô combien excitants.

■ Oli

THURSTON MOORE

Rock n roll consciousness (Ecstatic Peace!)



Membre fondateur de Sonic Youth, Thurston Moore a été également le chanteur/guitariste de la formation New Yorkaise. Trente années d'aventure ont fait du groupe une des figures de proue du rock alternatif. En 2011, avec dix-huit albums studio dans la boite, Sonic Youth annonce sa séparation. Thurston Moore avait parallèlement commencé une carrière solo mais il choisit de monter sur pattes un nouveau projet : Chelsea Light Moving. En 2014, il reprend pied dans sa carrière solo avec la sortie de The best day. On retrouve sur cet album : James Sedwards à la guitare, Debbie Googe (My Bloody Valentine) à la basse et Steve Shelley (Sonic Youth) à la batterie. Trois années plus tard, la même bande remet le couvert avec Rock n roll consciousness.

La pochette de l'album représente un portrait de Thurston Moore pris dans un mélange rouge, jaune et orange. Au menu, six titres s'alignent pour une durée totale de près de 45 minutes. Si «Exalted» et «Turn on» plafonnent à plus de 10 minutes chacune, les autres morceaux ne sont pas davantage taillés pour la radio. L'album démarre, le son est posé et répétitif : le batteur et le guitariste se répondent en tout simplicité. Une belle mélodie sort ensuite de la guitare de Thurston Moore puis une autre. Un voyage sonore s'impose et l'absence de voix permet d'ajuster à sa juste valeur toute la dimension instrumentale. Perturbation en approche, la guitare grince et se distord pendant que le batteur frappe lentement mais surement. Le rythme s'accélère et le chant fait surface après huit minutes de musique. Il est serein, planant et se pose à merveille sur les sonorités made in Sonic Youth que Moore a gardé pour ses compositions. Quand «Cusp» rentre dans la danse, l'intensité continue d'augmenter. Le chanteur lui garde la même posture poussant un peu du pied le rebelle qu'il était. Si dans sa jeunesse une perceuse faisait l'affaire pour hurler dans les enregistrements, Thurston Moore propose avec ce titre un rock propre sans tomber dans ce qu'il a de plus classique. «Turn on» qui vient ensuite est changeante. Elle possède en elle des passages excellents pour celui qui aime «triper» les yeux fermés et les oreilles ouvertes. Sans prévenir, Steve Shelley impose un rythme bien au dessus et Thurston Moore suit son vieux compère dans l'agitation sans se retourner. L'ancien chanteur de Sonic Youth pose ensuite un solo propre plus destiné à faire voyager qu'à balancer la sauce d'un coup. Pour faire la rupture, le groupe rend une musique bruitiste avant de terminer plus calmement. «Smoke of dreams» est en fait une transition parfaite avec une intention à nouveau planante. «Aphrodite» veut enfin rendre hommage à la déesse de l'amour, de la beauté, du plaisir et de la procréation. Pour autant, le morceau possède son lot de distorsions et de grincements de guitare. C'est un peu la signature du musicien.

Avec The best day, Thurston Moore avait retrouvé une formation équilibrée. Rock n roll consciousness n'est pas loin d'être un album concept avec des titres longs et peu fournis en textes. Associé au producteur Paul Epworth (Adele, Paul McCartney, U2...), le musicien dépose dans les bacs un enregistrement propice au voyage plein de maturité. Le tout sans se compromettre car ne vieillissant pas, Thurston Moore fait toujours hurler les guitares...

■ Julien

THE GURU GURU

Pchew (Suburban Music Group / Ampersandmusic)

Attention ! Grosse tuerie ! Une fois n'est pas coutume la claque ne vient pas des States mais du vieux continent et qui plus est de nos cousins. From Belgium, The Guru Guru a été biberonné à l'indie rock/noise des 90's, celui des Sonic Youth, METZ, Deerhoof et The Jesus Lizard, mais sévit dans un style que l'on peut (ou pas...) qualifier d' indie-math-rock-noise, leur premier méfait est un véritable coup de maître : addictif, excitant, c'est bien simple une fois écouté il restera gravé dans votre cortex cérébral, Pchew, comme Doolittle des Pixies, Water & solutions de FAR ou encore White pony des Deftones, procure une sacrée charge émotionnelle en transcendant le style musical dans lequel il semblait être étiqueté.

Fondé en 2012, le quintet belge bâtit ses titres sur des structures math-rock pas très éloignées de celles d'un Lower-Forty-Eight en moins excessives («We had been drinkin'bad stuff» pourrait figurer sur Apertures), avec un son bien charpenté aux réminiscences indie/noise voire post-hardcore, l'énorme basse plombée et le gras des grattes feraient presque songer à du Sleepers sur « Making waves ». Mais c'est surtout au We recruit de Ventura auquel on pense à l'écoute de ce premier album mais en plus dynamique grâce notamment au duel basse/batterie qui semble se renvoyer coup pour coup, le rendu est hyper stimulant à l'image du très Bloc Party « Up the wall » ou encore du jouissif « BB i can » que n'aurait pas renié Flying Pooh. Le plaisir est immédiat, on ne débande jamais durant cet acte sonore de 45 minutes... pas besoin de plusieurs tentatives pour se convaincre, les titres sont alambiqués juste ce qu'il faut (« Sleepy » et « Lissabon » en sont de parfaits exemples...) pour avoir ce petit rictus de satisfaction (vous savez celui qui vous fait ressembler à un parfait abruti), mais jamais trop pour éviter de sombrer dans le démonstratif prise de tête.

Ajoutez là-dessus des mélodies qui mettent dans le mille à chaque fois et parfaitement mises en valeur par la voix versatile et entraînante de Tom Adriaenssens et vous obtenez l'une (peut être « LA ») révélation rock de l'année, oui, sans déconner, parce que nous balancer à la face ce Pchew impeccablement maîtrisé et produit de bout en bout c'est digne des meilleurs, de ceux qui se foirent rarement. Je vous avais prévenu, les coups pleuvent jusqu'au gong final et si à deux reprises ,« Black door » et « Singultus », The Guru Guru calme le jeu c'est pour mieux vous renvoyer dans les cordes ensuite, à l'instar de l'ultime assaut incarné par « The sun is number one » , faussement psychédélique qui vous prendra à revers avec son post-punk à la Interpol. Un premier LP bourré de références à l'image de son artwork, mais au résultat singulier aussi classe qu'efficace, énorme !

■ Stéphan

UN AIR DEUX FAMILLES

Latcho drom live 2017 (Irfan)

Fichtre, un nouveau disque d'Un Air Deux Familles ! Quinze ans après une première et triomphale réunion, la communion (pour ne pas dire fusion) des Ogres de Barback et des Hurlements d'Léo repointe le bout de son nez pour partager le temps d'une tournée (et d'un disque live sobrement intitulé Latcho drom live 2017) leur univers mélodieux et alternatif. Et un peu saltimbanque aussi.

Entre Les Ogres et Les Hurlements, mon cœur balance. J'ai énormément écouté ces deux groupes à la fin des années 90 à l'époque de leurs premiers albums respectifs. Et ma première rencontre avec ces groupes, c'est au fameux Caveau des Doms à Nancy que je l'ai faite. Un lieu extraordinaire en plein cœur de la cité Ducale où j'ai été époustouflé par la prestation punk des Hurlements et envoûté par le concert tout en finesse et en onctuosité des quatre Ogres. Et même si je suis avec une oreille trop distraite la carrière de ces groupes, écouter ce Latcho drom live 2017 m'a replongé avec nostalgie dans ma vingtaine insouciante. Il faut dire que les douze (!) musiciens n'ont pas leur pareil pour ambiancer une salle, d'autant plus si elle est déjà conquise d'avance. Ambiance punk, musique de rue, rythmes endiablés, sonorités slaves et orientales, cuivres et instruments en bois, tout y passe pour faire oublier à l'auditeur (et au spectateur) les soucis quotidiens et les tracas de notre chienne de vie.

Ce disque, comportant quatorze titres, est un condensé des concerts marathons d'Un Air Deux Familles. J'imagine le casse-tête au moment de sélectionner quelles chansons figureront sur le disque. Alors oui, il y aura toujours des grincheux (dont je fais partie) qui regretteront l'absence de cette fameuse reprise de « Salut à toi » des Bérus ou que le vibrant « Rue de Panam » des Ogres soit passé à la trappe. Mais comment ne pas se réjouir quand le super-groupe, tout en alternant les morceaux des carrières respectives des Parisiens et des Bordelais, interprète des compositions de la Famille, et s'amuse à jouer un morceau de et avec des membres de Debout Sur Le Zinc (présent sur le premier Pittocha, génial album des Ogres), deux compos de et avec La Rue Ketanou, ainsi qu'une version dub arabisante réussie de « Pas du gâteau » de Mano Solo. Sans bien sûr oublier la cover de « La Ventura » hommage à la Mano Negra, dénominateur commun et véritable influence musicale (et pas que). Franchement !

Depuis plus de vingt piges, ensemble ou chacun de leur coté, Les Ogres et Les Hurlements font passer, à travers leurs nombreux albums et leurs tournées incessantes, des émotions à un auditoire de plus en plus nombreux, sans jamais faire de vague dans les médias ou autre. Simplement à la force du poignet. Et ce disque retranscrit à la perfection ce joyeux bordel organisé mais tellement sincère. Tiens, je vais ressortir mes vieux disques, moi.

■ Gui de Champi

BestAlive
by burkina

DÄLEK

CELA FAIT UN AN QUE CETTE INTERVIEW AURAIT DU ÊTRE RÉALISÉE. UN AN À ATTENDRE POUR RENCONTRER L'IMPOSANT WILL BROOKS AKA MC DÄLEK CAR L'ÉCHANGE QUESTIONS/RÉPONSES VIA INTERNET NE SEMBLAIT PAS ÊTRE UNE SINÉCURE POUR LUI. ET TOUT PORTE À CROIRE QU'ON A BIEN FAIT D'ATTENDRE PUISQUE LE BONHOMME A ÉTÉ INVITÉ EN AVRIL DERNIER À SE PRODUIRE À GLAZART À L'OCCASION DE L'OTB FEST NIGHTS. À PEINE ARRIVÉ DEVANT LA SALLE, LE RAPPEUR NOUS EMBARQUE D'EMBLÉE SUR LES BANCS DE L'ALPAGE, SON BAR ÉPHÉMÈRE ÉQUIPÉ D'ENCEINTES REDIFFUSANT LE CONCERT D'À CÔTÉ (YOUPI !), POUR PARLER DE SON DERNIER ALBUM (ET DU PROCHAIN !) ET BIEN ÉVIDEMMENT DE HIP-HOP. C'EST PARTI !

L'année dernière, Dälek revenait avec un nouvel album Asphalt for Eden après six ans d'absence, que s'est-il passé pendant tout ce temps ?

Le truc, c'est que ça faisait quinze ans qu'on était à fond dans Dälek avec Oktopus, entre les albums et les tournées partout, on avait vraiment besoin de prendre un bon break. Ce sont des choses qui arrivent, ce n'était pas forcément prémédité. En réalité, on ne s'est pas vraiment arrêté pendant cette période d'absence. Je suis retourné en studio pour bosser avec différents MCs sur le projet Deadverse Massive, j'ai produit des artistes comme Oddateee et D.L.E.MM.A., j'ai aussi débuté le projet IconAclass avec lequel j'ai tourné pendant quelques années. À vrai dire, durant tout ce temps, j'ai commencé à rejouer ci et là des titres de Dälek, notamment sur la tournée avec IconAclass, et me suis rendu compte que jouer ce son en live me manquait terriblement. Il y a encore tellement de choses à exploiter, à faire et à dire avec Dälek que ça me semblait naturel de redémarrer le truc. On a fait une paire de dates à New-York et puis une tournée en Europe, on s'est bien senti, ça nous a poussé à écrire de nouveaux titres qu'on a jugé bons de sortir par la suite. En ce qui me concerne, tant que j'aurai quelque chose à exprimer par le biais de Dälek, ce groupe ne mourra pas, c'est aussi simple que ça.

As-tu encore de bonnes relations avec Oktopus, qui a donc décidé de ne pas continuer l'aventure Dalek ?

Absolument, c'est mon frère. C'est marrant, les gens me posent souvent cette question, comme si c'était une sorte de drame. Honnêtement, il n'y a rien de tout ça. Comme je te disais, on a bossé et partagé la route ensemble non stop pendant quinze ans. Il avait d'autres envies musicales à explorer de son côté avec différents projets, il est parti vivre à Berlin. Quand j'ai voulu redémarrer Dälek, je suis allé lui demander ce qu'il en pensait, et il m'a répondu en toute franchise que son cœur était là-bas. Je respecte son choix et je suis heureux qu'il fasse ce dont il a envie artistiquement. C'est pas plus compliqué que ça, tu vois, il n'y a pas de grande histoire à raconter autour de ça. Oktopus mène désormais un projet musical intitulé Background Audio qui est une sorte d'électro aux basses lourdes typé un peu «club» et «world», et essaie en quelque sorte de conquérir de nouveaux territoires musicaux.

Vous avez sorti ce dernier album via le label Profound Lore Records, connu pour sortir plutôt du métal extrême. Pourquoi ne pas avoir sorti Asphalt for Eden sur votre label Deadverse Recordings, comme le précédent ? Et au sujet d'Ipecac Recordings, est-ce votre collaboration est terminée ?

Non (rires), puisque notre prochain album sort en septembre chez Ipecac Recordings. Le fait est que si Asphalt for Eden est sorti sur Profound Lore Records, c'est tout simplement parce que le contact qu'on a eu avec ce label est juste tombé au bon moment, c'est à dire au moment où nous avions déjà quelques nouveaux titres de prêts qu'on pensait mettre sur un EP. Profound Lore Records nous a proposé de faire plus de morceaux pour sortir un véritable album. Nous étions heureux d'aller vers cette idée. Pour être honnête avec toi, je ne connaissais pas bien ce label et son roster. J'ai vraiment apprécié les gars qui bossent là bas, ils sont très pros, sortent des albums très intéressants et, surtout, ils nous ont réellement bien traités. J'ai eu cette chance depuis que je fais de la musique d'avoir toujours travaillé avec des labels qui respectent profondément les artistes, qui les laissent faire ce qu'ils veulent artistiquement parlant. Que ça soit avec Profound Lore Records ou Ipecac Recordings, ils n'ont jamais écouté mes disques avant qu'ils ne soient totalement finis, ils me font confiance et savent que mes disques seront de bons disques. La relation que j'ai avec Ipecac Recordings n'est pas du tout terminée. Quand nous voulions sortir ce fameux EP dont je parlais, Ipecac nous a dit qu'il fallait qu'on attende l'année suivante car ils étaient très occupés et étaient dans l'incapacité de le faire pour 2016. Du coup, cette année on va sortir un plus long format chez eux. Ipecac Recordings, mec, c'est la famille ! Comme je dis toujours, ce label est comme une mafia, tu ne peux pas en sortir comme ça (rires).

J'ai trouvé ce nouvel album plus aéré et lumineux que vos précédents albums, autant que puisse l'être un album de Dälek. T'es d'accord avec cette analyse ?

Ouais, pareil, je suis plutôt d'accord avec ça. Tu sais, depuis le début de Dälek, j'ai toujours voulu faire évoluer les sonorités de ce groupe en repoussant ses limites et en lui apportant de nouvelles directions. Voilà, le but étant de rendre ça extensible. J'ai des potes qui me demandent des fois de refaire un nouvel album dans la veine d'Absence, mais le truc c'est que j'ai fait Absence ! S'ils veulent écouter un album qui lui ressemble, autant qu'ils écoutent l'original. Il existe et ils ne seront pas déçus. Moi, je ne veux et ne peux pas refaire Absence, refaire la même musique, le même son, j'ai besoin d'expérimenter de nouvelles choses et de trouver une voie qui me permette de poursuivre Dälek dans le bon sens. Je ne veux pas d'un retour en arrière ! Asphalt for Eden est un disque qui représente ce qu'était Dälek en 2015, au moment où on l'a fait, mais ça représente aussi notre son au moment où je te parle car c'est le dernier en date. Écoute, si je faisais la même musique que celle que je faisais quand j'avais 21 ans, je crois que je me sentirais terriblement mal de l'intérieur, mais aussi vis-à-vis de mon public. On évolue tellement vite dans une vie, j'apprends tous les jours à devenir meilleur, j'expérimente, que ce soit dans l'écriture, dans ma façon de m'exprimer, d'écrire de bons morceaux. Ça fait un peu égoïste de dire ça comme ça, mais j'espère que les gens ressentent mon évolution à travers mes albums et mes collaborations, tu sais, je fais vraiment tout ça pour moi avant tout. Je ne vais pas en studio en me disant que je vais concevoir un album pour telle ou telle personne à la manière d'une commande, c'est complètement ridicule. En tout cas, j'aime vraiment notre nouvel album, celui qui va sortir chez Ipecac Recordings, il est très différent d'Asphalt for Eden, ce n'est plus le Dälek de 2015, mais bien celui de 2017. Que l'aventure continue !

D'une manière générale, qu'est-ce qui différencie Asphalt for Eden des précédents ?

Je pense que c'est en raccord avec ce que je te disais avant, ce sont des sonorités et des atmosphères différentes. Je vais te dire une chose : je suis co-producteur de nos albums depuis le début, avant avec Oktopus, maintenant avec Mike Manteca, et avoir un co-producteur différent avec moi donne une dynamique complètement différente dans la façon de travailler, et d'une façon évidente, ça se ressent dans le résultat aussi. C'est génial car c'est tout nouveau pour moi. Cela influe énormément, même dans ta façon de réfléchir, d'amener les choses, c'est comme de nouvelles sensations. Et ça, ça renforce encore plus l'idée de la direction dans lequel je veux aller avec Dälek maintenant. C'est drôle parce que les morceaux d'Asphalt for Eden ont subi pas mal de superpositions de pistes, on l'a mixé de façon à ce qu'on les ressente bien, ce qui fait que quand tu écoutes une première fois un titre, les autres fois tu vas entendre de nouveaux éléments différents. Ça donne une espèce d'illusion sonore qui plus est renforcée par un rendu très profond et ample. J'ai toujours été obsédé par la manière de mixer une œuvre musicale, savoir comment la musique doit sonner, d'avoir de beaux arrangements. Tu sais, je ne suis pas juste un MC qui rentre dans un studio pour faire des rimes sur des chansons. Chaque chanson est ma chanson, ma création, même si je suis en co-production, je vois ça comme un tout, les textes, l'instru, le mixage, les arrangements, tout ! Je suis toujours en quête de la meilleure chanson que j'ai jamais écrite, je cherche toujours à être le meilleur possible dans ce que je fais, quoi qu'il arrive, je suis quelqu'un qui est habité par la passion, et tant que ce sera comme ça, je continuerai mon petit bonhomme de chemin.

Je trouve que vous avez souvent de longs morceaux pour un style qui s'apparente au hip-hop. Il y a-t-il une explication à cela ? Est-ce que tu prêtes une attention au temps des morceaux dans ta composition ?

Je n'écris pas de musique pop, donc je ne vois aucun intérêt à m'imposer uniquement des formats de morceaux courts. Ces derniers ne concernent finalement que les radios, ce genre de choses, pour garder l'attention du public. Faut pas que ce soit trop long, tu comprends, sinon l'impact diminue. Ma musique est faite pour des gens qui veulent vivre une expérience sonore, qui veulent s'asseoir, se concentrer uniquement sur le son, et écouter ça fort au casque. Par conséquent, elle ne peut ni être jouée en radio, ni être imposée par un format ou une durée. Je m'en fous si ma voix est surmixée, ce qui m'importe c'est que les chansons sonnent bien. Je n'écris pas pour n'importe qui, j'écris pour les gens qui ont décidé de nous écouter de leur plein gré.

Le titre Asphalt for Eden semble être à la fois de l'ironie et un hommage à l'environnement urbain ? J'ai faux ?

Non, mais je n'aime pas discuter sur le sens qui a derrière un titre d'album parce que ça ouvre à de multiples interprétations, je préfère laisser les gens se faire leurs propres avis sur la question. Mes textes ont un sens précis pour moi mais en ont sûrement d'autres pour ceux qui les écoutent. Je ne pense donc pas que ce soit à moi d'expliquer le sens de chaque chose écrite sur cet album, y compris le titre, bien entendu.

Selon toi, dans la musique de Dälek, est-ce que l'instrumental et les paroles forment un tout indissociable ?

Je pense que les deux font partie d'un tout mais, même si je suis un MC, selon moi la chose la plus importante reste

quand même le son, l'impact sonique que procure la musique. Je sais que ça paraît ironique de dire ça mais, en tant que groupe dont le son est électronique, j'ai toujours voulu faire la compétition avec des formations jouant avec des instruments comme les Melvins, ils jouent fort et ont un impact sonore considérable. C'est vraiment difficile en France, par exemple, car vous imposez des limitations en décibels, donc on fait de notre mieux pour vous imposer notre force sonore.

Ici, en France, vous êtes plus connus par le public rock/métal que par le public hip-hop. Comment vous expliquez cela et quel est le lien entre votre univers et celui du rock/métal ?

Je pense que ça s'explique simplement par le fait que nous avons souvent tourné avec des groupes rock et métal, en France, mais pas uniquement. On a joué justement avec les Melvins, pas mal de groupes de Mike Patton dont Fantômas, Tool, Jesu, Isis, The Young Gods, The Dillinger Escape Plan, bref que des formations qui envoient du gros son, comme nous. Donc, c'est absolument pas anormal pour nous de jouer avec eux, d'autant plus que Dälek a des arguments séduisants à faire valoir au public métal et rock. Je dirais qu'il nous aime bien en général, bon, on ne fait pas toujours l'unanimité, c'est certain. Si on joue avec des gros headliners avec une audience énorme, tu peux être sûr que 75% ne va pas accrocher. Mais si les 25% qui restent nous aiment bien, ça reste juste un nombre pas négligeable si on joue devant plusieurs dizaines de milliers de personnes. C'est tout bénéf' ! J'aime le fait qu'à chaque fois qu'on tourne avec ces groupes, le public n'est jamais le même, c'est un vrai challenge qu'on apprécie. J'aime l'idée qu'on soit un challenger aux yeux de ce public, de leur montrer de quoi on est capable avec deux platines et un MC. Quand je croise les gens après un show, certains me disent souvent qu'ils n'aiment pas le hip-hop sauf nous, et je leur réponds qu'en fait s'ils nous aiment bien, alors c'est qu'ils aiment le hip-hop, qu'ils le veuillent ou non. C'est bizarre pour eux car il n'y a pas eu à ma connaissance de formations hip-hop noise comme nous avant. Certains sont troublés par ça, mais on a toujours fait ce qu'on a voulu jusqu'à présent, et ce n'est pas des frontières musicales qui vont nous stopper. Dans tout ça, il ne faut pas oublier qu'on a partagé aussi la scène avec des groupes et artistes de hip-hop, et non des moindres : Grandmaster Flash, KRS-One, The Roots avec qui on a enregistré un peu en studio, The Pharcyde, De La Soul, Prince Paul. On ne s'est jamais senti mieux à une place plus qu'à une autre. Ce que je constate juste c'est que pendant notre break de six ans, tu as des formations hip-hop expérimentales noisy proches de la nôtre dans l'intention artistique qui sont apparues progressivement comme Death Grips, Clipping, Moodie Black ou Blackie. Les gens les comparent à nous mais elles ont toutes leur propre univers en réalité. Et depuis qu'on est revenu avec Asphalt for Eden, il y a désormais progressivement un sentiment de compréhension de ce mouvement là dans les audiences, et ça c'est juste cool.

Vous êtes clairement à part dans le paysage musical hip-hop. Quel est l'état de cette scène aujourd'hui, selon toi ?
Le hip-hop est un genre qui se divise en un nombre important de sous-genre. Il évolue constamment. On est pas vraiment à part, on prend juste les influences qu'on aime, c'est tout. Tu as tous les trucs commerciaux qui tournent en radio, c'est de la pop music, et puis tu as des crews ou des MCs plus underground qui passent leur temps à se produire partout. Je peux dire que je suis fier dans la façon dont le hip-hop a évolué. Mec, quand j'ai commencé, le hip-hop c'était encore un truc New-Yorkais très localisé, il y avait bien des trucs qui tournaient à Los Angeles mais c'était de la variété pop. Depuis, le mouvement s'est mondialisé, c'est incroyable quand on sait que tout ça vient du Bronx. Si tu me demandes ce que j'écoute en hip-hop en ce moment, je te répondrais Ka, mon MC favori actuel, le producteur MC Roc Marciano avec qui il a joué, c'est tout un crew en fait, il a même produit un de mes potes. Si tu veux te pencher du côté de l'expérimental hip-hop, tu as Moor Mother, qui se produit sur différents types de festivals dans le monde, j'écoute aussi Jungle Pussy qui est vraiment incroyable, et je finirai avec John Morrison, un DJ producteur de Philadelphie que j'ai signé sur mon label Deadverse Recordings. Ce garçon a une culture musicale hallucinante, je n'avais jamais rencontré auparavant un type capable de te parler à la fois aussi bien de My Bloody Valentine, de Miles Davis, et de n'importe quel style. Et ses productions sont tellement bien foutues. Voilà, il y a plein de bonnes choses dans le hip-hop aujourd'hui. Je ne supporte pas ceux qui prétendent le contraire, j'ai envie de leur dire de commencer par faire un petit effort et d'essayer de trouver des bonnes choses, ils seraient surpris. C'est juste qu'ils n'ont surement pas le temps pour ça et te disent ça par pure fainéantise. Regarde, j'ai 41 ans, et je découvre encore chaque jour de nouveaux groupes, de nouvelles musiques, des trucs bluffant. La musique est vraiment partout maintenant, il n'y a aucune excuse à avoir.

En France, la culture hip-hop est encore souvent stigmatisée par les hommes politiques comme étant un nid à criminels et à délinquants. Qu'en est-il aux USA ?
Peut-être que la différence entre nos deux pays se situe dans le fait que très tôt, chez nous, le hip-hop est devenu une musique commerciale. Ça me semble compliqué de stigmatiser quelque chose qui est considéré comme un produit de vente, un produit marqueté. Le gouvernement ne va jamais stigmatiser ou critiquer un concert de Jay-Z, ce n'est pas son rôle. Tu sais, les politiques ne dérangent pas les mecs qui font du business légalement, ils ont d'autres choses à faire. Mais sinon, oui, historiquement le hip-hop a bien évidemment été stigmatisé aux USA au début, comme toutes les musiques de noirs. Ce n'est pas un secret, tu connais l'histoire des États-Unis. Quand le jazz est arrivé, les musiciens étaient considérés comme des criminels qui fumaient des joints, ce sont des stéréotypes complètement ridicules. Le climat politique aux States n'est pas meilleur qu'avant, ça pourrait arriver qu'un homme politique foute sa merde, mais en toute honnêteté, je crois que ce mouvement est tellement un divertissement maintenant qu'il n'est pas dangereux pour les politiques. Il y a eu il me semble quelques cas comme ça, notamment Kendrick Lamar, que je considère comme étant un excellent artiste mainstream, qui a de vrais messages à faire passer, des choses qui ont du sens qui atteignent un large panel de personnes, toute une génération. Il devrait y avoir plus de personnes comme ça, qui provoquent des controverses, mais j'ai bien peur que cela ne vienne bien plus du milieu underground qui se sent surement plus libre que ceux qui ont des gros contrats avec des majors.

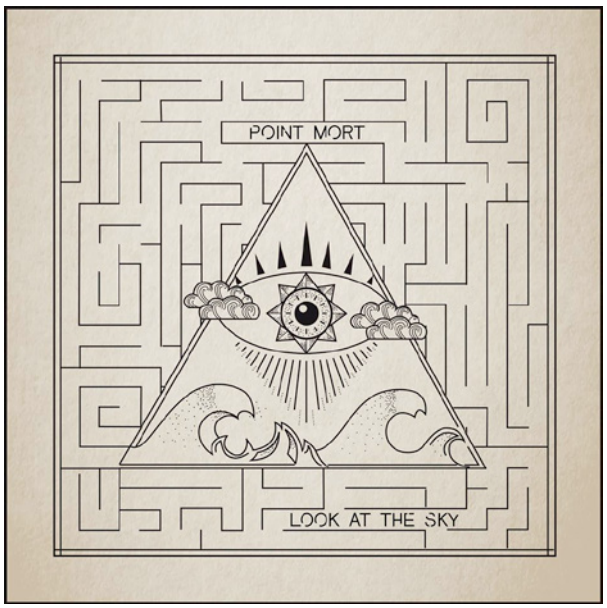
On parle aussi beaucoup de déclin de l'industrie du disque, avec les téléchargements considérés comme illégaux et le développement du streaming. En tant qu'artiste, comment tu te positionnes par rapport à ce phénomène ?
Je pense que l'industrie musicale a subi un changement énorme avec les nouveaux modes de diffusions comme le streaming sur Internet, la plateforme Youtube, ça devait finir par arriver. Mais on voit bien par des études qui rapportent que, comparé à d'autres industries de divertissement, la musique ne s'en sort pas si mal que ça : les ventes de vinyles se portent plutôt bien, les salles de concerts sont remplies. Mais les artistes sont conscients de ça, ils savent qu'ils perdent de l'argent avec les téléchargements, c'est un fait, ils vivent avec et sont déjà convaincus depuis longtemps qu'ils ne peuvent rien faire contre ça. Pareil pour le streaming, la rétribution financière est tout à fait scandaleuse, ce n'est même pas un centime par titre joué. Je ne crois pas que l'industrie musicale décline comme tu le signales, c'est juste la rémunération des artistes qui merde, tout est à revoir. Si l'industrie musicale ne fonctionnait pas, on ne te vendrait pas de casques d'écoutes, pas de système hi-fi, il n'y aurait plus de discothèque, plus de salles de concert, plus de magasin de musique. On voit bien que l'humain a besoin quotidiennement de musique, il aura toujours cette envie d'écouter et de découvrir des artistes... Voilà, je crois qu'on peut conclure avec ça... (rires).

Merci à Lauren de Rarely Unable et Adrien de l'OTB Festival
Merci à Elie pour ses questions.
Photos : © Guillaume Vincent / Studio Paradise Now
Photographié à Glazart, le 29 avril 2017

■ Ted

POINT MORT

Look at the sky (Almost Famous)



Avec son premier EP (5 titres mais ils forment un ensemble plus long que certains albums), Point Mort apparaît comme la nouvelle sensation post hardcore parisienne. Formé en 2014, le groupe réunit cinq membres d'horizons divers (Olivier jouait avec In The Guise Of Men, Kowal était guitariste chez Escape From Paris) mais qui ont en commun un certain sens de l'esthétisme et la volonté de bousculer quelque peu une scène très masculine. Car, là où Point Mort fait d'abord la différence, c'est par la présence au micro de Sam, une chanteuse qui n'a rien à envier à Candice (ex-Eths) ou Jennifer (Noein). Après de nombreuses répétitions, quelques concerts (avec When Icarus Falls, Cendres, Hierophant…), ils enregistrent et mixent avec Sylvain Biguet (Comity, Revok, Klone, Trepalium…) puis font masteriser par Nick Zampiello (Isis, Rosetta, Converge, No Vale Nada…), un «duo» déjà à l'œuvre pour le Resilient de Remote. Ce premier opus intitulé Look at the sky sort avec l'aide de l'association Almost Famous qui, en plus d'organiser des concerts, fait un peu de production (Tankrust par exemple).

Point Mort fait dans ce qu'on appelle le post-hardcore et si un paquet de groupes officient dans ce style et ses dérivés (Amen Ra, Year of No Light, When Icarus Falls, The Ocean, Moanaa, Impure Wilhelmina…), c'est le premier qui arrive jusque chez nous avec une frontwoman. Et non seulement elle sait envoûter par un chant assez paradisiaque, mais en plus, elle maîtrise à la perfection l'art du hurlement propre au post-métal. Et elle arrive à suivre les cadences les plus black où son talent pour le chant clair donne davantage de profondeur au titre («Laberinto»). Car si le combo est déjà excellent dans ses passages les plus obscurs, c'est quand le chant et la musique s'éclaircissent qu'il tire son épingle du jeu et s'extirpe de la masse de congénères tout aussi bons. Écoute «Make the loop circle flat» ou «Plastic rainbow» et vois comment faire le trait d'union entre un The Gathering (celui de la grande époque de Mandylion) et Cult of Luna ! À ces chants exceptionnels, les instruments répondent par une maîtrise technique et artistique là aussi sans fausse note, du plus serein au plus violent en passant par des éléments purement rock dans l'idée mais bien saturés, Point Mort fait étalage de nombreux talents en à peine cinq titres.

Tu l'auras compris, on est très emballé à l'écoute de ce premier Look at the sky d'autant plus que ce n'est que leur premier EP ! Au sein d'une scène foisonnante, il faut réussir à se démarquer pour marquer les esprits, pari gagné, maintenant, on passe la première et on prend la route pour jouer partout en concert !

■ Oli

CRYSTAL FAIRY

Crystal fairy (Ipecac Recordings)

Crystal Fairy est un supergroupe composé de Teri Gender Bender (Le Butcherettes), Omar Rodríguez-López (ex-Mars Volta, At the Drive-In) et de Buzz Osborne et Dale Crover (The Melvins). À peine sortie de l'œuf, la formation enregistre un album éponyme déposé dans les bacs le 24 février.

À la manière des Melvins, l'entrée est fracassante et s'amorce avec des instruments réglés sur le gras pour un son underground. Rapide, la musique évoque un punk sale et sans concession. La chanteuse maîtrise son sujet. Elle sait trouver des mélodies qu'elle peut rendre en un éclair chargées d'une tension palpable. Très rythmé, le «Drugs ont the bus» en est la parfaite illustration. Plus net dans le son, «Necklace of divorce» conserve le même esprit. Et puis, «Moth tongue» revient dans un style propre aux Melvins. Lourd mais sauvage, cela semble la ligne de conduite de Crystal Fairy. En quelques titres la formation sait convaincre à la hauteur de la qualité que l'on pouvait attendre des musiciens. Fenêtre ouverte sur Le Bucherettes : «Secret agent rat» est chanté dans la langue du groupe mexicain. «Bent teeth» se charge de changer d'univers en un clin d'œil. C'est l'heure de faire grincer les guitares jusqu'à presque couvrir la chanteuse. Mais elle ne perd en rien de sa superbe et continue dans un registre plus agressif. La tension s'entretient jusqu'au bout avec un naturel déconcertant.

Les Melvins auront collaboré avec Nirvana ou encore Jello Biafra des Dead Kennedys sur des périodes assez importantes. Ces associations auront plus souvent à leur tour donné des fruits bien mûrs. Avec Crystal Fairy, les deux avant-gardistes d'Aberdeen ont encore visé juste. Ce supergroupe transcende les générations du rock sans perdre en pertinence. À la fin de cet album, une chose me trotte dans la tête : une autre, une autre !

■ Julien

DAY WAVE

Headcase / Hard to read (Fat Possum Records / Differ-Ant)

Day Wave est le symbole du changement. Celui de Jackson Phillips, chanteur et multi-instrumentiste américain, qui en 2014 décide de quitter Los Angeles et son groupe électro-pop Carousel pour rejoindre Oakland. Pourquoi ? Pour s'affranchir des influences trop pesantes rôdant dans la ville des anges et du nombre de groupes saturant son atmosphère. Il entame ainsi une carrière solo à travers une musique pop aérienne dont les maîtres sont à chercher du côté des Beach Boys et de Joy Division, selon sa biographie. Après deux EPs (Headcase/Hard to read) sortis respectivement en juillet 2015 et mars 2016, puis compilé l'année dernière, le californien a délivré un premier LP intitulé The days we had le 5 mai 2017 chez Caroline International (Thurston Moore, Ho99o9, Prophets Of Rage).

Avant de parler de son premier album (que nous attendons patiemment et gentiment de recevoir dans notre boîte aux lettres), quoi de mieux que de revenir sur ces deux premiers EP Headcase / Hard to read qui ont, pour ainsi dire, fait guise d'introduction avec l'univers de ce batteur de formation touche à tout. Surtout, lorsqu'il s'agit de nous emmener vers des terrains conquis comme la dream-indie-pop, source de chaleur, de mélodies raffinées et d'univers oniriques appelant à l'exaltation des sens. Bah oui, on a beau avoir parlé d'une multitude de formations dans ce créneau (citons au hasard Peter Bjorn And John, Younghusband, The View Electrical et Arch Woodmann), on arrive encore à se faire berner par des types qui reprennent les mêmes recettes, avec (presque) les mêmes sons de grattes et de claviers aériens, avec cette voix tantôt lo-fi, tantôt angélique qui se mêle superbement bien aux mélodies qu'on a peut-être déjà du entendre du côté de Wild Nothing ou je ne sais quel Real Estate ou The American Analog Set, parce que ces groupes ont eu aussi leurs heures de gloire.

Bref, que vous dire après cela ? Et bien que si tu aimes les groupes que j'ai cité auparavant (j'en rajoute ou c'est bon? Allez hop, Pinback), alors jette-toi sur ce Headcase / Hard to read. Ta réaction sera ensuite de l'ordre du «Trop, c'est trop» ou, au contraire, plutôt du genre «Ah cool ! L'été arrive, renouvelons donc cette playlist à base de pop accrocheuse évoquant la nostalgie». Ça tombe bien, le premier album de Day Wave est sorti récemment.

■ Ted

DEATH VALLEY HIGH

CVLT [AS FVK] (Minus Head Records)

Le précédent opus de Death Valley High dépoussiérait avec pas mal de savoir faire et d'inspiration un néo-métal dont il faut bien l'avouer, plus personne ne voulait ou pensait entendre parler (imagine le Songs for the deaf des Queens Of The Stone Age repris par Orgy et tu auras une idée de ce que peut rendre le groupe !). Toujours emmené par Reyka Osburn (Tinfeld, Ghostride, Will Haven) la formule des Californiens n'a pas changé depuis Positive euth mais s'est quelque peu radicalisée au profit de compos plus indus qu'hybride (Doom-pop c'est comme ça qu'ils qualifient leur musique...), la présence de Ulrich Wild (White Zombie, Prong, Deftones, Static-X...) à la production n'y est certainement pas étrangère !

D'emblée «Sunshine cleaners» vient nous pilonner le cortex cérébral et annonce la couleur du skeud : rythmiques martiales, riffs tranchants, loops et beats électro, ça gueule, ça scande et ça chante ... Reyka is back ! Des titres de cette trempe, l'album n'en manque pas : «Groei donker (Grow dark)» certainement l'un des meilleurs morceaux, «Tiptoe thru the 2 crypts» et «Ick switch» très Marilyn Manson période Antichrist superstar, «Merci (FVKT)», «Psalm bitch» et ses touches électros très Skinny Puppy / Oghr participent eux aussi au rendu industriel de l'ensemble, cependant «Warm bodies», «Play dead», «The bad book» et «Flowers for Amy Deville» moins typés viendront nuancer un peu ce sentiment et rappelleront davantage le travail fait sur Positive euth.

Les membres de Sacramento livrent un album plus dense, moins varié et mélodique (pas de titres instrumentaux ni atmosphériques comme «A little light conversation» ou «Not if I see you first»), CVLT [AS FVK] comme Doom, in full bloom il y a 6 ans est plus cohérent musicalement mais cette cohérence artistique a un prix car elle éclipse un peu la versatilité du groupe, son côté borderline et spontané que l'on avait découvert avec The similarities of the loveless and the undead et qui faisait leur singularité, ce chipotage à part, il faut bien avouer que les compos sont de qualité et l'ensemble très efficace sans parler des performances vocales de Reyka à mettre parmi les meilleurs du genre ce qui suffit amplement à nous mettre la banane après avoir appuyé sur Play !

■ Stéphan

PRYAPISME

TROIS ANS APRÈS AVOIR FAIT CONNAISSANCE AVEC LES DÉGLINGOS CLERMONTOIS DE PRYAPISME LORS D'UNE INTERVIEW, LE W-FENEC N'A PAS LOUPÉ LEUR RÉCENTE VENUE À GLAZART À PARIS DANS LE CADRE D'UNE SOIRÉE DE L'ASSOCIATION ONDES NOIRES DONT ZEAL & ARDOR ÉTAIT LA TÊTE D'AFFICHE. NOUS EN AVONS DONC PROFITÉ POUR ALLER TAILLER LA BAVETTE AVEC AYMERIC (BATTEUR) ET ANTONY (BASSISTE) UNE HEURE ET QUELQUE AVANT LEUR MONTÉE SUR SCÈNE, HISTOIRE DE FAIRE UNE PETITE MISE À JOUR DE LEUR ACTU' EN PASSANT ÉVIDEMMENT SUR LEURS TROIS DERNIÈRES ANNÉES. C'EST PARTI !

On va vous épargner les présentations, on a assez parlé de vous au W-Fenec ces dernières années. Ma première question est simple : comment vont les affaires avec Pryapisme ?

Antony (basse, percussions, Moog) : Ben ça va pas mal, on est content !

Aymeric (batterie, clarinette, machines) : Oui, on a ce nouvel album, et quelques concerts qui arrivent, ça fait bien plaisir. On a fait un petit EP il y a six mois aussi, d'autres projets qui vont suivre. On est sur une bonne dynamique ! Il y a eu une petite période de relâchement, mais là c'est reparti.

La dernière fois qu'on s'est parlé, c'était en juin 2014, il y a 3 ans. Une petite mise à jour s'impose sur les aventures du groupe. Je vous écoute.

Aymeric : 2 EPs, un album.

Antony : T'oublies la disquette !

Aymeric : Ouais, mais la disquette est dans l'EP.

Antony : Attends... Ah ouais, parce que Futurologie c'était après.

Aymeric : Non, c'était avant.

Antony : Non, Futurologie, c'était après la tournée.

Aymeric : Ah oui, après la tournée ! Donc ouais, Futurologie en 2015, Repump the pectine en 2016, et Diabolicus felinae pandemonium en 2017.

OK ! Justement, j'avais une question concernant Futurologie. La dernière piste de 22 minutes, c'est la version classique reprenant toutes les pistes d'avant ?

Aymeric : Plus ou moins, c'est de l'arrangement parce qu'il y avait des parties purement électroniques dedans, il a fallu transposer un peu. Mais en gros, ouais, c'était notre volonté. On a repris l'écriture moitié en MIDI, moitié en instrument, et on a tout refait, autant que possible, en mode orchestre classique et symphonique.

J'imagine que vous n'avez pas pu vous payer un orchestre.

Aymeric : (Rires) Non, mais on aurait bien aimé.

Concrètement, comment vous avez pu reconstituer ça ?

Aymeric : C'est tout de la programmation. On a pris toute l'écriture en MIDI qu'on avait car, à quelques exceptions près, on écrit toujours nos morceaux sur ordinateur. Donc on a ces pistes brutes qui sont en réalité des notes et des intentions, et à partir de ça, on peut leur attribuer tous les sons qu'on veut. En général, on utilise ça pour mettre un son de piano ou de synthé analogique ou numérique, et nous on a pris des banques de sons de vrais instruments d'orchestres enregistrés note à note, avec toutes les articulations et intentions différentes. On a rentré ces programmations là pour les faire jouer comme si c'était de vrais instruments joués, donc fallait programmer chaque note de manière à ce qu'un Do soit un Do piqué staccato, que le Sol d'après soit bien lié, ce genre de choses quoi.

Antony : Ouais, basiquement, c'est de la programmation, des outils de maintenant.

Aymeric : Après, c'est sûr que c'est pas pareil qu'un vrai orchestre, mais au moins ce sont des vrais sons d'orchestre et pas de la synthèse. C'est à mi-chemin entre du vrai et du faux. Disons que le vrai coûte tellement cher qu'on n'avait pas vraiment le choix.

Cette piste-là, c'était une sorte de bande-son démo pour faire appel au producteur de film ou réalisateur pour éventuellement tremper dans l'univers cinématographique ?

Aymeric : Non, on n'a pas écrit cette piste pour draguer les producteurs de cinéma. C'était vraiment plus un exercice de style sympa à faire, on avait un EP de 22 minutes, on avait encore la place pour mettre quelque chose dessus, on s'est dit «Tiens, on se fait plaisir, on va faire une version alternative de Futurologie en symphonique, c'est cadeau !». On avait déjà fait ce genre de travail avec des versions 8-bits de nos anciens albums, on s'est dit qu'il fallait proposer autre chose.

C'est l'un de vos rêves de composer pour un film ?

Aymeric : Franchement, ouais ! Dans l'idéal, faudrait que ce soit un film intéressant, qui colle avec ce qu'on aime et sur lequel on pourrait travailler à fond... bien sûr que travailler sur de l'image est un rêve. On va déjà pouvoir le réaliser en partie car on va prochainement réaliser la bande son d'un jeu vidéo. Mais travailler sur un film, c'est l'étape d'après.

Après l'album Futurologie, en 2014, sort deux ans plus tard Diabolicus felinae pandemonium. Retour du groupe au complet, car Nico (guitariste) n'a pas pu participer à Futurologie. Vous n'avez pas pu l'attendre pour finaliser cet EP ?

Aymeric : Le truc c'est qu'à l'époque, il n'était pas impliqué dans Pryapisme.

Antony : C'est surtout qu'il n'habite pas la même ville que nous. Il est loin de Clermont donc c'était compliqué pour faire les prises. Et puis, on a fait Futurologie, je ne dirais pas dans l'urgence, mais on devait absolument le faire à ce moment-là.

Aymeric : Voilà, il n'était pas là, loin du groupe, on ne jouait pas beaucoup à cette époque-là en plus, du coup c'était plus simple à quatre. Ce qui est complètement différent pour Diabolicus felinae pandemonium, parce que notre but à la base était de jouer un maximum de morceaux de cet album-là en live, même si on inclut quand même des titres de Futurologie sur notre setlist. Donc, il fallait que tout le monde soit là pour enregistrer cet album.

Est-ce que la sortie de Futurologie était un moyen de faire patienter les fans ? D'ailleurs, vous le considérez bien comme un EP malgré ses trois-quarts d'heure ?

Aymeric : Pour moi, c'est clairement un EP. Pour la petite histoire, il s'agit d'un morceau qui a été écrit en même temps que Diabolicus felinae pandemonium et qui à la base devait faire partie de ce nouvel album. Cette piste de 22 minutes était donc prévue pour venir s'ajouter aux autres titres, mais le truc c'est qu'au total ça donnait environ 70 minutes de musique. Pour un album de Pryapisme, ça aurait été indigeste.

Antony : En gros, on avait trop de matière, on a fait deux disques au lieu d'un.

Aymeric : C'est ça ! En plus, on s'est dit que ce morceau là racontait déjà une histoire en soi, fallait donc le mettre à part. On l'a retravaillé pour qu'il gagne en cohérence, on a dû mettre la date de la sortie de Diabolicus felinae pandemonium en suspens à ce moment-là, c'est à dire vers 2014.

Est-ce que Diabolicus felinae pandemonium a été préparé et réalisé différemment de ses prédécesseurs ?

Antony : Non, pas vraiment. Pour Futurologie, chaque musicien a fait ses prises chez lui avec un guide MIDI, on a rejoué ce qui a été composé sur ordinateur. En revanche pour le dernier, on s'est vu tous ensemble pour enregistrer car on a remarqué que quand on est tout seul chez soi, on avait tendance des fois à vouloir peut-être changer des trucs mais qu'on avait pas envie de changer de son propre gré sans avertir les autres. Par exemple, je suis allé faire mes prises de basse chez Aymeric et j'ai pu apporter certaines idées car, comme il n'est pas bassiste, il compose pour la basse et parfois l'instrument ne permet pas de le jouer, du coup faut changer. C'est bien d'en discuter car faut que ça combine bien avec la batterie.

Aymeric : Il y a eu pas mal de dialogues avant l'enregistrement, même pendant. Effectivement, toutes les pistes étaient écrites avec le bon fil conducteur, mais c'est vrai que spécialement pour Niels, le guitariste et toi à la basse, il y a des choses qui ont dû être modifiées.

Antony : Ouais, ça a permis de rajouter des choses qui n'étaient pas prévues à l'origine. Un coup, j'étais en train d'enregistrer la basse, le morceau défile, et on se rend compte qu'il manque une guitare à un moment précis pour apporter un plus au morceau. C'est arrivé plusieurs fois, comme ça, qu'il manque des éléments. Mais faut pas être seul à décider !

Aymeric : Oui, et puis il faut signaler que Niels et toi vous avez amené des morceaux, ce qui est une première dans le groupe.

Y'avait-il une volonté d'aller encore plus loin dans le délire, d'exploiter de nouvelles idées ?

Antony : Ce n'est pas vraiment une volonté, ça se fait naturellement ! On écoute tellement de styles de musiques différentes chacun de notre côté et on aime à peu près tout, surtout quand on va piocher dans les musiques traditionnelles. Il y a tellement de choses qui nous fascinent que tout de suite on a envie de les mettre sur pistes car c'est de l'instantané, c'est notre musique du moment. Mais il n'y a pas de désir de pousser le délire encore plus loin.

Aymeric : On ne cherche pas ce genre de choses, rien n'est

prémédité chez Pryapisme. Après, oui, il est vrai que Diabolicus felinae pandemonium a des influences qui sont un peu différentes des autres albums. Par exemple, sur Futurologie, il y avait clairement pas mal d'influences classiques jusque dans la manière de composer, sur Hyperblast supercollider c'était l'électronique avec des titres très catchy et très rythmés. Pour le dernier, j'ai la sensation qu'il est nourri de musiques traditionnelles, de musiques de l'Est, africaines, latines, orientales. Mais ça, c'est parce qu'on en écoute pas mal. C'est un constat qu'on a fait après coup.

Quand on voit le boulot de malade exécuté sur ce nouvel album, on se dit qu'il y a dû avoir une sorte de pénibilité durant son enregistrement, son mixage et ses arrangements. Est-ce que ça a été l'album le plus dur à faire ?

Aymeric : Hum… je ne crois pas que l'exercice fut dur dans le sens où on est rôdé sur notre méthode maintenant. Avant, on était dans l'apprentissage.

Antony : Je dirais qu'au contraire, ça a été beaucoup plus clair. Le déclic pour moi, ça a été l'après Futurologie, on a pris conscience qu'il fallait faire autrement. On en a beaucoup discuté avant d'enregistrer le nouveau, et même au niveau du son de chacun et du mix. Un an avant d'enregistrer Diabolicus felinae pandemonium, je discutais déjà avec Simon Capony, qui s'est occupé du mix avec Aymeric, pour lui dire comment je voyais les choses au niveau du mix de la basse.

Aymeric : On a corrigé des points au mixage sur le nouveau qui ne nous convenaient pas totalement dans Futurologie après coup, même si on est content du résultat de cet EP, on peut dire que ça n'a pas influé sur la composition. Concernant la méthode d'enregistrement, ce n'était pas plus difficile à enregistrer ensemble que chacun de son côté. On a eu quelques parties techniques un peu plus dures à enregistrer, notamment sur les guitares et la batterie, où on en a chié.

Oui, mais cette difficulté aurait pu très bien arriver sur vos précédents albums.

Aymeric : Ah oui, complètement !

Techniquement, quelle a été la chanson qui vous a posé le plus de problème sur ce nouveau disque ?

Les deux : Ça dépend pour qui !

Antony : Me concernant, je dirais «A la zheuleuleu» parce que c'est le morceau le plus rageux pour moi.

Aymeric : Pourtant, c'est toi qui l'as co-écrit ce morceau.

Antony : Oui, mais bon, quand même… Je sais que pour Niels, ça a été compliqué sur un de nos morceaux qui ne pouvait se jouer qu'au médiator. Il a une technique particulière au doigt quand il joue de la guitare, donc il ne pouvait le faire. Nico n'étant pas là à ce moment-là pour enregistrer la partie, j'ai repris le relais sur ce morceau.

Aymeric : Oui, parce qu'Antony est guitariste de formation.

Antony : Mais sinon dans l'ensemble, c'est toujours pareil, il y a des choses difficiles à jouer et d'autres non. Je ne pourrais pas te citer un morceau qui a posé problème en particulier, c'est peut-être plus après pendant le mix où on n'arrivait pas à faire ressortir certaines choses, donc on a dû bosser davantage sur le mix que sur l'enregistrement.

Aymeric : C'est plus des parties de morceaux, je pense notamment à la fin de «Totipotence d'un erg» où dans l'écriture de la guitare, ça a été n'importe quoi. Niels a tendance à toujours travailler de manière à pouvoir jouer les parties d'un bloc, par exemple, il n'enregistre pas une suite de notes. Sauf que dans le cas de cette chanson, c'était juste impossible à jouer. Donc soit on réécrivait tout, soit on assumait l'écriture et on faisait un montage. Au final, il a enregistré tout ce qui lui était possible de faire, mais on a un peu triché sur la dernière minute de l'album au moment du duo clavier 8-bit et de la guitare, le truc qui conclut l'album qui est guitaristiquement ubuesque apparemment.

C'est toujours aussi compliqué de jouer et d'adapter vos titres en live ?

Antony : Ben, c'est vraiment à ce moment-là que le boulot arrive en fait. Parce que quand on enregistre les morceaux, on se dit que c'est trop bien, on se dispatche les parties, on réapprend à les jouer parce que ça fait un an qu'on a enregistré l'album, et là on se rend compte qu'on est que cinq, alors que sur l'album on est cent ! (rires) Donc, au moment de répéter un set live, faut choisir les bonnes parties, celles les plus catchy, il y a les thèmes et la rythmique, on balance les machines pour remplacer certaines parties qu'on peut pas jouer, en fait, faut arriver à jouer avec tous ces éléments.

Aymeric : Il y a aussi un grand changement, c'est qu'on a beaucoup plus de parties électroniques jouées en live maintenant.

Antony : C'est vrai ! On a désormais plus de claviers avec nous.

Aymeric : Oui, chacun de nous a un clavier ou une drum machine pour jouer les parties qui sont purement électroniques.

Antony : Alors qu'avant, on balançait les parties électro.

Aymeric : Ouais, en gros, avant c'était adapté avec des guitares.

Antony : On doublait certaines choses de l'électro qui passaient, alors que maintenant on met juste un beat de batterie et tous les sons sont joués, ce n'est pas programmé. Là, ça commence sérieusement à être compliqué, parce qu'avoir la rigueur électro en tant qu'humain, c'est pas évident…

Est-ce qu'il vous arrive de réécouter les disques que vous avez fait depuis que vous êtes musiciens ?

Antony : Oui, ça m'arrive.

Aymeric : Moi rarement, mais ça peut m'arriver à certaines

occasions.

Antony : Après, ça dépend, tu parles de Pryapisme ou de tous mes groupes ? Parce que ça m'arrive de réécouter tous les enregistrements des disques sur lesquels j'ai participé.

OK, et depuis toutes ces années, est-ce que vous avez l'impression d'être de meilleurs musiciens ou vous sentez que ça n'évolue plus ?

Antony : Vu qu'on fait que ça, c'est sûr qu'à un moment tu évolues, tu progresses inévitablement. En plus, à force d'analyser, de réfléchir pour résoudre des complications techniques, tu apprends, et donc heureusement tu progresses.

Du coup, quand vous réécoutez vos disques, vous arrive t-il de vous jugez ?

Antony : Ah ben, il y a des choses qu'on a enregistré bien avant Pryapisme et qu'on fera jamais écouter à personne ! (rires)

Aymeric : On a chacun nos petits secrets ! Les débuts de Pryapisme, je te raconte pas ! Avant la sortie en 2005 du premier EP, Pump the pectine, on a des trucs, c'est inavouable.

Antony : C'est le dossier noir !

Aymeric : On n'avait pas assez de micros pour enregistrer toute une batterie donc on avait pris une batterie électronique, elle était mal réglée, c'était du genre le truc premier prix quoi ! À chaque coup, ça doublait la frappe, il n'y avait aucune vélocité. On avait aussi ce clavier au son ultra dégueulasse avec moitié moins de touches que ceux qu'on a maintenant, c'était ignoble. Je me souviens, c'était un GEM-PK7, il y avait d'ailleurs dedans une touche démo avec une présentation de tous les sons du clavier. C'était une caricature de démo avec plein de styles qui s'enchaînent, cinq secondes de jazz avec un son de sax MIDI puis dix secondes de rumba puis quatre secondes de solo de guitare digital à la Steve Vai et ainsi de suite pendant trois minutes... On en avait fait une reprise en vrai il y a environ douze ans, où on balançait le morceau en fin de concert. Malgré le fait que ce clavier croupit au fond d'une poubelle depuis de nombreuses années, on se souvient encore par cœur de la démo (rires). À l'époque, on débutait plus ou moins, donc on a évolué avec notre matériel, ça joue aussi. Faut bien commencer quelque part, après ce sont des choses qu'on sortira jamais parce qu'on a honte et c'est inécoutable. Nous, on sait d'où on vient, on est comme tout le monde.

Le clip de «Carambolage fillette» est un mélange d'images de jeu vidéo, d'images épileptogènes, et vous-mêmes en scène. On n'avait pas l'habitude de vous voir dans vos clips, ça change. C'est encore un clip fait maison ?

Aymeric : Oh oui ! 100% maison.

Antony : Fait par Aymeric oui, c'est lui qui s'est chargé de la première partie faite en pixels. Pour la deuxième moitié, c'est le groupe qui a participé en montrant sa tête, mais Aymeric a fait le montage. T'apprenais à faire en même temps en plus, c'est ça ?

Aymeric : Ouais, moi j'y connaissais absolument rien à tout l'aspect visuel.

Antony : Dis-toi bien qu'il y a trois heures de prises vidéo, donc le clip est court en terme de prise.

Aymeric : En fait, tu veux dire qu'entre le moment où vous êtes arrivés et celui où on a arrêté, il s'est passé trois heures ?

Antony : Ouais, c'est court ! Il nous a fallu trois heures pour faire ça.

Aymeric : Ouais, il y avait ce qu'il faut. Bon, après, la qualité est ce qu'elle est. On n'avait pas de caméra, juste un appareil photo qu'on nous a prêté. On y connaît rien, on s'est démerdé. Même pour le pixel art, on m'a expliqué après qu'il y avait des logiciels spécifiques pour ne pas te faire chier, pour aller plus vite, alors que moi j'ai tout fait, pixel par pixel. J'ai utilisé Fusion qui est gratos pour les effets 3D, les mouvements de caméra. Ça a mis très longtemps pour faire ce clip, c'était rigolo, j'ai pris grand plaisir, j'ai pris ça comme une sorte de test. On avait une grand-mère en plus qu'était OK pour venir participer, on a mis les chats évidemment, le budget du clip c'est 40 euros pour acheter un fond bleu. On a préféré ça plutôt que d'appeler quelqu'un dont c'est le métier, et se creuser la tête pour chercher un scénario. Puis le principe des captations de nous en train de jouer, c'est compliqué parce que c'est pas forcément notre truc, donc fallait qu'on trouve une idée où tout le groupe est d'accord, que ce soit un peu couillon quand même, que ça nous reflète bien et que ça soit pas sérieux. On est vraiment content du résultat, car c'est totalement nous. Après, c'est cheap quoi, mais c'est pas grave. Nos autres clips le sont aussi finalement, c'est la même démarche.

C'est quoi la surprise pour les quatre ans de la sortie d'Hyperblast supercollider ?

Aymeric : Eh bien, ce n'est pas encore annoncé ! Faut attendre début mai pour ça. Petite surprise, mais rien de bien fou (NDLR : On apprendra plus tard qu'il s'agit de la réédition en double vinyle rouge d'Hyperblast supercollider, pour la fin septembre).

Quand on écoute la musique complexe de Pryapisme, ça peut amener l'imaginaire à s'exprimer. N'avez-vous jamais pensé intégrer cette musique dans un contexte pluridisciplinaire, pour donner du relief à tout ça, en intégrant un VJ ou même créer un spectacle interactif en jouant la musique d'un jeu vidéo dans lequel jouerait le public comme l'ont fait les Lillois de Shiko Shiko avec «Teenage mutant ninja turtles : Turtles in time» ?

Antony : Aymeric le fait déjà.
Aymeric : Ouais, on a un groupe avec trois membres de Pryapisme dedans plus le bassiste de Please Lose Battle, un duo basse-batterie de 8-bits chiptune excellent que je te recommande au passage. Le principe de notre groupe, qui s'appelle Speedrunning The Apocalypse, c'est qu'il y a une sorte de speedrunner, un type qui finit un jeu vidéo super vite, qui joue et on interprète en direct la musique du jeu en fonction de ce que fait le gars. On fait notamment MegaMan 2, donc si le mec n'est pas terrible, il va finir le jeu en 2h, c'est pas cool pour nous, on va vite en avoir marre de jouer le niveau 1 en boucle (rires). Dans notre cas, c'est différent, le speedrunner fait le jeu dans un temps raisonnable de manière à ce que les boucles ne se répètent pas trop.
Antony : Le temps d'un concert !

C'est toujours autant le bordel pour vous caser sur un plateau avec tous les styles que vous jouez ?
Antony : Tu veux dire au niveau de la place qu'on prend sur scène ? (rires)
Aymeric : Forcément, c'est à la fois une force et une faiblesse. On peut coller dans plusieurs types d'ambiances, on l'a déjà fait et je peux te dire qu'on fait pas tâche dans une soirée métal, pareil pour une soirée électro, idem dans une soirée type rock alternatif ou dans un concert punk, même jazz-rock, ça passe. Après, je te cache pas que c'est pas

évident car quand le programmateur d'un festival un peu jazz va entendre les guitares électriques et les blastbeats, il ne va pas nous prendre. Pareil pour un festival électro, on est cinq avec des instruments, le mec il va tout de suite penser que ça va être le bordel car on a pas deux DI et des machines. C'est compliqué, je pense qu'il faut tomber sur des gens qui aiment prendre le risque de nous programmer car ça peut vite plaire comme déplaire.

Antony : Ouais, Pryapisme en général, c'est soit t'aimes ou soit t'aimes pas. C'est l'extrême, il n'y a pas d'entre-deux.

Aymeric : On est vachement diviseur. Il y a pas de gens qui nous écoutent en disant «Ouais, Pryapisme, c'est sympa». Non, c'est plutôt «Waouh !» ou «C'est nul !»

Antony : Je ne suis pas sûr que les gens mettent du Pryapisme en fond sonore chez eux. Moi, personnellement, je ne le ferais pas, ça doit être fatiguant. C'est pareil pour des styles comme le breakcore ou le free-jazz, ça doit s'écouter de la même manière que quand tu regardes un film. Tu dois être concentré pour comprendre ce qu'il se passe.

Aymeric : Un festival de métal ne va pas forcément penser à Pryapisme pour monter sa programmation. Il y a des festivals qui s'ouvrent un peu, c'est vrai. Par exemple, ce soir c'est cool, on joue sur une affiche avec des groupes comme Zeal & Ardor ou Pensées Nocturnes qui se sont ouverts à d'autres genres et qui cassent les codes, ça fait un plateau complètement cohérent avec nous. On a fait d'autres dates où on faisait tâche au milieu, mais ce n'est pas grave.

Antony : Ouais mais j'ai quand même l'impression que quand on nous fait venir, les gens savent à quoi s'attendre aussi, ils sont au courant je pense, et puis une soirée est toujours présentée bien avant la date.

Du coup, ce serait quoi alors une affiche parfaite pour Pryapisme ?

Aymeric : Tu veux dire avec quels groupes on aimerait jouer ?

Antony : Ça fait un moment qu'on essaye de jouer avec notre pote Igorrr, et ça devrait enfin pouvoir se faire.

Aymeric : Ce n'est pas encore confirmé, mais ça va se faire, surtout que c'est un copain et l'affiche serait cohérente. Après, dans l'absolu, peu importe avec qui on joue. Là, on fait deux dates avec Zeal & Ardor, c'est super cool parce que j'aime beaucoup ce qu'ils font.

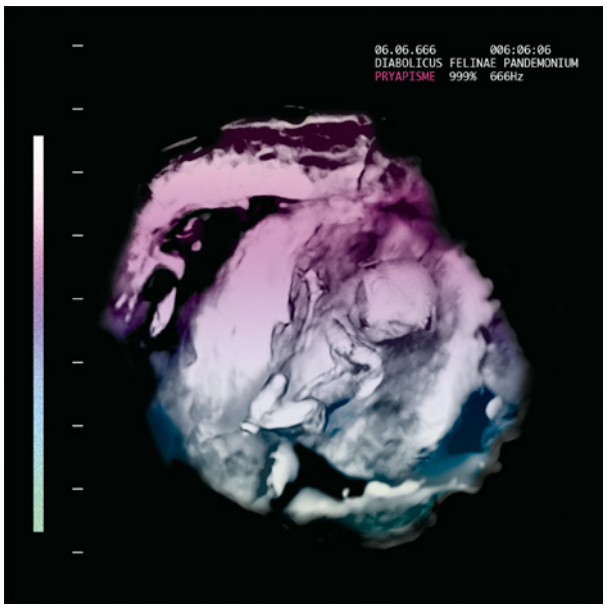
Antony : On a fait le Rock In Opposition avec Secret Chief 3, c'est un groupe qu'on aime tellement tous, mais on n'a malheureusement pas joué le même soir qu'eux. On a rencontré Trey Spruance la veille mais on pas eu de feedback de sa part, juste de son coloc' qui a l'air un peu bizarre, mais qui nous aime bien... (rires)

Merci à Pryapisme, Jehan d'Apathia Records, à l'association Ondes Noires, et à Glazart
Photos : © Guillaume Vincent / Studio Paradise Now
Photographié à Glazart, le 19 avril 2017

■ Ted

PRYAPISME

Diabolicus felinae pandemonium (Apathia Records)



On était en mal d'eux après un Futurologie ambiancé et virevoltant lancé il y a deux ans maintenant, duquel on ne s'est vraiment pas encore remis, faut bien l'avouer. Loin de nous l'idée d'oublier la sortie l'année dernière de Repump the pectine, un réenregistrement de vieilleries inavouables datant des débuts de Pryapisme, mais la promo médias a quasiment été inexistante, et puis début 2017, le quintet clermontois refait surface avec Diabolicus felinae pandemonium. Oui, on sait, mais attendez de voir la gueule du nom des chansons qui n'ont pas leur pareil pour patauger dans la crétinerie. Car il faut bien avouer qu'on est quand même un peu habitué à ça depuis les débuts du groupe, comme l'attendu petit texte de présentation, dont seul Apathia Records se fait la spécialité, qui annonce sur la jaquette promo, comme à l'accoutumé, que le groupe ne sait toujours pas écrire de bio. On apprend aussi que sur scène, la formation est comme un gamin de 10 ans élevé avec Les Chevaliers du Zodiaque et essayant de jouer une chanson de DragonForce sur Guitar Hero pendant qu'il mange une pizza extra fromage. Mais le top du top reste l'explication de ce nouvel album : «Le disque raconte l'avènement de l'ère du Chat, celle qui remplacera l'Homme. Après l'arrivée des lol-cats sur internet qui constitue la dernière conspiration, bien après celle de l'Égypte Antique où les chats dirigeaient déjà les plus hautes arcanes du pouvoir, les félins diaboliques préparent désormais l'accouchement du chat de Satan, l'Élu qui soumettra l'humanité et conquerra à terme la galaxie tout entière à l'aide de son pentagramme de croquettes.»

Rassurez-vous (ou pas), les Pryapisme sont toujours ces barjots geeks fans de chats (dédicace au passage à feu La Belette et Styx pour leurs featurings époustouflants) qui osent avec effronterie les confrontations de styles dans un registre quasi surnaturel et magique. Même si Diabolicus felinae pandemonium puise davantage dans des influences venues de musiques traditionnelles (orientales, de l'Est, africaines, latines) et bourrine de plus en plus les tympans à l'aide de programmations électroniques rugissantes («Un max de croco», "A la zheuleuleu»), Pryapisme n'en a pas pour autant oublié de sertir sa musique d'espièglerie 8-bits («Carambolage fillette contre individu dragon non-décortiqué»), de jazz («Tau ceti central»), de prog-rock déglingo («C++») et bien évidemment de touches de métal diabolique pour montrer qui est le patron. Oui, car quand on est capable de renier autant les schémas préconçus de la musique, le tout avec un souci du détail remarquable, et sans arriver à écœurer son auditoire (ça reste très subjectif, j'en conviens), on ne peut que s'incliner face à une telle réussite. Et appeler ça, des patrons, tout simplement !

■ Ted

AT THE DRIVE-IN

In·ter a·li·a (Rise Records)

At the Drive-In est un groupe culte. En trois album à la fin des années 90, le combo a marqué l'histoire et chacune de ses suites a excité son lot de fans… Oui, parce qu'en pleine gloire, le groupe a implosé, rongé par la drogue et tiraillé par des aspirations différentes, la dissolution fait disparaître une bête mais donne naissance à deux autres monstres, The Mars Volta d'un côté, Sparta de l'autre. Après une éphémère reformation (2012), revoilà pour de vrai At the Drive-In, et pas seulement pour des concerts puisqu'ils ont écrit un quatrième album, le line-up a de nouveau été modifié puisque Jim Ward n'est pas revenu au bercail, laissant sa place à Keeley Davis que Matt et Tony connaissent très bien puisqu'il est le guitariste de Sparta (après avoir joué dans Engine Down).

17 ans après Relationship of command et après une très riche discographie (essaye de compter les albums auxquels a participé Omar Rodríguez …), In·ter a·li·a déboule dans nos oreilles labourées par des tonnes d'autres sonorités que celles d'AtDi… et presque forcément, c'est vers elles, plus récentes, davantage que vers les cultissimes premiers émois qu'on va trouver des références, des comparaisons, qui ne seront pas raison pour autant. Même les productions les plus rock sont désormais soignées et quand, ici, elle est confiée au psychopathe du son qu'est Omar et son pote Rich Costey qui outre The Mars Volta a surtout bossé avec des groupes pop/rock (Muse, Franz Ferdinand, Foo Fighters, Bloc Party, Weezer, Arctic Monkeys…), le résultat est assez «sage» comparé à la folie supersonique des compositions. Parce que le principal kiff de cet opus, c'est bien celui de retrouver la débauche d'effets, de textes, de rythmes et de mélodies que nous sert At the Drive-In sans être aussi direct que Sparta et aussi spatial que TMV. Par contre, le combo ne lésine toujours pas sur les couches d'instruments et les textes, et si une harmonie directrice réussit à se frayer un chemin, il est parfois assez encombré sans qu'on sache si cette surcharge était vraiment nécessaire. Faut-il faire l'effort de chercher à décrypter toutes les informations pour en tirer autre chose ou juste se laisser porter par les dynamiques et leurs ruptures ?

Album de retour après une pause longue mais reposante pour aucun de ses membres, In·ter a·li·a nous permet de renouer avec l'essence-même d'un At the Drive-In qui a mis ses tensions de côté pour s'éclater de nouveau ensemble. Ne boudons pas notre plaisir, renouons nous aussi avec la frénésie texane, les titres piégeux et efficaces et ces petits bonheurs aussi immédiats que complexes.

■ Oli

ROPOPOROSE

REPÉRÉS SUR SCÈNE IL Y A DEUX ANS, PUIS CHRONIQUÉS SUR NOS PAGES L'ANNÉE DERNIÈRE, LES ROPOPOROSE SE DEVAIENT DE PASSER SE CONFIER DANS NOTRE TERRIER. C'EST DÉSORMAIS CHOSE FAITE AVEC ROMAIN, BATTEUR DE CE DUO PROMETTEUR D'INDIE-ROCK NOISY, QUI NOUS PARLE PRINCIPALEMENT DE LEUR DERNIER ALBUM, KERNEL, FOREIGN MOONS, SORTI EN FÉVRIER DERNIER.

Ropoporose, c'est le nom écorché d'une maladie de peau ? Plus sérieusement, pourquoi ce patronyme pour votre groupe d'indie-pop-rock-noise ?
Ropoporose ce n'est rien moins que le diminutif de nos deux surnoms, Popo et Roro, mélangés savamment, cela donne Ropoporo, et -se, c'est pour terminer en douceur.

Vous ne cachez pas que vous êtes frère et sœur. C'était évident pour vous de monter un groupe en famille ? À votre avis, ça facilite ou ça dessert l'entente ?
On a commencé à jouer ensemble sans se poser trop de questions, durant le printemps 2012. En se rendant compte que nous écoutions la même musique, avions les mêmes aspirations... et cela a bien sûr été facilité par notre présence mutuelle sous le toit familial, avec plein d'instruments sous le coude et nos chambres comme salles de répétition. Nous jouions chacun de la musique depuis pas mal de temps, mais l'idée de former un groupe ne s'est posée qu'à ce moment-là, de façon évidente. Quant au fait d'être frère et sœur, forcément, cela facilite notre entente, dans la mesure où beaucoup de choses n'ont pas besoin d'être dites pour être comprises. Après, ce serait trop simple si on se comprenait toujours trop vite, donc ce n'est pas toujours simple, mais c'est bien normal, les discordes forment la jeunesse !

Vous avez cette chance d'avoir été soutenu assez vite avec les Rockomotives, festival qui se trouve à Vendôme, votre ville, et puis votre label Yotanka Productions. Ça a vous a demandé beaucoup d'effort pour être soutenu d'une manière assez rapide par tous ces professionnels ?
Avec les Rockomotives, l'accompagnement s'est fait de manière très naturelle et très rapide à la fois. À l'issue de notre premier concert (2 morceaux de 3 minutes à moitié improvisés), Richard, le programmateur du festival que nous connaissions bien déjà, nous a prévenu que 6 mois plus tard il fallait qu'on ait un set de 30 minutes car nous devions jouer

sur la scène de la chapelle Saint-Jaques en fin de soirée. Ça nous a fait bondir, et on s'est mis à vraiment travailler pour y arriver. Ça a fonctionné, et on a continué à bosser, avec l'aide de Richard, et de concerts en concerts, on a rencontré beaucoup de personnes qui nous ont accompagnées, parmi lesquelles le label Yotanka Productions. Mais entre le début du groupe et la rencontre avec le label, il y a eu plein d'autres soutiens, à commencer par nos amis, nos parents, des musiciens et des programmateurs de la région... L'effort, s'il existe, vient du fait de chercher à faire une musique chèrement personnelle. Après, tant qu'on est gentil, poli, curieux, et avec un minimum de chance, je pense qu'on rencontre toujours les bonnes personnes.

Vous avez sorti en début d'année un nouvel album, Kernel, foreign moons. On dit souvent que le deuxième est la confirmation du premier. Est-ce que d'une certaine manière, ces deux albums sont aussi frère et sœur ?
Oui, ces deux albums se rejoignent, nous n'avons pas cherché à changer radicalement la recette de notre musique. Ils se distinguent cependant par leur maturation. Elephant love a été enregistré après un an d'existence du groupe, et nous avons tendance à le définir comme la carte postale de cette première année ensemble, qui avait été excessivement riche pour nous. Pour Kernel, foreign moons, le processus de création a été différent : il a été composé sur un temps plus long mais, pour autant, on a cherché à le rendre plus homogène, plus lié entre ses parties. C'est toujours compliqué d'expliquer l'identité d'un disque, d'une certaine manière chaque album s'autonomise, de manière volontaire ou non. On fait en sorte de maîtriser de bout en bout sa création, mais au final on passe encore plus de temps à l'apprivoiser, le personnaliser, notamment en live. Et pour l'instant, les deux albums cohabitent plutôt bien sur scène.

Du coup, comment le percevez-vous cet album ? Comment souhaitiez vous qu'il sonne avant de l'enregistrer ?
Nous n'avions pas une idée si claire que ça du son, mais nous concevions certaines inspirations dans des productions d'albums que nous aimons. Je pense notamment à l'album TNT de Tortoise, certains Blonde Redhead... mais nous ne sommes pas producteurs, la capacité à donner une dimension globale au son appartient pour beaucoup (pour nous) au temps du studio, à l'alchimie qui s'opère avec la personne qui enregistre.

Kernel, foreign moons a été produit par Thomas Poli, le guitariste de Dominique A et Laetitia Sheriff. Pourquoi lui et quelles touches particulières a-t-il apporté à l'élaboration de ce disque ?
Nous connaissons Thomas depuis pas mal de temps, en tant que musicien, car il a une longue histoire avec Vendôme, lui aussi. De concerts en concerts, on s'est mieux connu, et c'est lui qui a émis l'idée d'enregistrer notre prochain disque, c'était peu de temps après un concert que nous partagions avec Laetitia Sheriff, à Auxerre. Un an plus tard, car tout ça met du temps, nous nous sommes retrouvés tous les trois à passer dix jours dans un super studio au fin fond de la Bretagne, juste tous les trois. Nous étions aux anges, car Thomas nous a enregistré, mais sa participation a été plus loin que la stricte prestation de studio. D'une certaine manière, il a dirigé artistiquement la réalisation du disque. Nous sommes rentrés en studio avec tous les morceaux, les arrangements, les envies sonores, mais on ne peut jamais anticiper l'excitation qu'induit le temps du studio. Thomas a apporté énormément d'idées, énormément de matériels dingues, des pédales, des synthés, qui ont permis de préciser encore plus nos visions sur cet album. Il a ensuite mixé le tout, et supervisé le mastering. En fait, nous sommes rentrés en studio le 10 octobre, sortis du studio le 20, fin novembre le disque était mixé, fin décembre il était masterisé. Les délais étaient très courts afin de respecter la date de sortie du disque, et Thomas a tout supervisé. C'était très intense.

Votre nouvel artwork, c'est une très vieille photo, je me trompe ?
Non, c'est une photographie argentique qui a été prise par une amie à nous, IZYPT, qui est élève à l'école des Beaux-Arts de Caen. Nous lui avons demandé des photos pour illustrer Kernel, foreign moons, avec comme prescription que celles-ci soient retouchées à la main, avec de la matière colorée. Elle nous a envoyé une série, il y avait la photo que nous avons utilisée, et voilà. J'imagine que les mains dédoublées peuvent suggérer la fabrication musicale, la modélisation... après c'est la vision du photographe, nous ça nous a plu, graphiquement, voilà tout.

Ça ressemble à quoi une journée type des Ropoporose ?
Il n'y en a pas vraiment, soit nous sommes sur la route pour aller jouer, soit nous répétons, soit (ce qui est la majeure partie du temps) nous faisons bien d'autres choses, car nous avons la chance de pouvoir prendre du temps pour nous.

Votre génération consomme beaucoup de MP3, de streaming et ne sait même pas ce qu'est un vinyle ou un CD. J'imagine que vous êtes à contre-courant de tout ça ? Si c'est le cas, pouvez-nous dire de quelle façon écoutez-vous la musique, quel support, quel appareil, quel casque... ?
Je ne pense pas que notre génération se fiche des supports d'écoute. Nous concernant, nous aimons posséder des vinyles pour la valeur esthétique de l'objet, mais aussi car ce n'est fondamentalement pas la même approche d'écoute

que le numérique, enfin souvent. Pour Kernel, foreign moons, le master vinyle est très différent du numérique, concernant des niveaux de compression notamment. On essaye d'encourager cette écoute particulière en incluant le CD dans chaque pochette vinyle de nos albums. Après nous sommes loin d'être intransigeants, on écoute aussi du streaming, de la mauvaise qualité Youtube, on mange bio le plus possible mais on consomme aussi beaucoup de sandwichs d'autoroute. Et je refuse de payer un vinyle à 30 balles, par principe.

Est-ce que votre duo, dans un souci d'évolution, serait capable un jour de devenir un trio ou un quatuor ?
Non, je pense que fondamentalement Ropoporose c'est nous deux, c'est une histoire de famille. Nous avons créé un autre groupe, il y a un peu plus d'un an, qui s'appelle Braziliers. Nous sommes trois à jouer, nous deux et Marceau aka Piano Chat. Là, dans cette configuration, nous pouvons nous exprimer différemment, et c'est très complémentaire à Ropoporose !

Qui vous conseille le plus et le mieux dans vos rôles de musiciens ? Vos parents, votre manager, votre label, votre ingé-son, des musiciens… ?
Nous sommes libres de nos choix musicaux, après bien sûr on s'influence de plein de choses, et les gens autour de nous sont là pour en discuter avec nous. Mais encore une fois, je ne pense pas qu'il y ait de modèle particulier !

Est-ce qu'il vous est déjà arrivé, après la sortie d'un album, de vous rendre compte sur scène qu'un morceau ne fonctionnait pas (ou plus) sur le public ou même entre vous ?
Non, ce n'est jamais vraiment arrivé, aussi, je pense, parce que nous composons nos morceaux de manière live, et qu'ils sont toujours compatibles avec une interprétation scénique. Après, on se lasse parfois de certains titres anciens, mais il

suffit d'un moment opportun pour les rejouer et se rendre compte qu'ils sont toujours plaisants, complémentaires. Tant qu'on s'amuse à jouer un titre sur scène, il n'y a pas de raison que les gens s'ennuient devant. Et comme nous faisons quand même pas mal de concerts, c'est important de pouvoir tourner entre les morceaux, pour ne pas se lasser nous-même.

Vous êtes situé entre trois villes que sont Le Mans, Orléans et Tours. C'est où que ça bouge le plus au niveau des groupes et des concerts ? Et quelle est la ville dont vous vous sentez le plus proche ?

On vient de Vendôme mais nous vivons à Tours, et c'est là qu'on passe le plus clair de notre temps. Il y a pas mal de concerts d'organisés, dans des bars, par des assos bien actives. On connaît moins Le Mans et Orléans, mais pour y avoir joué plusieurs fois, ce sont des villes bien actives aussi.

Donnez-moi la meilleure affiche de concert au sein de laquelle Ropoporose prendrait part.

19h15 : Ropoporose / Dégustation de vins et rillettes
20h00 : Nick Cave solo piano / dégustation d'huîtres
21h00 : Blonde Redhead rejouant l'album La mia vita violenta / deuxième dégustation de rillettes
22h00 : Pavement & Sonic Youth & Yo La Tengo dans un grand bœuf blues. Puis mix variété 80 jusqu'au bout de la nuit.

Vous avez le dernier mot...

Merci aux musiciens.

Merci à Romain des Ropoporose ainsi qu'à Vincent de Yotanka Productions pour l'intermédiaire
Photos : © Ben Pi (N&B) / © Suzon Ben (couleurs)

Ted

ROPOPOROSE

Kernel, foreign moons (Yotanka / PIAS)

Deux ans presque tout pile après un disque inaugural encourageant qui posait les bases d'un pop rock alternatif à la fois somptueux et nerveux sentant bon l'esprit de la jeunesse à plein nez, Ropoporose a remis le couvert cette année avec Kernel, foreign moons. Quelle ne fut pas ma surprise de voir apparaître le mot «kernel» dans ce titre, dans le sens où j'associais souvent, à tort ou à raison, ce duo de frère et sœur à un autre duo plus connu et plus expérimenté, celui de Peter Kernel. Peut-être simplement parce que le chant de Pauline m'évoque celui de Barbara et que leurs rocks, bien que quand même différents malgré des influences communes, s'acclimatent parfaitement au mélange de mélodies et de soubresauts électriques. En réalité, d'après Romain le batteur, «Kernel» représente le cœur, le noyau autour duquel tournent les satellites («foreign moons») qui en dérivent et s'y rattachent, une façon de définir en image la musique de son groupe et de montrer la relation qu'entretiennent les morceaux de ce nouvel album entre eux.

Ces douze titres préparés sur une période de trois ans jusqu'à l'entrée en studio avec Thomas Poli (guitariste de Dominique A et Laetitia Shériff) restent logiquement dans l'esprit d'Elephant love, tout en essayant de s'en extirper par moments. En effet, Ropoporose est autant capable de visiter des territoires impavides («Skeletons», «Fishes are love» ou «Barking in the park» joué avec un home swinger conçu pour l'occasion par son inventeur Yuri Landman) que de muscler ses structures rythmiques comme l'intenable «Guizmo» ou, au contraire, de les rendre plus raffinées comme sur la très jolie «Moon». Vous l'aurez compris dès que vous aurez écouté cette œuvre sensible, parfois sonique (comme Sonic Youth ou le Blonde Redhead d'un passé révolu) qu'est Kernel, foreign moons, cette fantasmagorie de couleurs sonores va vous filer la chair de poule par ses ondes frêles, ou vous donnez l'envie de chalouper dans tous les sens. Et puis aussi et surtout, donner une bonne bouffée d'oxygène à tous ces nostalgiques de musique rock fabriquée par des gens entiers, talentueux, modestes, libres et indépendants. On a déjà hâte d'entendre la suite !

■ Ted

THOMAS SCHOEFFLER JR.

The hunter (Sauerkraut Records)

Originaire du sud de l'Alsace, Thomas Schoeffler Jr trouve ses premières influences dans la musique rock et grunge. Ses compositions prendront pourtant leur source chez les grands de la country et du blues : Hank Williams, Johnny Cash et Mississippi Fred McDowell. Son premier album est d'ailleurs marqué par la reprise du blues traditionnel «No more my lord» ainsi que par celle de «Alone and forsake» (Hank Williams). Un souffle de trois années et Thomas revient avec un second opus : Jesus shot me down. Un enregistrement bien réussi qui lui permet de partir sur les routes pour exorciser ses démons. Soutenu par Echo Productions (Sinsemilia, Mountain Men), l'aventure continue et l'artiste sort cette année The hunter.

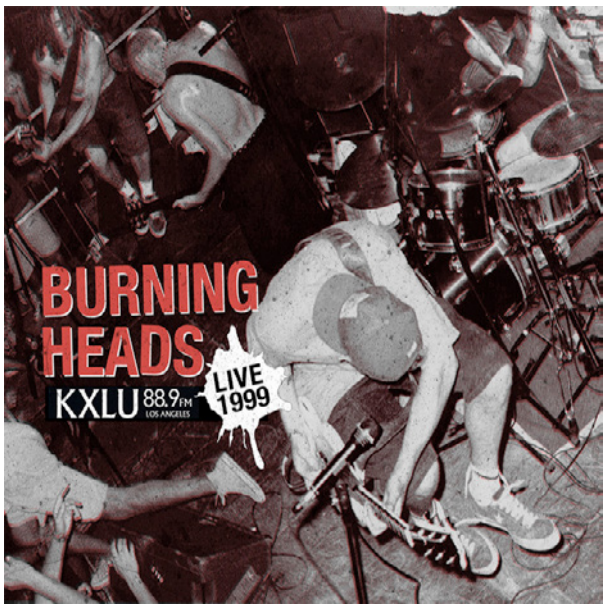
L'image de la pochette laisse présager que ce disque est le beau dans l'obscur. Thomas est seul sur le chemin et se tient droit dans l'espace de lumière que veulent bien lui laisser les forêts d'Alsace. «Daisies all around» fait son entrée. La guitare lance un rythme qui balance dans le fond mais elle se retient. Pendant près d'une minute, des mots sont jetés dans un micro à la manière d'un discours souffrant d'un filtre. Puis la voix du chanteur vient et c'est parti ! Nous voilà dans les espaces libérés et sauvages que les cow-boys parcourent bride abattue sur le dos de leurs chevaux. Mais si ce premier titre marche dans les pas des pères fondateurs de la country, Thomas montre ensuite qu'il peut aussi sortir des sentiers battus. «Sauerkaut» est résolument plus rock et se rapproche d'avantage de Joy Division. L'énergie est entretenue sur «Oh, Mary Lynne» qui manque cependant d'être orchestré par un vrai batteur. Le morceau suivant ressemble davantage à une ballade en solo emprunt d'une nostalgie touchante. En quelque sorte plus rythmé, «My baby kiss me farewell» est dans la même veine. L'homme erre sur son chemin et chante aux étoiles. C'est l'esprit du blues dans une enveloppe rock et c'est franchement très bon. Parenthèse qui se prolonge avec le titre de l'album : «The hunter». C'est un véritable virage qui s'opère ici pour Thomas Schoeffler Jr. N'hésitant à sortir l'harmonica le chanteur guitariste se sort de la mélancolie avec «Hips & lips» plus proche des 16 Horsepower dans la manière d'allier rock et folk. Tandis que «Why is made of tears» semble être perchée dans le coton d'un rêve, «You've got love me better than I did» clôt le disque sur des airs de Nick Cave.

J'avais vu l'artiste en première partie des Mountain Men et l'impression avait été très bonne. Mais entre le live et l'écoute à la maison, se creuse parfois un fossé (notamment celui de la consommation de bière). Dans The hunter, Thomas Schoeffler Jr a poussé plus loin sa musique et ce fut un délice de A à Z !

■ Julien

BURNING HEADS

KXLU live 1999 (Nineteen Something)



Bon les gars, ouvrez grand vos yeux et débouchez-vous d'urgence les oreilles : Les Burning Heads ont trente ans. Trente putains d'années. Trois décennies. Six quinquennats. Et les types sont toujours là. Ça en impose, vous ne trouvez pas ? En ce qui me concerne, je ne répéterai jamais assez ce que ce groupe représente pour moi : la Classe. Oui, avec un grand C. Sur major ou en autoprod, en mode punk hardcore ou en incursion reggae, le quatuor d'Orléans n'a jamais changé de cap. Pour tout vous dire, mes deux disques préférés sont incontestablement Be one with the flames et Escape, deux de la fin des 90's période Epitah. Et en ce moment je suis pourri gâté car le groupe est actuellement en tournée avec une set list composée de titres de ces deux chefs d'œuvre. De plus, un label français est sur le coup pour sortir les deux skeuds en version LP et cerise sur le gâteau, un live sorti de quasi nulle part vient de paraître : KXLU live 1999.

Resituons nous dans l'espace temps. Les Burning, en 1999, ont le feu au cul et moins d'un an après Be one, les gars traversent l'Atlantique pour rejoindre Jack Endino et mettre en boîte le sulfureux Escape pour leur seconde livraison Epitath Europe. Mais avant d'entrer en stud', le groupe donne trois gigs en deux jours dont une session de 45 minutes pied au plancher, en direct sur la radio KXLU. Les techniciens de la station plantent quelques micros devant les amplis pour enregistrer le tout, et voilà qu'en 2017, alors que les bandes étaient bien au chaud je ne sais où, Franck Frejnick et Nineteen Something (spécialiste des rééditions des Thugs, des Rats,.) gravent sur compact disc ce live explosif ! Imaginez le tableau : les quatre zicos en pleine bourre viennent mettre une raclée en bonne et due forme à Los Angeles. Session promo oblige, le groupe exécute les brûlots de Be one et termine son set en jouant pour la première fois « live » certains futurs tubes de Escape. Les morceaux s'enchaînent sans temps mort, les mélodies vocales rivalisent avec les grandes lignes de basse de JBé, les roulements de Tomoï et les guitares chaudes de Pier et Phil. Rien ne peut leur arriver, et le temps d'un passage radio longue durée, Burning Heads est le meilleur groupe du monde. Ni plus, ni moins. Certains passages se révèlent un peu « borderline » (la fin de l'intro de « Wrong », le début foiré de « End up like you ») mais l'énergie déployée est tellement sincère que ces « broutilles » ne remettent pas en cause le talent d'exécution d'un groupe pas forcement habitué à ces sessions sur le fil. Quoi, je ne suis pas objectif ? Et alors ?

On sait ce qui se passera par la suite. Non renouvelé par Epitah Europe après Escape, le groupe ouvrira deux parenthèses reggae/dub, signera chez Yelen/Sony et montera sa propre structure pour être encore bien actif aujourd'hui. Alors ce disque live (le seul de sa riche discographie), qui pourrait sembler insignifiant et sans intérêt en 2017, est au contraire une trace intéressante pour toute une génération de fans et pour les amateurs de punk rock en général. Car le parcours des Burning, parfois semé d'embûches et de (quelques) désillusions, est surtout celui d'un groupe majeur d'une scène punk rock qui n'a jamais cessé d'exister et de (sur) vivre, tout simplement.

■ Gui de Champi

OISEAUX-TEMPÊTE

Al-'An! (Sub Rosa)

Par son nom, Oiseaux-Tempête soulève deux idées. La première suggère que la musique ne connaît pas de frontières. Elle vît sur toutes les parties du globe en tout instant. Les grands voyagent sont pour Frédéric D.Oberland et Stéphane Pigneul une source intarissable pour la création de leur musique. La seconde approche le concept que la vie est un cycle ; derrière les orages se cachent les plus beaux jours. Formé en 2012, le groupe voyage l'année suivante dans la péninsule grecque avec le sentiment que «les crises qui secouent le vieux monde méditerranéen sont le prisme à travers lequel se lisent au mieux les enjeux contemporains». La Grèce en pleine crise économique et sociale donne de l'idée aux musiciens qui accouchent d'un post rock qui est le terreau du premier essai d'Oiseaux-Tempête. Deux ans plus tard, Utopiya? est l'expression urgente d'un travail différent. Enregistré en trois jours, Oiseaux-Tempête s'entoure d'un tas de musiciens pour livrer un son improvisé, brut et électrique. En 2016, c'est le Liban et ses sonorités orientales qui vont donner du grain à moudre à Frédéric et Stéphane. Là-bas, ils trouvent tout la matière pour sortir un nouvel album : Al-'An! (And your night is your shadow - A fairy tale of piece of land to make our dreams).

Sur cet album, le binôme parisien s'entoure de nombreux musiciens... Serait-il possible d'en connaître au moins un ? Toutes les cartes sont sur la table avec la participation de G.W.Sock (ex-The Ex, Cannibales & Vahinés, The And). Alors que Oiseaux-Tempête prend les allures d'un collectif, la musique s'annonce prête à nous rendre d'humeur contemplative. «Notes from mediterranean sea» déroute par son mélange de sonorités. Tandis que les instruments à vents posent un décor paisible, les notes electro font entendre les rouleaux de la mer. Quatre minutes loin du monde qui gronde, quatre minutes qui passent en un éclair. Les percussions entrent dans la danse sur le morceau suivant. C'est au tour du Oud qui complète à merveille une guitare électrique qui mène sa mélodie accrocheuse. Le oud continue sa belle aventure dans «Feu au Frontières» qui fait entendre au second plan des chants orientaux. «Baalshamin» oppose dans ses moments les plus agités la guitare électrique et les beats électroniques. Sans effacer une certaine tension, les cuivres en viennent presque à l'improvisation. Oiseaux-Tempête sort du titre en visant le chaos. L'hypnotique et planant «I don't know what or why» chanté par Tamer Abu Ghazaleh ressemble bien à la perle de l'album. Toute la dimension free jazz s'impose sur «The offering» qui est agrémenté par la voix du poète palestinien Mahmoud Darwich décédé en 2008. Après un «Carnaval» où une electro en folie domine, «Trought the speech of stars» est d'un tout autre caractère. Elle culmine en temps avec ses 17:29' dans lesquelles G.W.Sok nous livre un chant parlé, poétique et incandescent. Comme pour fermer la boucle «A l'aube» - soutenu par les percussions rappelant un cœur qui bât - nous ramène un peu à la mer dans un élan tranquille et majestueux.

Dans Al-'An! Oiseaux-Tempête est à la croisée des mondes. En bordure de rêve, la musique milite pour des paysages où rien ne se ressemble. Pourtant tout semble suspendre le temps et le faire filer entre nos doigts. Où est le début ? Y a-t-il une fin ? Espérons que Oiseaux-Tempête continue de nous emporter dans les limbes tantôt pour craqueler les limites de l'univers tantôt pour les survoler.

■ Julien

LODZ

LA SORTIE DE LEUR NOUVEL ALBUM TIME DOESN'T HEAL ANYTHING EST UNE BONNE EXCUSE POUR POSER QUELQUES QUESTIONS À LODZ NOTAMMENT SUR L'ORIGINE DE LEUR NOM, LEURS INSPIRATIONS, LEURS CHOIX ARTISTIQUES EN TERME DE MUSIQUE, D'ARTWORK OU DE CLIP MAIS ÉGALEMENT SUR LA SCÈNE LYONNAISE ET LEUR AVENIR. LES DEUX QUI ONT LE PLUS PRIS LA PAROLE SONT OLIV (GUITARISTE) ET ERIC (CHANTEUR).

Le nom de Lodz vient de la découverte de scènes tournées dans cette ville par David Lynch, vous êtes allés sur place ?

Éric : Tout à fait, plus précisément le nom du groupe nous est venu suite au visionnage du film Inland empire de David Lynch. Prévois le pop-corn et la pause pipi : le film dure 3h20... Les scènes tournées dans la ville de Lodz nous ont inspirées. Nous ne sommes jamais allés sur place mais ce n'est pas l'envie qui manque ! Pour un concert, pourquoi pas.

Quels autres réalisateurs pourraient vous donner des idées ?

Oliv : Notre musique est sûrement teintée d'une inspiration cinématographique, mais nous évitons de composer autour d'une scène ou un film car cela pourrait facilement nous éparpiller. Nous préférons composer un titre de façon plus spontanée car nous avons tous nos propres références, cependant le visuel est inspiré par Lynch car il est moteur dans Lodz.

À côté de ça, je suis un très grand consommateur de films, essentiellement nourri et inspiré par certains réalisateurs dans le cinéma «horrifique» au sens large. Pour ne citer qu'eux en quelques lignes : Kim Jee Won (notamment avec «I saw the devil» ou le dernier «The strangers»), Lars Von Trier (avec l'esthétique paralysante de «Antichrist»), ou encore «It follows» de David Robert Mitchell qui m'a vraiment marqué.

Quelles villes vous inspirent ?

Oliv : Beaucoup, c'est un peu par période, à défaut de pouvoir beaucoup voyager, certaines villes peuvent évoquer un sentiment unique juste en les voyant en photo, et ainsi se sentir inspiré sur le moment. Actuellement, je dirais qu'on est plus attiré par l'essence d'un lieu que des villes, les forêts froides d'Europe de l'Est par exemple.

L'artwork est très joli, qui a eu cette idée ? Comment s'est-il construit ?

Oliv : C'est Éric le chanteur-guitariste ainsi que son épouse (on cite Studio Wire ? Oui !) qui ont réalisé tout l'artwork de l'album, nous avons été instantanément séduits après le premier essai.

Éric : Nous avons repris l'idée de cette fille qui nous suit sur tous les artworks de nos albums.

Les images du clip de «Time doesn't heal anything» sont elles aussi très travaillées, c'est assez rare d'avoir un travail aussi léché, un tel niveau, c'est votre exigence ou celle du réalisateur ?

Éric : Merci pour le compliment ! En effet pour ce clip scénarisé dans lequel nous n'apparaissons pas, nous avions une idée globale de la teneur du clip avec un côté irréel/onirique, complètement dans l'esprit (encore une fois) des films de David Lynch. Pour la réalisation c'est Mehdi Khadouj (qui a réalisé notre précédent clip «Leading de rats») qui a encore une fois excellé.

Ça nous est très facile de travailler avec lui car il participe vraiment à l'univers de Lodz, en effet notre musique l'inspire beaucoup et il voit exactement où nous voulons aller. Et ce Monsieur est d'une gentillesse sans nom, ça compte beaucoup aussi.

Oliv : On a donné carte blanche à Medhi car en effet il semblait vraiment inspiré par ce morceau, c'était aussi un défi pour lui de proposer un clip 100% scénarisé sans apparitions des membres du groupe, et nous sommes super fiers du résultat !

Côté producton, aucun risque avec Fabrice Boy qui vous suit depuis longtemps, vous avez évoqué l'idée d'enregistrer avec quelqu'un d'autre ?

Éric : Comme tu dis, aucun risque avec Fabrice qui nous suit depuis le début du groupe. Du coup ça répond à ta seconde question : aucun besoin d'enregistrer avec quelqu'un d'autre pour le moment !

Oliv : La question principale qui s'est posée une fois la maquette de l'album finie était «Est-ce qu'on part sur une direction différente ? Plus métal ? Plus rock ? Plus froide/chaude ?» Les titres de l'album avaient besoin de quelque chose de plus organique, plus brut. Du coup, on a pas vraiment hésité à confier l'album entre les mains de Fabrice. On a bossé sur cet aspect authentique avec Fab, je pense qu'il y a un côté plus direct comparé à certaines productions actuelles où la modélisation et le trigg est un réflexe quasi automatique. Vous n'entendrez que des amplis à lampes et des vraies pédales d'effets qui ont gueulé fort dans des micros !

Pour le mastering, vous avez choisi Nick Zampiello, qu'est-ce qui fait que son travail est différent des autres ?

Éric : Il est habitué à travailler avec des groupes qu'on aime beaucoup (Converge, Caspian, ISIS...)

Oliv : Il nous a aussi été conseillé par Fabrice car son studio avait déjà travaillé avec lui. On a fait plusieurs essais pour le mastering, celui ne Nick nous a paru être le plus frontal. On a beaucoup insisté sur la dynamique de l'album pour que les passages joués plus doucement ne soient pas aussi puissants que les passages joués forts, afin de conserver l'énergie originale de nos

titres. Les morceaux se dévoilent pleinement avec un volume d'écoute assez élevé, ce qui convient plutôt bien à notre musique.

Le chant clair semble parfois fragile (sur «Negligence») alors qu'il ne l'est pas à d'autres moments, pourquoi avoir choisi de garder cette fragilité ?
Éric : Perso, je ne suis pas d'accord.
Oliv : Je pense que cette sensation est due au fait que la tonalité des guitares est légèrement plus haute que le reste des titres, plaçant la voix d'Éric dans une zone un peu plus fragile. C'est un peu volontaire d'avoir voulu ouvrir sur un titre plus sensible, peut-être pour poser une ambiance moins stable, moins confortable, et prévenir l'auditeur des contrastes entre dureté et fragilité qui se répondent tout au long de l'album.

Vous adorez jouer sur les contrastes et varier les ambiances. C'est devenu une sorte d'obligation ou vous pourriez écrire des titres totalement «clairs» ou complètement «bourrins» ?
Éric : Ce n'est absolument pas une obligation pour nous. D'ailleurs si tu ré-écoutes «Cataract», la pression violente et le côté «bourrin» comme tu dis ne retombent jamais. Je ne crois pas qu'il y a une alternance systématique violent / calme dans notre musique, on compose la musique comme on la ressent tout simplement.
Oliv : En effet, c'est naturel pour nous de tisser nos compos sur cette alternance. On ne s'est jamais dit qu'il «fallait» un passage bourrin à ce moment, et un autre passage doux ici, en tout cas, on évite de faire ça sinon on perdrait une bonne partie de notre essence. C'est étrange car beaucoup de gens aimeraient qu'on fasse soit du 100% énervé, soit du 100% clean, mais pas sûr que ça nous réussirait.

C'est aussi la marque de fabrique d'autres groupes lyonnais, quelles relations entretenez-vous avec eux ?
Oliv : Nous avons des relations amicales avec nos collègues lyonnais, même si nous ne jouons pas assez pour flirter vraiment avec la scène locale. On est toujours enthousiaste à l'idée de découvrir de nouveaux projets du coin, on pense notamment à Vesperine et à Cloud Shelter avec qui on va partager quelques dates !

Vous êtes souvent comparés à Cult Of Luna, ce n'est pas trop lassant ?
Éric : C'est encore et toujours un honneur d'être compa-

ré à Cult Of Luna ! Leurs ambiances sont majestueuses ! Même si nous ne sommes pas dans le même style musical. Leurs parcours est exemplaire.
Oliv : Cult Of Luna c'est vraiment un groupe immense, on a encore du chemin à faire avant d'atteindre un tel aboutissement. Ils ont inventé quelque chose d'unique, alors oui c'est flatteur d'être comparé à eux, même si en effet, je trouve qu'il y a d'autres groupes français qui mériteraient bien plus d'être assimilé avec Cult Of Luna.

Vous avez des projets de développement à l'étranger pour cet album ?
Oliv : On aimerait énormément avoir ce genre de projet, mais pour l'instant on essaye de fidéliser un public. Nous ne savons pas vraiment où il est susceptible d'être le plus réceptif à notre musique.

Si vous devez vous vendre aux programmateurs, vous dites quoi ?
Éric : On adore les concerts, et je pense que tous les gens qui viennent nous voir le ressentent également. On dégage tout ce qu'on a en concert, comme un exutoire.
Oliv : On a beaucoup à exprimer en live, visuellement on bosse sur quelque chose d'unique !
Vince : On est à nouveau prêts à en découdre avec les nouveaux titres, programmez nous qu'on casse tout ! Et merci pour les émotions.

Merci aux Lodz mais également à Pat' et la Klonosphère.
Photos : © D.R.

Oli

DIGITAL NOVA

Orphelins (NFFP Records)

En 2017, Digital Nova fête ses 10 ans même si le groupe a eu du mal à se stabiliser et ne l'est réellement que depuis 2013 et l'arrivée de Jean-Baptiste à la guitare (et aux samples). Il rejoignait l'équipe marseillaise deux ans après Stéphanie (batterie) et donc les deux «vieux» membres des premiers jours que sont Mathieu à la basse et François au chant. Les deux seuls à avoir vécu la première expérience discographique qu'était l'EP Oxygene en 2010. Le groupe a ensuite auto-produit un premier album (Alpha omega) en 2013 et a pu enchaîner les dates (surtout dans le Sud) croisant depuis la route des grands frères qu'ils écoutaient étant ados comme AqME, Tagada Jones ou Mass Hysteria. Signé sur le micro-label indépendant Not For Fashion People Records (NFFP Records pour les intimes), le quatuor enregistre Orphelins avec Thomas Tibéri (guitariste de Really Addictive Sound) et le présente à la face du monde numérique fin 2016.

Du métal au chant souvent clair en français avec des refrains qui accrochent et des samples, oui, Digital Nova a de nombreux points communs avec Mass Hysteria mais si on excepte cette ambiance générale et le titre «Un homme parmi les siens» dont la rythmique vocale rappelle celle de Mouss, le combo n'est clairement pas qu'une copie des furieux. Leur son a tout d'abord une approche plus «rock», si les rythmes sont percutants, la basse possède quelques belles rondeurs et certaines distorsions restent assez «douces». Au contraire, côté chant, François n'hésite pas à passer en mode gueulante quitte à perdre en facilité de compréhension des textes, ces passages hurlés s'opposent à des parties bien plus éthérées, posées et Digital Nova réussit parfaitement à mixer toutes ces atmosphères («Sous les cris», «Immortels»...). Côté paroles, on a le droit à des scènes de vie, des réflexions, les éléments sont très personnels et pour certains assez touchants, on est assez loin des refrains «slogans» des hystériques même si certaines phrases pourraient coller à l'univers MH (On ne récolte pas le bonheur même si on le sème. On ne vend pas nos rêves, on les possède), on se rapproche davantage des écrits de Reuno et Lofofora.

Élève attentif de la scène française qui a émergé dans les années 90, Digital Nova parvient à assembler ces différentes influences pour créer son propre monde, vu la vigueur de cette famille, ils ne sont pas Orphelins et risquent bien de fédérer un large public autour de leur musique. Ce ne sera que mérité vu la qualité de cet album.

■ Oli

STUPEFLIP

Stup virus (Etic System)

Cinq années sans que Stupeflip n'ait tenté de terroriser la population avec son mélange de hip-hop et de variété, c'était sûrement trop pour la mystérieuse organisation du C.R.O.U. Alors après un crowfunding digne de figurer dans le Guiness des records, le groupe lance sur les ondes un premier titre pour tous les lapins-hiboux : «Pour les Zouzs». King Ju balance son hip-hop efficace et tranchant. Le morceau fait bien le taf mais nous sommes prévenus : ce n'est en aucun cas le nouveau Stupeflip ! Six mois plus tard, l'album Stup virus se pose dans les bacs...

«Intro» classique rappelant que le C.R.O.U est une organisation fondée en 1972 pour terroriser les populations. Quand on découvre Stupeflip pour la première fois, c'est une amorce qui permet de s'immerger direct dans leur univers loufoque. Mais au bout de quelques années, c'est un peu comme un running gag : c'est bon mais faut pas trop en abuser ! Bien heureusement, «The Andidote» nous sort de la mélasse avec le phrasé de King Ju qui scie les pattes aux psychopathes. Le refrain bien plus pop rentre dans les crânes à coup de hache et c'est reparti pour un tour : comment bouffer du stup sans choper la myxomatose ? Plus sombre, Stupeflip nous embarque dans «Creepy Slugs» qui fournit sa dose de textes alambiqués. Tout le long du morceau, une petite alarme sonne et donne quelques reliefs psychédéliques au flow des membres de Stupeflip. La troisième piste est comme l'intro et franchement : ça commence à bien suffire ! Pas grand chose à reprocher à des titres comme «La seule alternative», «The solution» et «Stup virus» sur la forme. Par contre sur le fond, les morceaux manquent un peu d'inspiration dans les textes. Le crou, toujours le crou, nous sommes bien loin de l'époque où sonnait «Le spleen des petits» ou «Les monstres». Mais le groupe fait bien les choses. Quand la pop synthé de «Lonely loverz» pointe le bout de son nez, mes oreilles saignent et je suis prêt à tout pour revoir le hip-hop de fou malade du Stup ! C'est alors que le C.R.O.U sort de son chapeau Colette pour deux featurings plutôt fou-fou. Stupeflip revient en mode hardcore sur «1993». Frappant, nostalgique et hargneux, c'est sans aucun doute le titre le plus réussi de l'album d'un point de vue de la créativité. Cela dit, même quand King Ju débite du n'importe quoi (exikitapélogué belmaksakt Tepac élimatol sépascséploqué) ça passe bien et c'est peut être là le plus impressionnant !

Stup virus prouve que le groupe en a encore sous la pédale. En virant son délire avec Sandrine Cacheton et quelques petites bidouilles pop, Stupeflip pourrait faire un vrai disque de hip-hop et réaliser un virage dans sa discographie. Pas évident que cela soit dans le prévisionnel, tant le groupe est soucieux de ne pas se prendre au sérieux. Au delà du IV, les «Rocky» ça sentait méchamment le réchauffé. Que nous donnera Stupeflip la prochaine fois ?

■ Julien

VOLKER

Dead doll (Overpowered Records)

Leur premier EP étant ô combien intéressant, on avait hâte de découvrir ce que pouvait donner Volker sur la longueur d'un album et ... on n'est pas déçu ! La pochette et la ligne graphique en général résume assez bien la tonalité du combo pour ceux qui feraient leur connaissance, une touche de féminité dans un monde dominé par la grisaille et la brutalité. L'intérêt ici, c'est que cette féminité incarnée par Jenny (ex-Noein) peut à la fois adoucir cette sombre ambiance tout comme participer à la rendre encore plus opaque et oppressante.

Si les titres oscillent toujours entre rock grave et métal, Dead doll semble plus direct que l'EP éponyme où certaines structures s'étiraient comme sur «Yell» ou «Raven», deux seules plages où le temps semble se distendre autant que les guitares. Au passage, le combo offre un remix de ce «Yell» par Cnx Apocalyps, une version ultra électro qui tranche avec le son de l'album et qui aurait pu être davantage cachée. La majorité des compos n'atteignent pas les trois minutes, Volker ne perd donc pas trop de temps en route et envoie la sauce plutôt rapidement, avec une énergie assez grunge («Freaky bride»), des riffs rock («Suicide love addict» où Arno Strobl (Carnival in Coal, 6:33...) dépose sa voix, des samples issus de films d'horreurs de seconde zone («Voodoo baby»), des rythmiques lourdes («Negative waves») et toujours l'impressionnante variété de chants proposée par sa frontwoman capable de la plus belle douceur comme de la plus noire agressivité.

Bien entouré chez Overpowered records (Absurdity, SUP, Arkan...), Volker profite de son registre assez atypique et particulièrement maîtrisé pour enfoncer le clou, les parties très métal étant assez diluées par rapport à leurs débuts, les amateurs de rock très sombre pourraient se laisser eux aussi charmer...

■ Oli

BLACK INK STAIN

Black ink stain (Autoproduction)

Fondé en 2015, Black Ink Stain est un trio originaire de Clermont-Ferrand composé de Fab (chant/guitare), de Jean (basse) et de Ugo (batterie). Se revendiquant d'un style noise, le groupe se retrouve en février et mars 2017 au studio des Forces Motrices de Genève pour une session d'enregistrement encadré par David Weber (Tantrum, WorMachine, Lofofora...). Le 28 avril de la même année, la formation auvergnate sort son premier EP sobrement appelé Black ink stain.

Sans échauffement, la petite galette commence sur un «ST01» qui déborde d'énergie. Direct la batterie cogne dure. Ugo s'exécute sans retenue pour donner l'intention d'une musique virulente et sans concession. Confirmation avec Fab qui donne toute sa rage dans son chant en s'accompagnant de sa guitare. Le refrain plus mélodique contraste avec les passages criés et offre un relief dans le morceau bien senti. Black Ink Stain ralentit le rythme près des quatre minutes pour faire le break puis finit sur une partie instrumentale dans un autre thème. Le clip fait d'images en noir et blanc transpire la frénésie par le décalage entre des images superposées qui n'ont pas de lien entre elles tant dans le contenu que dans la vitesse. Quant à cela s'ajoute la musique tourmentée de Black Ink Stain, il en ressort un montage magnifique témoignant d'un sentiment d'urgence certain. L'intensité reste électrique sur «Worst happens» sur lequel on entend davantage la basse nous rendre un son gras. Fab poursuit sur un chant crié très influencé par le punk hardcore. Les guitares grincent encore sur le morceau suivant mais le chant se fait plus plus mélodique. L'engagement musical n'est pas terni pour autant. D'ailleurs, cela nous montre que Fab est en mesure d'évoluer sur plusieurs registres. L'histoire de nous rassurer, nous repartons sur du chant plus énergique à la fin du morceau. Avec quelques mots susurrés dans le micro, «Dark city» est presque une piste instrumentale qui montre que le groupe est prêt à s'essayer sur des terrains variés.

Black Ink Stain livre un EP qui laisse entrevoir des morceaux d'une intensité rare. Quatre titres, c'est bien pour goûter à leur musique. Mais vivement un album complet pour se délecter de l'oeuvre...

■ Julien

DELACAVE

AUTEUR RÉCENT D'UN ALBUM EN QUATUOR, L'ENTITÉ BICÉPHALE ORIENTÉE POST-PUNK-COLDWAVE DELACAVE SORT DE SA CAVE POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS PAR E-MAIL. LE GROUPE MENÉ PAR SEB NORMAL ET LILY POURRIE EST ACTUELLEMENT EN TOURNÉE, PEUT-ÊTRE PAS LE MEILLEUR MOMENT POUR POSER DES QUESTIONS, SURTOUT À DISTANCE...

Je vous ai connu par l'intermédiaire du collectif La Grande Triple Alliance Internationale de l'Est (Noir Boy Georges, Marietta, The Feeling Of Love, Scorpion Violente...), pourtant quand je vois votre page Bandcamp, je constate que votre groupe est en réalité originaire de la Drôme. J'étais persuadé que tous les groupes de cette alliance venaient de Strasbourg ou de Metz, le grand Est quoi. D'où est venue l'idée de ce collectif qui passerait presque pour un truc régionaliste ?

La grande triple alliance internationale de l'Est est un mouvement originaire de Strasbourg, de Metz et de Bruxelles qui fait suite à une rencontre aux prémices du XXIème siècle, entre des personnes ressentant exactement la même chose, EXACTEMENT, sans besoin d'explication, ayant plus ou moins les mêmes influences, créant dans un esprit commun, et vivant séparés de 166 km pour les uns, 233 pour les autres, 399 pour les plus éloignés.

En migrant dans diverses régions de France et de l'Europe, ces expatriés, dotés d'une volonté inchangée et d'un cœur vulnérable, mais sauvegardé, poursuivent leur vie, et par là, étendent le mouvement. Il est alors évident qu'à des milliers de kilomètres nous soyons des milliers à ressentir la même chose et à ne pouvoir faire plus que ça : ressentir et faire. Une meute est un idéal préservé dans le chaos. À distance, cette meute est un mouvement qui dans le bruit et le silence digère le Mal en Art. C'est l'amour.

En ces pauvres temps populistes et nationalistes où le territoire est devenu une valeur, le lieu ne peut surpasser le cœur. Nous allons là où nous avons envie d'aller, et il devrait en être pareil pour tous. Le territoire est une erreur, il ne sert qu'à marquer, classer et normaliser. Et oui aussi, nous venons de l'Est. Lily d'Eckbolsheim et Seb de Bavans.

Savez-vous s'il y a un collectif en France, ou même à l'étranger, sensiblement dans la même veine que La Triple Alliance, genre musique anxiogène avec des artworks mystérieux ?
Oui, vu l'immensité de l'univers, la vie doit certainement exister sur une autre planète !

On vous connaissait par le passé en tant que duo, pour quelles raisons formez-vous un quatuor depuis l'année dernière ? C'est pour se sentir plus « groupe de rock » comme The Feeling Of Love ou Le Chemin de la Honte, groupe de post-punk dans lequel justement jouent Seb et Lily ?
C'est une variation, il n'y a pas de règle.

Est-ce que cette formule à quatre est juste pour cet album, où a t-elle une raison d'exister pour la suite de Delacave ?
Elle continue. Ce sont des variations.

Pouvez-vous nous présenter vos nouveaux membres ?
Cheb Samir (guitare) : un génie de la grande triple alliance internationale de l'Est
Quentin Scanner (batterie) : un démon de la grande triple alliance internationale de l'Est.

Dans le même temps, vous avez changé de label (Teenage Menopause Records), vous étiez devenu trop rock pour Le Turc Mécanique ?
Charles du Turc Mécanique était intéressé pour nous le sortir aussi.

On retrouve sur le dernier album de vieux morceaux de Gloomy retravaillés comme «The way of nothing», «I can't do nothing» ou «Territory». Concrètement, en quoi If I am overthinking, talk about anything, any damned thing apporte de la nouveauté ?
On ne sait pas. On n'entend pas notre musique. On l'a fait et on ne sait pas vraiment pourquoi. Certainement encore cette nécessité de variation.

L'artwork de Lily en noir et blanc est vraiment chouette. Tu dessines souvent ? Tu l'as fait spécialement pour le disque ou tu as pioché dans tous tes dessins ? Enfin, peux-tu nous expliquer sa réalisation ?
Merci. J'ai toujours dessiné et je ne pense pas m'arrêter. Au moment où le vinyle est paru, j'avais entamé une série dans ce style-là (encre de chine, stylo noir, paysage et animaux). La pochette a spécialement été créée pour l'album.

Lily toujours, quelle chanteur ou chanteuse t'a inspirée ? Je trouve que ta voix est vraiment mise en valeur et mieux travaillée sur ce dernier album. Est-ce que tu as bossé d'une autre manière le chant cette fois-ci ?
Ma voix n'a jamais été travaillée. Je pense que les cordes vocales se sont musclées au cours du temps grâce au tabagisme. Et Seb Normal a su la valoriser au mixage. Je ne pourrais citer une ou quelques influences, c'est un tout. Je ne sais pas pourquoi je chante, je n'ai d'ailleurs pas l'impression de chanter, plutôt d'exprimer quelque chose d'inexprimable. Je n'atteindrai jamais mon but.

Y-a t'il un titre dont vous êtes le plus fier des textes qu'un autre sur ce nouvel album ? Si oui, lequel et de quoi ça parle ?
Je les aime tous, de manière différente. Dans la sous-pochette de l'album, il y a 2-3 lignes d'explication des paroles en français pour chaque morceau. C'est un peu long de tout réécrire ici !

Vous êtes aller faire une petite tournée au Japon en mars, avec Usé et Krinator. C'était comment ? Dans quel contexte êtes-vous partis là bas ?
Ce voyage à l'autre bout du monde est passé si vite comme dans un rêve. Il faudrait plusieurs pages pour en parler de manière intéressante. Une culture très particulière, comme on le sait. Ils me manquent beaucoup. Il y a un an, on en avait parlé ensemble, sa concrétisation a été une vraie et belle surprise.

Selon vous, quelle est la meilleure façon de découvrir Delacave ? Support audio puis sur scène, ou l'inverse ?
Comme vous voulez. Il n'y a pas de règle, certaines personnes nous ont vu cinq ou six fois avant de comprendre.

Ça donne quoi Delacave sur scène, pour ceux qui vous connaissent pas ?
Venez !

J'ai vu que vous étiez sur beaucoup de plateformes de streaming dont celle de Jay Z (Tidal). Avec le recul, ça vous rapporte un peu (en terme de visibilité et d'argent) d'être sur ces plateformes ? Indépendant que vous êtes, je vous imaginais conchier ce principe et privilégier le support uniquement.
Je ne sais même pas ce que c'est Tidal. Faire de la musique, c'est notre seul besoin. Pour le reste, on ne peut pas tout maîtriser… nous n'avons ni notion, ni volonté d'apprendre et de connaitre le monde marchand. En tout cas être indépendant ne signifie pas être en dehors de tout. Si des gens sont prêt à payer un streaming sur Tidal, c'est leur problème. Ils se rendront peut être compte à un moment qu'il peuvent le télécharger gratuitement sur d'autres plateformes ou sur Soulseek.

NDLR : Précision de François de Teenage Menopause Records sur la question : «C'est notre distributeur physique qui couvre aussi le digital et nous permet d'être sur Spotify et autres Deezer. Puisqu'il gère l'entièreté de notre catalogue sur une centaine de plateformes plus ou moins fat (Jessica93 ou J.C. Satan, entre autre), Delacave subit donc le même traitement ! Pour ce qui est des rétributions, il est évident que c'est vraiment minime... puisqu'une vue Youtube ou une écoute Spotify ne donne vraiment rien. La raison d'être de notre label ainsi que des groupes dont nous sortons les disques, c'est le physique, et le live ! Nous ne nous reconnaissons que peu dans le digital, et l'idée est de sortir des disques qui restent, des objets pérennes que l'on garde et vers lesquels on retourne, loin de l'idée du digital, justement.»

Pour terminer, quel est votre agenda cette année? Des festivals cet été ?

D'abord, merci beaucoup pour l'intérêt que tu portes à ce que nous faisons. Les 16 et 17 juin on est à Gigors pour le Festival 24h/Jamais, avec Jessica 93, Teledétente 666, Sida 2017, Cowbones 3, Holiday Inn, Maria Violenza, Abîm, Hess, Les Morts Vont Bien, Attila Krang et DJ Tom Reck. Le 8 juillet à Tournan En Brie pour le festival La Ferme Électrique, du 5 au 14 août, on sera en tournée en Sardaigne dont le Here I Stay Festival à Fordongianus avec notamment Movie Star Junkies, Talibam! et Debruit

Merci à Delacave et à François de Teenage Menopause Records.
Photos : © Tom / Raw Journey

■ Ted

DELACAVE

If I am overthinking, talk about anything, any damned thing
(Teenage Menopause Records)

Pour celles et ceux qui seraient susceptibles d'hausser des épaules lorsqu'on leur évoque au détour d'une conversation le nom de Delacave, sachez qu'il s'agit d'un duo de «gloomy wave» composé à l'origine de Seb Normal (batterie, clavier, cor, flûtes, voix), remarqué par ses contributions au sein de The Feeling Of Love, The Normals, Crash Normal et 1400 Points de Suture, et de Lily Pourrie (claviers, basse, flûtes, voix) issue, avec son compère précité, du groupe de post-punk Le Chemin De La Honte. Après avoir sorti plusieurs disques (LP, EP, single, K7, live) depuis 2010, le duo membre du collectif La Grande Triple Alliance Internationale de l'Est (Noir Boy Georges, Marietta, The Feeling Of Love, Scorpion Violente...) est passé en quatuor pour sortir début 2017 un nouvel album au long titre qu'est If I am overthinking, talk about anything, any damned thing.

C'est donc aidé de deux nouveaux compères de La Grande Triple Alliance Internationale de l'Est (Quentin Scanner de Sida à la batterie, et du guitariste Cheb Samir, membre entre autres de 1400 Points De Suture, Capputtini I Lignu et Trans Upper Egypt) que Delacave poursuit son opération de morosité massive à travers un recueil de neuf morceaux explorant autant la cold-wave que le kraut-rock en passant par le (post) punk.

L'un des combos (devenu) rock le plus dark de la planète musicale française n'en a pas oublié pour autant ses synthétiseurs d'antan car If I am overthinking, talk about anything, any damned thing réexplore certains de ses faits d'armes sonores notamment ceux issus de Gloomy («The way of nothing», «I can't do anything» devenu «I can do» et «Territory»). Évitant de s'embarrasser à se chercher un style trop sophistiqué pour anxiogéniser la populasse des caves, le groupe se base sur des formats de chansons simples et efficaces touchant directement l'âme.

Que cela soit en jouant sur l'idée de formules répétitives (comme sur les excellentes «I can do» et «Uniform with no brain»), en jouant la carte de la longue langueur agonisante («The way of nothing»), ou bien en appliquant quelques mouvements véloces aux tons graves («7th stair» et «Gutbrain»), Delacave séduit à chaque essai en nous entraînant presque trop facilement dans leurs désenchantements. Du coup, même quand résonne un titre vif et piquant comme «Territory», on se surprend à se dandiner outrageusement et à se noyer dans ses nuées mélodiques, comme si le groupe devenait juste un groupe de rock lambda aux mélodies facilement envoyées. Sauf que ce n'est pas tout à fait correct, puisque le quatuor a réussi le pari de sortir une œuvre cendrée fantastiquement chargée en émotions, tout en captant les codes de courants musicaux habitués aux néons et à la moiteur plutôt qu'à l'air frais et à la lumière naturelle. En clair : Jetez-vous sur ce disque !

■ Ted

TIGER ARMY

V (Rise Records)

Dernier opus en date pour les Tiger Army chez Rise Records avec le sobrement intitulé V. Éloignés des sphères énergiques du psychobilly, ils reviennent comme apaisés vers une ambiance plus 50's rockabilly. Sortez les peignes à cran d'arrêt, recoiffez-vous comme il se doit, blousons en cuir sur le dos and « play » !

Proche d'un album concept, la bande de Nick13 pioche toute son atmosphère et son image en plein paysage 50's-60's US musical. Ce qui ne l'empêche pas de picorer à droite à gauche, et dans tous les genres, pour l'enrichir et créer une identité forte qui tient la route du début à la fin. Après un « Prelude : ad victoriam » rugueux en mode Surf Music, notre gueule d'ange décline une recette solide à travers douze pistes inspirées et variées où il semble plus qu'à l'aise et prendre son pied. Pas loin d'un Morrissey sur certaines pistes (« Happier times » ; « Candy ghosts »), ça ne l'empêche pas d'avoir un grain cristallin bien à lui et unique. On passe dans différents plans d'un théâtre de vie et d'époque pour se rendre compte que la galette passe à une vitesse folle. D'abord avec « Prisoner of the night » et son ambiance rock-motel des 50's explicitement montrée en clip, on alterne ensuite avec un esprit innocent et naïf d'une jeunesse US en plein bourgeonnement à travers « World without the moon ». « Knife's edge » explore un tout autre paysage mexicano-sombrero au son des trompettes et de son rythme chaud, puis vient « Devil lurks the road » qui rentre, quant à elle, dans une atmosphère purement rock'n'roll. On tombe finalement sur « Train to eternity » et ses sonorités country parfaites pour préparer la fin de l'album en beauté. En somme, nous avons treize pistes qui ne laissent pas le temps de s'ennuyer et qui n'offrent que du plaisir et de l'émotion.

C'est un album plus que plaisant qui rend hommage aux plus grandes heures du rock'n'roll US, mais aussi bourré de qualités. C'est simple, ça groove et c'est efficace. On pourrait lui reprocher son manque d'ambition et l'absence de prise de risque. Mais Nick13 nous livre un travail solide qui ne déçoit en rien et dans la continuité de son œuvre qu'il perpétue avec ce cinquième opus.

■ H. Bartleh

RIVIERE

Heal (Basick Records)

Bien peu d'informations sont disponibles sur Riviere (oui, avec un tilde sur le «e»), on sait juste qu'ils sont quatre derrière ce projet orienté post-rock-métal progressif. Arnaud chante et tient la basse, Alexandre et Nicolas s'occupent des guitares, Tommy se cache quant à lui derrière sa batterie. Ils travaillent depuis deux ans à fignoler les compositions du côté de Toulouse, ils les ont enregistré avec Jérémie Mazan (guitariste de Nephalokia) à quelques kilomètres au Nord de la ville rose dans le studio de Useless Pride Records (Alea Jacta Est, Seekers Of The Truth, The Great Divide) et ont choisi de le faire masteriser par Forrester Savell (Karnivool, Animals As Leaders...). Le résultat a séduit le label anglais Basick Records (Devil Sold His Soul, Uneven Structure...) qui sort ce premier album, Heal, fin janvier 2017.

«Inspiré par Tool et Deftones», c'est bon, c'est pour moi. Quand ce genre de mots sont écrits par un groupe ou un label, c'est à la fois tentant et très casse-gueule. Si un groupe pop revendique avoir écouté les Beatles, c'est normal, comment faire autrement, là, il s'agit tout de même de groupes assez pointus aux styles identifiables et qui ont eu le bonheur de travailler ensemble («Passenger») donc l'amateur sait exactement de quoi il retourne et si c'est tentant, il est aussi prêt à dégainer en cas de raté.

Le premier titre, «New cancer» amène une guitare distordue à la rencontre de petites notes qui s'envolent, l'ambiance est posée en quelques secondes, le climat se tend, se tord, se métallise, le calme revient pour qu'un chant traînant très Deftones (période White pony) s'installe, le titre s'écoule en méandres durant plus de huit minutes avec un travail sur le rythme et les sonorités assez conséquent. Il est évident que les mecs ont raison, on tient bien un groupe «inspiré par Tool et Deftones» et par extension proche de Vola ou Soen (voire le dernier Klone). Le chant prend ensuite ses distances avec Chino sans jamais venir flirter avec celui de MJK, sa clarté étant assez différente, moins pénétrante. Les mélodies n'en sont pas moins poignantes et l'amalgame avec les instruments respire l'acharnement vers la perfection. Le contraste entre parties sombres et lumineuses n'est pas sans faire écho à certaines productions post-HxC (ne citons que Cult of Luna) mais sans jamais être particulièrement violent, non, ici les guitares préfèrent fuir les accords trop plombés (sauf quelques uns sur «Satin night» et «Binary love» peut-être) pour se réfugier dans des constructions progressives sans complètement nous perdre. Riviere a réussi à se forger une identité sonore propre qui fait que même sur un titre instrumental («Cobalt»), on retrouve leur touche.

On tient là une des révélations de l'année et un des groupes les plus prometteurs de la scène française dans un registre assez peu évident, on attend désormais de les croiser sur scène et d'écouter la suite car le groupe a d'ores et déjà une dizaine d'autres titres déjà écrits.

■ Oli

BISON BISOU

APRÈS UN RÉGINE AU POIL, LES BISON BISOU ONT ENCHAÎNÉ DANS LE VELU AVEC UN BODYSICK QUI NE MANQUE PAS DE TOUPET. LES DUNKERQUO-LILLOIS ÉTANT D'EXCELLENTS CLIENTS EN INTERVIEW EN PLUS D'ÊTRE DES MUSICIENS TALENTUEUX, IL N'EN FALLAIT PAS PLUS POUR LEUR POSER QUELQUES PETITES QUESTIONS ET PROFITER DE LEURS RÉPONSES DÉTAILLÉES (SURTOUT DONNÉES PAR SEB). UN RÉGAL.

Bison Bisou a suscité un emballement médiatique très tôt sans véritable «album», tous les groupes n'en bénéficient pas, comment l'avez-vous vécu ?

Cette «couverture médiatique» dont tu parles, ça reste du bonus, un coup de pouce. Si ces petits coups de projos n'avaient pas eu lieu, on aurait tracé notre route quand même. On a tous eu des groupes avec lesquels on a tourné avant Bison Bisou, et on est plutôt autonome là-dessus, on sait comment ça fonctionne, on sait monter nos tournées etc, parce qu'on vient de cette culture indé, du «fais-le-toi-même», pas de celle des tremplins et des articles de presse élogieux alors que t'as pas 3 concerts dans le rétro, dont 2 à Paris devant le gratin de la presse musicale. Donc on s'est toujours dit que c'était super d'avoir une visibilité, mais on a le recul pour ne pas imaginer que ça suffira à faire le taf. Si tu n'es pas un minimum sur la route et que tu fais pas les choses avec une foi inébranlable, l'emballement médiatique ça reste des mots qui s'évaporent très vite. Surtout aujourd'hui, les choses bougent rapidement, avec le net, les réseaux sociaux. Le seul véritable emballement qui compte,

c'est celui des gens qui viennent te voir, parce qu'ils n'ont eux aucun intérêt à dire aux autres que ton groupe est génial ou merdique, quand - et si - ils te le disent, c'est gratuit et sincère, c'est pas pour leur boulot, et c'est cet échange avec l'autre qui nourrit pas mal de nos actes.
Le petit emballement qui a eu lieu au début du projet nous a toujours posé question. Combien ont pu parler de nous parce qu'ils ont trouvé ça vraiment cool, et combien ont juste relayé parce que leur voisin disait que c'était cool et que du coup ils devaient faire de même. Bon là, on a l'air de dire que tous les journalistes ou bloggers sont des pourris, mais bien sûr que ça n'est pas ça. C'est juste que tu vois vite qui s'investit vraiment dans son papier et qui relaie pour la forme. On a eu la chance d'avoir dès le début de véritables soutiens et de l'intérêt de personnes engagées et sincères dans leur démarche, et forcément on doit beaucoup à ces personnes. Que ce soit des journalistes indés ou locaux pour la presse web et papier, des animateurs radios ou des directeurs d'antenne, c'est bon de constater que des nanas et des mecs se bougent encore et toujours le cul, en dépit de tout, et participent à véhiculer la musique indé, sans autre intérêt que ce pur plaisir de partager des choses avec les gens.

Est-ce que les modifications du line-up ont ralenti la croissance du groupe ?
Pas vraiment. On a toujours gardé nos objectifs, et nos envies. On n'est pas du genre à baisser les bras ni à se laisser envahir par des choses négatives. Si on sent que quelqu'un ou quelque chose risque de mettre en péril l'équilibre du groupe, ou le projet de manière générale, alors on se serre les coudes et on met les bouchées doubles. Le groupe a pris beaucoup d'importance dans nos vies ces dernières années, et toutes les épreuves qu'on a traversées nous ont fait gagner en cohésion, humainement parlant. Même si on a eu pas mal de changement de line-up, ça a chaque fois été bénéfique, ça nous a poussé à évoluer, à penser différemment, à se rendre compte de certains de nos défauts.

Ca a quand même retardé la sortie du premier album attendu...
Peut-être que l'album aurait pu sortir un an avant, mais il aurait sûrement été très différent, alors on n'a aucun regret. On a accouché de ces 11 titres dont on est très fier, on a le sentiment d'avoir avancé sur plein de niveaux et c'est ce qui compte. On n'a pas un tableau avec des dates et une médaille pour l'employé du mois. On a des envies à réaliser, on s'y colle en faisant en sorte de maintenir un cap, si quelque chose se met en travers de la route, on fait en sorte de garder ce cap sans endommager le bateau, et s'il faut prendre un mois ou plus pour y arriver, alors on fera ce détour nécessaire. On aime faire les choses bien, et on ne laissera rien ni personne nous empêcher d'y arriver.

A l'approche de la sortie de ce premier album, vous avez ressenti une «impatience» de la part des médias ?
Plutôt de la part des gens qui nous suivent en fait. Mais des médias pas vraiment. Je crois que les médias étaient plus curieux quand on a commencé à plancher sur Regine, notre premier EP. Parce que ça faisait un moment qu'on avait annoncé la sortie d'un disque et que pour des tas de raisons ça tardait un peu. Finalement l'album est arrivé assez vite derrière l'EP, et après avoir tourné un an et demi Bodysick est venu sans période creuse.
On s'est vraiment collé dessus à partir d'avril/mai 2016, entre les dates, et on a travaillé très dur pendant 6 mois. Ça a été enregistré, mixé et masterisé dans la foulée entre novembre et début janvier 2017, puis ensuite juste le temps de lancer la fabrication et voilà.
Mais pour le moment on a plutôt de bons retours d'un peu partout et on est super content, c'est plutôt une belle surprise. C'était une période de travail intense pour nous tous, on a vraiment beaucoup donné sur ce disque, alors c'est toujours plaisant de lire de jolis mots à son propos. C'est aussi intéressant de lire des choses moins bonnes, parce que ça permet de garder du recul, et d'être constructif. Là on commence déjà doucement à se mettre à bosser sur de nouvelles choses.
L'expérience du studio sur ce disque nous a énormément motivé, on a beaucoup aimé travailler avec Amaury, et ça nous a laissé entrevoir de nouvelles choses qu'on a hâte d'expérimenter.

Justement, pourquoi avoir choisi d'enregistrer avec Amaury Sauvé ?
On avait 2 critères quand on a commencé à réfléchir à l'enregistrement de Bodysick. La volonté d'enregistrer live en pouvant isoler les sources - ce qui n'avait pas été possible pour l'EP - et l'envie de travailler avec quelqu'un qui s'implique vraiment dans l'enregistrement et qui suive le projet dès les maquettes. Quelqu'un avec qui on puisse travailler réellement main dans la main, une sixième oreille, qui nous enregistre bien sûr, mais qui fasse aussi un travail de production, dans le sens où il nous accompagnerait à mettre en forme nos envies. De notre côté, on lui laisserait un peu de place en étant à l'écoute de ses critiques, ou de ses idées sur nos morceaux.
On nous a rapidement parlé de The Apiary Studio à Laval, dont Amaury Sauvé tient les manettes. On connaissait un peu son travail par le biais de certains groupes qu'il a enregistrés et nos amis de Corbeaux, avec qui on avait partagé une date pendant la tournée de Regine alors qu'ils venaient justement d'enregistrer là-bas, nous ont convaincus que

c'était l'homme de la situation. On est passé le voir un jour où on jouait à Laval et on s'est bien entendu. C'était aussi important pour nous de travailler avec quelqu'un qui comprenne ce que l'on fait, là où on veut aller, et qu'il y ait une entente humaine. Quand tu passes du temps sur un projet qui implique d'être créatif, à l'écoute, et pour lequel tu sais que tu vas donner beaucoup de temps et d'énergie, physiquement et mentalement, c'est capital de baigner dans une atmosphère sereine.

D'ailleurs on a sorti une micro-édition avec plein de photos de nos potes Ronan Thenadey et Yannick Lagier où on raconte un peu tout ça. On voulait que ce temps soit documenté, garder une trace qui ne soit pas juste une vidéo perdue dans les chaînes Youtube. C'était important pour nous de raconter cette phase, cette partie de la vie d'un groupe qui reste souvent entre les murs et dont personne ne parle réellement.

Vous accordez beaucoup de soin au son, il y a eu des changements importants une fois en studio ?

On a surtout bossé en amont justement. Pour avoir un son qui soit défini, «prêt-à capter» une fois arrivé en studio. Du moins pour le son du groupe, parce que c'est la base, la source qui servira de matière au disque. Après bien sûr en studio il y a une deuxième étape : comment on affine ce son, et comment en faire un disque. Et ça c'est le gros travail que l'on a fait avec Amaury.

Durant l'année qui a précédé l'enregistrement, on s'est pas mal penché sur notre son, on a pas mal expérimenté au local à essayer ce qui conviendrait le mieux pour ce qu'on voulait faire. Donc ça passe par des changements d'amplis, de guitare, des tas de pédales qu'on a essayées, remplacées... Jusqu'à ce que le son de chacun soit meilleur, plus affirmé, et que l'ensemble forme un tout cohérent. Et c'est important d'avancer là-dessus en gardant toujours en tête l'équilibre global, un peu «chacun pour soi tous ensemble» quoi.

Donc quand on est arrivé au rec, on avait déjà travaillé sur comment ça doit sonner. Le taf d'Amaury a été de capter le son du groupe, et parfois de modifier des choses pour aller encore plus dans le sens que l'on avait défini. Ça va de changer une peau de grosse caisse pour avoir plus d'ampleur, à opter pour telle cymbale pour gagner en définition, en passant par une pédale pour exagérer un caractère. Ça passe par des petites choses comme ça, mais c'est cet ensemble de détails qui fait qu'à la fin tu n'as rien négligé, de l'instrument à la captation sonore, et que tu as mis les meilleurs ingrédients que tu pouvais pour ton album. On a beaucoup appris de cette exigence. Ça touche aussi à la façon dont tu joues, et on a dû corriger certaines mauvaises habitudes pour se rendre compte de l'impact que cela pouvait avoir sur notre son, et par conséquent aussi sur le rendu de la performance que tu dois donner pour rendre au mieux l'intention des morceaux.

Vous avez ajouté des prises que vous ne pourrez pas faire en live ?

Tout a été enregistré live, même le chant, sans aucun overdub. Après il y a quelques ajouts, mais de l'ordre de l'arrangement, c'est plutôt des textures que des parties autres qui viennent se doubler ou apporter une nouvelle ligne mélodique ou harmonique. Tout ce que tu entends a été joué à cinq, en même temps. C'était le gros challenge de ce disque. C'était déjà le cas sur l'EP, mais là on a poussé l'exigence beaucoup plus loin. L'idée c'était vraiment de capturer une performance, de prendre le meilleur de nous cinq quand on est ensemble, et c'était hors de question de rattraper un foirage d'untel après une prise en enregistrant par dessus. Donc on a joué et joué les morceaux, jusqu'à ce qu'on soit satisfait et qu'ont ait le meilleur. Enregistrer comme ça en live inclut que tout le monde donne tout, à chaque prise. Donc la fatigue se fait vite sentir, et tu es parfois tenté de dire «c'est bon» par manque de recul. C'était hyper important de travailler avec Amaury pour ça, parce qu'on pouvait compter sur quelqu'un en qui on avait confiance, et qui serait en mesure de nous dire quand il fallait s'arrêter parce qu'on avait ce qu'il fallait, mais aussi de nous pousser dans nos derniers retranchements quand il estimait qu'on pouvait mieux faire.

Il n'y a qu'un morceau, «Cinephilia», qui a échappé à ce

processus. Pour nous c'était un morceau différent dans l'écriture et on voulait que ça le soit aussi dans la façon de l'enregistrer. Donc on est entré en studio avec ce titre encore volontairement en chantier, on voulait voir ce qui allait se passer sur place et comment on pourrait le mettre en boîte. On savait aussi qu'on voulait un son différent pour chaque instrument. C'était hyper stimulant de finir ce morceau en studio, d'autant plus qu'on était limité dans le temps et ça nous donnait une contrainte supplémentaire. On a utilisé des amplis différents, on a énormément expérimenté sur le son de batterie au mixage, traité la voix d'une autre manière... À l'inverse des autres titres, ça n'avait aucune importance de jouer ce titre entièrement live, même si le squelette du morceau a été fait comme tel. On pensait davantage au son qu'on voulait lui donner, et à son caractère un peu à part. On s'est dit «s'il est différent, alors faisons-le différemment, ça ne pourra que lui donner plus de caractère.»

A quel moment, décidez-vous de figer un titre et de ne plus lui apporter de folies ?

En général c'est quelque chose qui se fait assez simplement. Quand tout le monde est content en gros ! On a une façon très collégiale et démocratique de travailler, ce qui fait que si quelqu'un trouve qu'un truc n'est pas encore à sa place, on se dit qu'il a sûrement raison et on continue à essayer des choses, à peaufiner. Si c'est ok pour tout le monde, alors c'est que le morceau roule. Mais là encore, au studio, on s'est rendu compte que certains morceaux qu'on pensait terminés ne l'étaient pas. D'avoir l'avis d'Amaury, qui mettait le doigt sur certaines choses, ça met ton travail en perspective et tu te dis que oui, peut-être que ça, ça pourrait être mieux, que cette partie n'est peut-être pas utile, que ce morceau est trop court, ou trop long, etc.

Un mois avant d'enregistrer, on a passé trois jours au studio en pre-prod. On a enregistré tous les titres de manière très simple, un micro par instru, et on a passé ça au peigne fin avec Amaury. On est rentré à la maison avec quelques devoirs ! Mais ça nous a permis d'appréhender encore mieux la façon d'aborder les structures, et d'analyser la manière dont on jouait ensemble, de se comprendre mieux. Après, pendant l'enregistrement, on a laissé libre court à certains petit accidents et imprévus, qui sont devenus des composantes à part entière d'un morceau. À la fois dans l'écriture des morceaux, mais aussi certains sons, surtout pour les guitares et la voix, on ne voulait pas que tout soit figé, si une idée arrive au dernier moment et qu'on se dit qu'elle peut avoir du potentiel, alors on prend le temps de voir où ça peut mener. Ça permet de garder une spontanéité, chose qui nous est chère, même dans ce moment de très grande concentration qu'a été l'enregistrement de Bodysick.

Ce qui n'est pas spontané, c'est ce choeur de bonnes soeurs... dites-moi que ce sont des bonnes soeurs !, qui chantent Sartre, comment a-t-on une idée pareille ?

(Rires) Ce que tu entends sur l'intro de l'album, ce ne sont pas des bonnes sœurs mais un gang de super nanas de Lille qui s'appelle Chauffe Marcelle et qui sévit sous la forme d'une chorale où elles peuvent parfois être jusqu'à 60 ! C'est le premier truc de l'album qu'on a enregistré, à Roncq, là où on avait enregistré l'EP. D'ailleurs ce titre s'appelle «Regine», comme l'EP, c'était une manière de boucler la boucle. Cette petite plage, c'est une chanson qu'on nous a une fois chanté, une vieille dame qu'on avait rencontrée dans la rue à Paris après un concert. Cette rencontre c'est un souvenir très fort dans le groupe. C'est notre private reference, mais on s'est dit que ça pourrait être parlant et que ça ferait une belle introduction à l'album, c'était une façon de le graver, dans tous les sens du terme. Je ne sais pas qui de Sartre ou des paroles étaient là avant, c'est une chanson populaire, et la mélodie est tirée d'une bourrée auvergnate, un truc tradi' aussi. On voulait lui donner une dimension un peu céleste, et on a tout de suite pensé aux copines de Chauffe Marcelle, elles ont fait un super taf, et c'était un bon moment passé avec elles.

La pochette est encore une fois assez énigmatique, d'où vient cette idée ?

Pour nous c'est la suite logique de l'EP. On voulait rester dans

le «corps» parce que c'est l'enveloppe de «l'humain» qui est quelque chose de très important chez nous, l'idée du rapport à «l'autre» mais aussi au corps directement, sa matière, l'amas de chair et de nerfs dont tu te sers sur scène, que tu articules ou qui s'articule tout seul, on ne sait plus très bien, et avec quoi tu «performes». Parce que la scène pour nous c'est ça. Tu es dépendant de ton corps. On fait pas un putain de spectacle, on ne répète pas un truc identique tous les soirs, millimétré. On a un concert à donner et on doit le faire avec tout notre corps, et quand tu n'es pas dans la réserve, tu es forcément dépendant de son bon fonctionnement, autant dire que tu ne sais jamais comment ça va se passer, si ce n'est que ça sera différent de la veille, et du lendemain. C'est la part possible d'accident qui distingue l'humain de la machine.

La pochette de l'EP montrait un corps, cadré à partir des épaules et jusqu'à la taille, de manière plutôt frontale, et nu, mais avec une certaine sensualité. Néanmoins il y avait cette forme de suggestion, une sorte de «regarde-moi». On voulait ça. On voulait que ça interpelle. Et ça a marché, les gens ont beaucoup réagi. Internet aussi d'ailleurs. Facebook nous a censuré, et pour la distribution digitale plusieurs plateformes nous ont demandé de retirer ou modifier l'image car l'évocation de ce qui s'apparentait à un «pubis de femme» n'était pas «correct».

Pour l'album on s'est dit que ça serait bien de montrer la tête, ou plutôt «une tête». Et le meilleur moyen de montrer une tête, c'est de faire un portrait. Mais on ne voulait pas montrer un visage, qui aurait trop raconté. Donc montrer un portrait - un visage -, et sans montrer le visage, il faut le masquer, avec quelque chose qui lui appartient, en l'occurrence ici des cheveux. Ça nous permettait aussi de rester un peu dans le «poil», ce truc qui passe pas bien dans la société d'image d'aujourd'hui. C'est plutôt un truc qu'on enlève justement. Et nous ça nous intéresse vachement parce que du coup ça pose la question de la représentation «correcte» ou pas du corps, et du genre aussi. C'est à la fois montrer la nudité, mais à l'opposé des canons idéalisés et sexistes du rock'n'roll, et puis mettre l'ambiguïté sur le genre de ce corps qui est montré. Dès que tu sors du dictat imposé de «les hommes ont des poils, les femmes non» ça devient plus compliqué, et ça devient aussi et surtout plus intéressant. En fait tu montres la vraie normalité, les gens comme ils sont dans la vie, et pas la représentation qu'on essaie de leur faire croire qu'ils doivent être.

Jouer dans le contre-pied, c'est une obligation ?

C'est une gymnastique naturelle qui nous pousse à faire ce qu'on fait. Je pense que c'est une des raisons qui fait que l'on fait de la musique. Tu la fais par nécessité, viscérale, mais aussi par réaction. Dans tout acte de création, il y a forcément un moment où tu crées par réaction. Si tu n'es pas en désaccord avec un minimum de choses, avec quoi tu peux interagir alors ? Et puis c'est une motivation commune qui

nous fait évoluer. Sinon tu t'engouffres dans un engrenage facile qui mène à la routine, puis tu finis sûrement pas t'ennuyer, et s'ennuyer est bien la dernière chose dont on aurait envie en faisant de la musique, c'est-à-dire en allant jouer, taper des bornes dans un camion, rencontrer des gens, donner des interviews, etc. Quand tu as cette chance d'avoir la parole, que ce soit sur disque, sur scène, ou dans un canard, la moindre des choses c'est de ne pas regarder uniquement ton nombril, c'est de se positionner sur ce qu'il y a autour de toi et d'agir/réagir en prenant compte de tout ça. C'est l'intérêt et le but de la culture, du moins c'est le sentiment qu'on a de ce qu'elle devrait tout le temps être. Ça ne devrait pas pouvoir être un divertissement soporifique, pourquoi faire ça ? Prendre la parole par le biais d'un acte «artistique», de codes esthétiques, qu'ils soient musicaux, picturaux, verbaux ou autre et verser ça dans le quotidien, c'est là où tu peux interagir avec les gens, confronter les avis, ouvrir les esprits, les agacer ou les rendre amoureux, en tout cas ne pas les laisser indifférent. On préfère mille fois jouer devant une salle ou la moitié se casse parce qu'elle n'aime pas ce qu'on leur propose, que de jouer devant un parterre ramolli, les bras croisés, qui te regarde sans conviction et le regard vide de tout.

Jouer le contre-pied comme tu dis, c'est être perpétuellement sur le qui-vive par rapport au milieu qui t'entoure, c'est être là, en vie, parmi les autres.

Un clip est prévu ? Comment choisir le titre qui en fera l'objet ?

On songe à un clip pour la rentrée oui. On a déjà une petite idée du morceau. Justement quelque chose qui soit différent du premier extrait qui était «Hypersects». On veut proposer autre chose, faire découvrir aux gens un autre aspect de l'album.

Le futur proche, c'est quelques dates en Belgique et aux Pays-Bas, c'est dû à la proximité géographique ou il y a autre chose avec nos voisins ?

Il y a un peu plus d'un an on a commencé à travailler avec Björn de chez Ampersand Music (It It Anita, The Guru Guru…) qui gère le booking pour le Benelux. Avant ça, malgré la très grande proximité avec la Belgique notamment, c'était compliqué d'y tourner. C'est un autre territoire, un autre réseau, une autre mentalité. On adore aller jouer là-bas, idem pour les Pays-Bas, ce sont nos voisins mais c'est vraiment autre chose, le rapport à la musique est plus décontractée, que ce soit le public ou les orgas, et puis on se reconnaît aussi davantage dans certains aspects de leur culture, on a grandi dans le Nord, on se sent souvent plus proche de ces territoires que du reste de la France. Même si c'est «notre» pays, ça reste des putains de traits sur une carte et il y a des tas de choses qui voyagent et qui ne s'arrêtent bien heureusement pas à ces frontières.

Le point positif c'est de pouvoir rencontrer des gens et de partager des expériences. Par exemple lors de notre toute première date au Pays-Bas, à Breda, on a rencontré Meis qui nous a sorti sur son label Bagdaddy Records quelque mois plus tard. Il y a pourtant eu une très petite affluence ce soir-là, mais il suffit d'une rencontre. C'est pour ça aussi que pour nous chaque concert compte. Il n'y a pas de «petite» date. On ne fait pas de distinction entre un bar et une salle de 600 ou 800 personnes. On joue de la même manière, qu'il y ait 5 ou 500 personnes, ça ne change rien. Des gens sont venus te voir, tu joues d'abord pour chacune de ces personnes, pas pour une masse. Si tu fais de la merde, tu gâches la soirée de ces gens qui se sont déplacés et ont donné de leur poche pour assister à ton concert. Le jour où on commencera à s'économiser au pro rata du nombre de personnes dans le public, on sera sûrement devenu des sortes de petits connards prétentieux et ça sera un signe qu'on s'éloigne de la raison pour laquelle on fait de la musique.

Vous avez pas mal de dates pour l'automne, assez peu pour l'été, les programmateurs de festivals vous évitent ou c'est un manque de réseau ?

C'est déjà un problème de timing. On aurait adoré faire plus de festivals cet été, mais l'album a été prêt pour la promo fin janvier début février, c'est déjà presque trop tard pour toucher leurs programmateurs. Aussi, on fait énormément de choses nous-mêmes, et à cette période il y avait beaucoup à gérer dont des priorités dues à la sortie de l'album. C'était compliqué de se mettre en même temps à fond sur le booking du printemps et des festivals et préparer la sortie pour que tout se passe bien au niveau de la com', de la fabrication etc.

En décembre on a eu la chance de pouvoir commencer à collaborer avec À Tant Rêver du Roi (Mnemotechnic, It It Anita, Blacklister…), un chouette label basé à Pau mais qui rayonne sur toute la France grâce au travail acharné et passionné de Stéphane qui s'en occupe depuis plus de 10 ans. Il nous file un petit coup de main sur une partie du booking du coup. D'ailleurs il organise un super festival en avril chaque année, mais là encore, le timing était juste pour nous sur 2017, donc ça sera pour 2018. On aime beaucoup travailler avec lui parce qu'on vient de cette même culture d.i.y., où tu fais d'abord les choses par passion plus que par souci de rentabilité financière, tu places la création et le résultat artistique avant tout. Si tu persévères et que tu fais les choses bien, ça finit par porter ses fruits. Stéphane est de cette trempe-là, alors on se comprend, et du coup ça donne lieu à une vraie collaboration, pas à des échanges de gens de bureau tu vois. Et les groupes qui sont sur le label viennent aussi de cette

école, donc c'est un tout cohérent, il a réussi au fil des années à forger quelque chose de solide, et c'est le travail de gens comme ça qui permet d'aider une scène et de pouvoir la faire mûrir et émerger.
Mais pour en revenir aux festivals, oui clairement, c'est aussi un réseau que l'on a beaucoup moins. Ceci dit on ne recule devant rien et on se met ça dans le viseur pour l'année prochaine. On va faire pas mal de dates à l'automne effectivement, ça va faire voyager l'album et ça sera peut-être l'occas' de trouver de nouveaux concerts, dont des festivals on l'espère !

Merci au troupeau Bison Bisou pour le temps qu'ils nous ont accordé ainsi que pour leurs instruments, qu'ils ont, eux aussi, accordés.
Photos promos : © Yannick Lagier
Photos live : © Barreteau-Lapasin

Oli

BISON BISOU

Bodysick (A tant rêver du roi)

Enfin ! Le nom Bison Bisou circule dans les listes des groupes à suivre depuis cinq ans et les gars n'avaient pas encore de vrai album ! Un scandale ! Après deux splits (avec Touming Magazine puis Shiko Shiko) et leur EP Régine qui ont servi de préliminaires, voilà Bodysick, une grosse touffe de mots qui sont autant de morceaux émotionnellement forts.

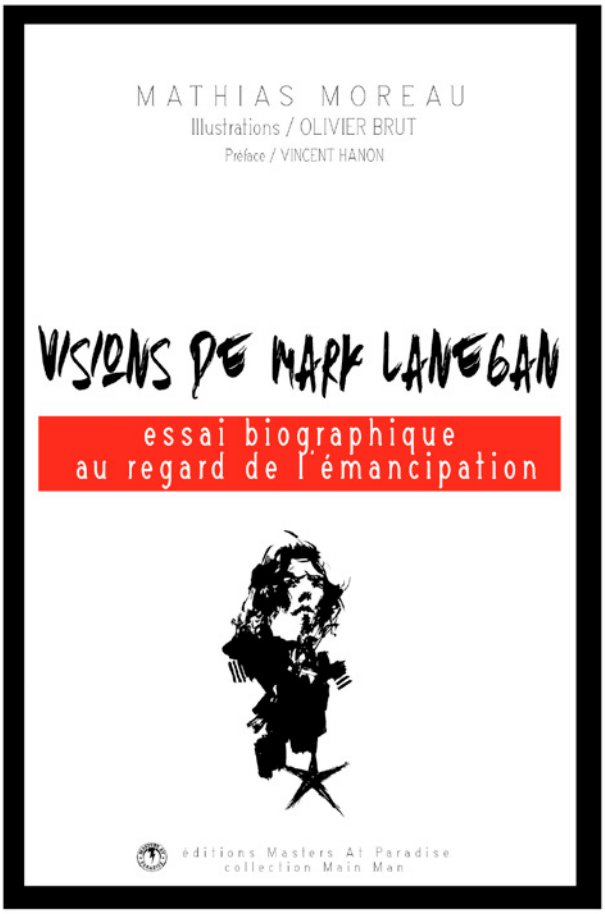
À commencer par «Regine» qui ne fait pas le lien avec l'EP précédent puisque c'est juste une introduction exceptionnelle avec un chœur de nonnes (laisse-moi penser que ce sont des nonnes bordel de Dieu !) qui chante Jean-Paul Sartre. Oui, Bison Bisou aime surprendre. Les titres ne sont pas forcément simples à suivre mais c'est ce qui fait tout leur charme, les Lillois jouent dans le contre-pied pour nous faire perdre l'équilibre, placent des attaques et des caresses inattendues nous obligeant à écouter et réécouter leur album pour en comprendre toutes les finesses. Ce qui semble évident par contre, c'est le soin apporté aux sons, que ce soit la basse qui tabasse ou les guitares sanglées et cinglantes, que ce soit en clair ou pédales enfoncées, trifouiller dans son local pour obtenir le rendu désiré, c'est une chose, le sortir sur disque, c'en est une autre, bravo pour cela donc à Amaury Sauvé (The Prestige, Birds in Row, As We Draw mais aussi Robot Orchestra ou Puzzle puisqu'il officie aussi dans des registres moins métalliques...).

Aimant et émo, anglophone et anglophile, math et bath, destructeur et déstructuré, catchy et punchy, dynamique et dynamité, ce premier opus de Bison Bisou est un petit (bijon) bijou. À tel point que dans ma liste des trucs importants à faire, il a grillé la priorité au nouvel album d'At the Drive-In. Carrément.

■ Oli

MATHIAS MOREAU

Visions de Mark Lanegan (Masters At Paradise)



Dans sa préface, Vincent Hanon - journaliste pour Rock & Folk - soulève la question : Mark Lanegan, de qui s'agit-il au juste ? C'est un chanteur à l'âme poète et destructrice qui outre une carrière solo riche d'une dizaine d'albums a été membre de The Jury (avec Kurt Cobain), Screaming Trees, Mad Season (avec Layne Staley), Queens Of The Stone Age et The Gutter Twins. Il a également une liste de collaborations longue comme le bras parmi lesquelles on retrouve : Mondo Generator, Eagles of the Death Metal, Jeffrey Lee Pierce, Slash encore Nick Cave.

Auteur de l'essai Visions de Mark Lanegan, Mathias Moreau ne reviendra pas sur tout car c'est impossible. Il se centre sur le parcours solo de l'artiste. Son approche est multiple : conte philosophique, analyse psychologique du chanteur et anecdotes issues d'une recherche approfondie.

Pour son premier album solo, Mark Lanegan s'entoure du gratin du grunge : Mike Johnson (ex-Dinosaur Jr), Mark Pickerel (Screaming Trees), Kurt Cobain et Krist Novoselic (Nirvana). Sorti en 1990, The Winding Sheet commence par le titre «Mockingbirds». L'oiseau moqueur parle à Mark Lanegan et s'en suit une aventure de quelques pages alimenté par les concepts de Michel Onfrey, Platon et Lacan. La présence sur cet album de «Where did you sleep last night» permet d'évoquer la passion pour le bluesman LeadBelly que Mark Lanegan partage avec Kurt Cobain. Le titre sera d'ailleurs immortalisé quelques années plus tard par Nirvana sur MTV Unplugged in New York (1994). A cette époque, la drogue cultive tranquillement des tensions au sein des Screamings Trees.

Largement encouragé par Johnny Cash, Mark Lanegan sort Whiskey for the holy ghosts (1994) dans lequel on retrouve pour la première fois J. Mascis (Dinosaur Jr). Quelques mois plus tard, son ami Kurt Cobain clôt son chapitre. L'auteur revient sur l'amitié que Mark Lanegan entretient avec ce dernier. Pour Mathias Moreau, leurs comportements scéniques aux antipodes évoquent une même chose : «une incroyable et permanente timidité lié à l'incompréhension du monde». Des extraits de correspondance nous montrent à quel point les deux personnages sont proches. Il représentent respectivement le reflet de l'autre. Mais quand l'un disparaît, l'auteur interroge : «alors chers lecteurs, qu'est ce que le Nirvana ?»

Deux années presque jour pour jour après la mort de Kurt Cobain, la douleur de Mark Lanegan refait surface. La faucheuse vient chercher un autre pote : Jeffrey Lee Pierce. Perdu pour perdu, le chanteur signe le dernier acte des Screaming Trees et plonge dans le silence. C'est alors que Josh Homme surgit du désert pour l'aider à panser ses plaies. Avec un regain d'énergie, Mark Lanegan enregistre Sraps at midnight (1998) en deux semaines sans avoir bossé la moindre matière en amont. Sa souffrance l'aide visiblement à créer et

Mathias Moreau estime l'album réussi tant sur le plan musical que pour ses éléments psycho-sociologiques. Dans le même ton mélancolique sort I'll take care of you (1999). Un opus de reprises folk qui s'ouvre en rendant hommage au leader du Gun Club avec le titre «Carry home».

Le nouveau siècle est un virage dans le travail de Mark Lanegan. Fiels songs (2001) signe la fin de sa collaboration avec le label Sub Pop. C'est également l'apparition dans son entourage de Ben Sheperd (Soundgarden) et de Duff McKangan (Guns N'Roses, Velvet Revolver). Sa rencontre avec Josh Homme l'amène à participer à chaque album de Queens Of The Stone Age. Mais jamais deux sans trois, la faucheuse passe à nouveau en faisant coup double en emportant Layne Stanley (Alice in Chains) puis Johnny Cash.

A la sortie de Bubblegum (2004), Mark Lanegan vit entouré de ses fantômes. Par réaction, il s'entoure de façon boulimique. Pour ne citer que les plus grands, ce nouvel album reçoit la participation de PJ Harvey, Josh Homme, Nick Oliveri, Joey Castillo, Izzy Stradlin et Duff McKagan. Mais Mark Lanegan ne s'arrête pas là. Un chapitre de cet essai est d'ailleurs consacré aux collaborations qu'il entreprend avec Isobell Campell, Soulsavers, Duke Garwood et plus particulièrement The Gutters Twins. Sa carrière solo à proprement dit ne reprend pas avant Blues funeral (2012) que Mathias moreau nous décrit comme la quintessence du talent mélodique.

Et puis, Mark Lanegan s'essaye encore une fois au jeu des reprises avec Imitations (2013) où il plonge dans ses classiques (Nick Cave, John Cale) et interprète quelques auteurs français (Gérard Manset, Jacques Prévert). Toujours empreint d'une pointe spirituelle, Phantom radio (2014) vient clore les Visions de Mark Lanegan.

Cet essai de Mathias Moreau relève de son expérience de la musique. Profonde et philosophique, son analyse lui appartient et débouche sur un contenu dense. Quoi qu'il en soit plonger dans un tel ouvrage, c'est faire des bonds dans le temps sur le parcours de ce chanteur tourmenté. C'est aussi l'occasion de visiter ou revisiter la discographie solo du poète. En franchement, le jeu en vaut la chandelle.

Et c'est avec plaisir que je me glisse dans les oreilles un Gargoyle tout nouveau tout chaud...

■ Julien

SYD KULT

Syd kult
(Autoproduction)

Cyril Delaunay est Syd Kult. Auteur des textes, compositeur de la musique, le parisien joue et enregistre les guitares, la basse, les claviers, écrit les arrangements pour les violons et laisse les indications à suivre pour la batterie. Aidé par des amis pour ses deux premiers EPs, Cyril a fait confiance à Yohann François pour apporter quelques idées pour ce premier album éponyme. Un album de rock traînaillant, lancinant, porté par des atmosphères basses et lourdes, presque crépusculaires, illuminé par quelques notes de folk et de cordes et traversé par des mélodies fragiles. Dommage d'ailleurs que certaines lignes de chant soient quelque peu maladroites ou tout au moins pas aussi assurées que d'autres, c'est quand il est dans les graves que le charme opère le plus (sur moi en tout cas, j'en veux pour preuve le contraste de «Sweet elevation»). Adepte d'une musique assez épurée et dépouillée, Syd Kult se cache en fin d'opus pour dégager une énergie plus envoûtante encore (entrevue sur «Already down» ou «Another season»), c'est donc dans ses versions les plus dynamiques et les plus sombres que ce projet a de l'avenir dans nos pages.

■ Oli

LYNHOOD

Septembre
(Atypeek Music)

Projet solo de Chloë Della Valle (fondatrice du label Reafforest et bassiste de Symetry groupe métal/prog «Made in Grenoble»), Lynhood au travers de ces quatre titres peint une musique sombre et ambiante sur une toile de fond très heavenly voice : on songe à Dead Can Dance et Cocteau Twins voire Throwing Muses sur les morceaux «The master» et «Qualm», le tout est teinté ou agrémenté de sonorités très shoegazing voire noise à l'instar du final de «White emperor». Cet EP débute de manière assez cinématographique, «Tree» rappelle un peu le «In the house-in the heartbeat»» de John Murphy sur la B.O de 28 days later, en plus aérien. L'ensemble met au premier plan la sublime voix et la basse (jouée à l'archet s'il vous plaît...) de la grenobloise, le résultat s'avère très envoûtant et addictif grâce aux boucles subtiles et à ces vocalises éthérées qui plongent l'auditeur dans cette atmosphère particulière, on s'abandonne et on se laisse entraîner assez facilement durant ces 21"29', dans cet univers emprunt de noirceur et de mélancolie. À l'écoute de ce Septembre on ne peut s'empêcher de penser que s'il était anglais, nul doute que Lynhood aurait été signé sur le label 4AD.

■ Stéphan

VICIOUS GRACE

All my gods are monsters
(Send the Wood Music)

Tel Picasso (l'artwork est inspiré de Guernica, non ?), Vicious Grace multiplie les influences et fait en sorte qu'elles cohabitent sur ce premier album au son parfois discutable bien qu'enregistré par Fabrice Boy (mais pas chez lui). Ou alors, c'est la fragilité du chant qui m'indispose par moments et rend du même coup l'ensemble bancal. Le mélange de rock et de métal, celui des riffs puissants et de mélodies accrocheuses sur un rythme qui bastonne marche assez bien («Angels» ou «Echoes» par exemples !). Avec ces choix tranchés et tranchants agrémentés de petites touches lumineuses qui traversent certaines compos («Lost word», «Thank you»), Vicious Grace a de quoi charmer mais voilà, il y a cette voix, ce timbre, cet accent, cette façon d'attaquer les harmonies qui me donnent le sentiment que ce n'est pas maîtrisé, peut-être y trouveras-tu ton compte en pensant que le côté «sur le fil» donne un plus à la musique mais, moi, ça me bloque. Groupe très clivant, il est un bon exemple pour prouver que la perception de la musique est subjective, bref, écoute «Shredded corpse» et fais-toi ton propre avis.

■ Oli

BOARS

There will be parties, there will be fun, there will be gallows for everyone (Autoproduction)

D'où vient Boars ? Londres ou Nancy ? À l'écoute, on serait davantage tenté de parier sur l'Angleterre tant cette fusion de rock-métal énervé et d'une énorme dose d'électro correspond tout à fait à ce que nos voisins sont capables d'envoyer (de Prodigy à Enter Shikari). Deux EPs, des titres en ligne, des concerts (avec Punish Yourself, Smash Hit Combo ou Black Bomb A) ont assis la réputation locale des Lorrains (ou Grand-Estois ?), ce premier album au très long titre (extrait des paroles de «Deeper») va leur donner une résonance (inter)nationale. S'ils sont bons quand ça pulse, ils le sont aussi quand ils adoucissent les tempos et les riffs, que ce soit le slow (sic) «Sociologist/Ape», les interludes «Cyriax» et «Ehlers-Danlos» ou toutes les parties sages de l'opus, Boars s'en sort très bien et exploite les samples aussi bien que les mélodies pour faire autre chose que nous agresser. Quand on fusionne à foison, il faut impérativement réussir ses dosages : harmonie et baston, guitares et samples, groove et impact, la balance reçoit des poids de toute part mais reste à l'équilibre, les Nancéiens ont vraiment assuré.

■ Oli

CLARA CLARA

Bugarach
(Clapping Music)

«Attends, tu connaissais pas Clara Clara ?» / «Non, vite fait, de nom» / «Mais c'est le groupe de François Virot !» / «À tes souhaits». Voici grosso modo les propos tenus par une amie lorsqu'elle m'a demandée mon album du moment l'hiver dernier. Pourtant, notre pote Rémiii, poète libertaire à ces heures perdues mais surtout sur le W-Fenec à l'époque, avait déjà écrit d'une manière dont il a le secret sur ce groupe passionnant. Leur dernier album Bugarach m'a rempli de joie à son écoute car j'aime les groupes qui se défient eux-mêmes. Des formations capables de créer une pop a priori des plus simplistes en façade mais qui, prise dans son ensemble avec toutes les subtilités afférentes aux structures, aux arrangements et aux détails, forme un tout intelligemment bien foutu et addictif. Le chant français de Charles est un bon exemple d'un album qui se dévoile peu à peu : potentiellement repoussant au début puis exquis une fois que l'enveloppe musicale prend forme à la mesure des écoutes. Autant à l'aise dans les chevauchées mélodiques (guitare et clavier) que dans la mesure et le chant (aussi en anglais), Clara Clara est comme sa pochette : plein de couleurs, vif, et nous cache bien des choses, comme ce Félix le chat tout rouge.

■ Ted

FACE DOWN

Soylent green
(Klonosphère)

Cette chronique est rédigée le 4 mai. Jour dédié à Star Wars mais ça n'a rien à voir. Encore que «Soleil vert» (Soylent green) soit de la science-fiction aussi. Ce 4 mai 2017, c'est le lendemain du débat présidentiel d'entre deux-tours. Et outre la courtoisie et les idées, un des grands absents de la soirée, c'est l'environnement, un thème cher à Face Down qui telle une grosse truie affamée se pavanant dans la fange vient nous faire de nouveaux bisous à l'oreille. C'est gras, c'est boueux, ça gratte un peu mais il paraît que c'est bon pour la peau. Métal sudiste dans la veine d'un Down (inévitable) qui aurait un peu accéléré le tempo (sauf sur quelques jolies douces parties comme «No one» ou le duo «Lost paths»/»Paths lost»), le rock/métal crasseux des Parisiens trace sa route entre riffs éclairés et rythmiques plombées. Jouant aussi bien sur les deux tableaux (ballade bluesy aux racines folk et métal pugnace), Face Down ne trouve pas le temps de nous ennuyer, réussissant à convaincre sur tous les rythmes avec de jolies constructions, des sons travaillés et une énorme facilité à capter notre attention. Pas comme les deux autres. Face Down président !

■ Oli

ORANGE YETI

Orange yeti
(Autoproduction)

D'abord lancé comme un petit projet folk en duo (Florian au chant, Ludovic à la guitare), Orange Yeti a très vite recruté deux autres Normands (Christophe à la basse, Alexandre à la batterie) pour former un groupe avec davantage de reliefs et de corps. Moins de deux ans après le début de cette aventure, on peut déjà écouter un très bel EP (artwork impeccable, son très propre) qui présente leurs choix. D'abord, celui de mêler le français et l'anglais pour varier les plaisirs et les tonalités, notre langue aseptise un peu l'ensemble conférant un léger goût de variété alors que l'anglais donne de la profondeur et de la hauteur. J'aimerais entendre moins de français mais le groupe perdrait de son identité... Ensuite, celui de ne pas uniquement faire de la pop mais d'y ajouter des moments riches d'instruments pour la teinter de post-quelque chose, celui aussi de prendre un ton parfois plus rauque au chant pour s'éloigner des sentiers battus et se rapprocher de l'esprit d'un Jeff Buckley ou d'un Eddie Vedder sans Pearl Jam. Enfin, le choix de se laisser porter par ses envies, quitte à faire voler en éclat une image un peu lisse et se transformer en groupe de rock ambitieux capable d'écrire «Elle s'efface», un morceau complexe, abouti et captivant histoire de nous tenir en haleine pour la suite.

Oli

ROBOT ORCHESTRA

Birth(s)
(Tornado Prod)

Les Robot Orchestra m'avait laissé une superbe impression avec Robot orchestr3, un opus qui avait permis il y a trois ans au combo rochelais de pousser le côté esthétique de sa musique en mettant en orbite ses morceaux par de jolies mélodies pleine d'émoi. Sur Birth(s), son nouveau disque, on oublie tout ça (ou presque, délectez-vous donc à ce titre de la très belle conclusion post-rock éponyme) : on rebranche totalement les guitares, le son est métallique et abrasif, les tempi s'élèvent et s'alourdissent, la tension monte, le mode Fugazien du groupe est réactivé à toute blinde. Partant de ce constat, la surprise est double. D'une part, par le volte-face du groupe qui se rapproche du style de ses débuts (...Now we can walk), mais également par sa volonté de ne pas poursuivre l'ouverture de nouvelles portes. La raison tient sûrement au fait que le groupe soit recomposé par ses deux fondateurs. Cela n'enlève en rien la qualité de cet album bien au-dessus de la moyenne de ce qui se pratique en France, malgré une originalité qui n'est clairement pas prégnante à son écoute.

Ted

WINFIELD

Rock'n'roll ist krieg (Don't cheat with the family)
(Gargouille Productions)

Un groupe de Caen qui fait dans le rock n' roll sévèrement burné qui déborde d'énergies et de mélodies rocailleuses ? Headcharger ! Perdu, c'est Winfield (oui, comme la marque de clopes ou comment choisir un nom à double tranchant parce que si on le retient facilement, ils doivent avoir des emmerdes pour plein de trucs...). À une époque où tout va très vite, l'écoute de «Goddam loud» peut synthétiser une grande partie des capacités du groupe, alors prends cinq minutes pour écouter ce titre et tu verras l'étendue de leur travail. Intro pêchue, petit habillage guitaristique et la machine se met en route avec deux grattes qui se complètent et une rythmique qui sait varier les temps forts et les temps calmes, le chant attaque tout en gardant une ligne mélodique directrice et au cœur du morceau, le break instrumental est parfaitement lié à l'ensemble. Classe et efficace. Avec des sonorités parfois plus claires, quelques ambiances dépouillées et parfois plus de fougue, Winfield convainc aussi sur la distance. Avec ce deuxième album, le groupe devrait passer un nouveau cap, pour gagner encore plus en crédibilité, peut-être faudrait-il mettre un peu de côté l'allure parodique présentée par l'artwork et leurs surnoms (Grossa Mutacha, Luna Malodorante...).

Oli

THE HITS

Hard nut
(Raccoon Moon)

Quand tu t'appelles The Hits, t'as intérêt à avoir un sens certain de la mélodie qui accroche et qui reste en tête au-delà de l'écoute du refrain. Bon, on ne va pas faire durer le suspens trop longtemps, quelques morceaux de Hard nut accrochent sévère même si une fois le disque écouté, on aurait quand même tendance à les oublier assez vite. C'est donc dans l'instantané et le moment présent qu'on profite de The Hits. Pureté des mélodies, évidence des harmonies, équilibre des instruments, contrôle absolu du rythme, science du «petit truc en plus» qui égaye les oreilles, il n'y a pas à dire, The Hits sait y faire pour composer des morceaux plaisants. Très anglo-saxon dans leur approche d'une pop rock décomplexée, je les place dans la lignée des Supergrass ou The Fratellis, près de ceux qui n'aseptisent pas totalement leur prod pour en conserver une saine énergie. Un dynamisme protéiforme tantôt incarné par la basse (qui pulse bien souvent), parfois par un chant (capable de prendre l'accent hip hop et même de parler un très bon français) ou encore par une guitare dont le gimmick provoque des gesticulations. Hard nut est une jolie collection de petits tubes à consommer sans modération. S'ils étaient anglais, on en parlerait certainement plus...

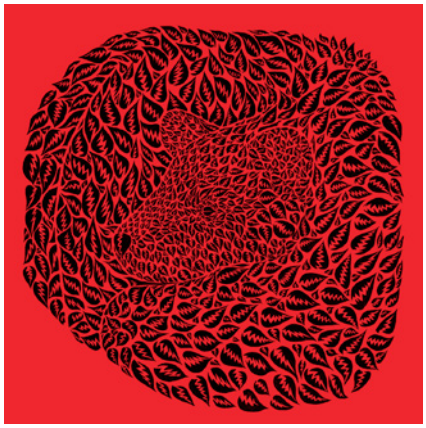
■ Oli

H-BURNS

Kid we own the summer
(VietNam / Because Music)

Déjà le sixième album pour Renaud Brustlein, H-burns à lui tout seul, qui continue de proposer un album plutôt folk, avec des ballades toujours aussi puissantes, à rendre mélancolique une hyène. Sa voix est toujours aussi juste, délicatement reposante, moins éraillée qu'un Will Oldham (Palace Music) et plus douce qu'un Eddie Vedder (BOF d'Into the wild). L'identité folk très présente sur les tous premiers albums, essentiellement axée autour d'une base guitare / voix se dilue dans ce nouvel opus dans des influences plus rock, presque pop, mais toujours avec délicatesse et sobriété. Tout au long de l'album, quelques touches subtiles, très savamment dosées : là des chœurs diffus, ici quelques notes de pianos, là quelques violons. Et même si sur certains titres, la présence d'une boîte à rythme très basique surprend au premier abord, elle finit par s'y intégrer pleinement. Une oeuvre qui s'écoute de préférence de nuit, au volant d'une voiture dans laquelle seraient assoupies des personnes qui nous sont chères, sur une de ces longues routes rectilignes américaines bordées de paysages qui semblent infinis, ponctuées de villes endormies aux éclairages fatigués.

■ Eric



ARTÙS

Ors
(Pagan)

Roots, folk, traditionnel et expérimental, voilà les quatre adjectifs qui définissent le label Pagans fondé par Artús pour promouvoir sa musique et celle de ses amis (Cocanha, The Balladurians...). Autant d'adjectifs qui lui collent aussi à la peau. Une peau qu'il ne faut pas vendre avant de l'avoir récupéré sur le dos de l'ours ou de l'Artús ou de l'Ors. Qu'il ne faut pas vendre du tout d'ailleurs car on préfère entendre gambader la bête sur un vaste territoire, posant ses griffes sur des arbres mousseux, s'appuyant sur des rochers, plongeant dans la fraîcheur d'un ruisseau, courant, dormant, vivant en totale liberté. Et malgré tout ce qui peut sembler «loin du rock», ce goût pour une nature sauvage, pour des instruments folkloriques, pour des sonorités rurales, pour une langue en voie de disparition, pour des chants oubliés, on se retrouve pris au piège d'une musique terriblement rock, envoûtante et qui nous fait voyager. Alors, si tu te sens l'âme de partir à l'aventure en terres inconnues (sauf si tu vis au fin fond d'une vallée pyrénéenne), de casser tes a priori et de te frotter à un animal qui impose le respect, laisse un peu de miel au creux de l'oreille pour y faire rentrer Artús.

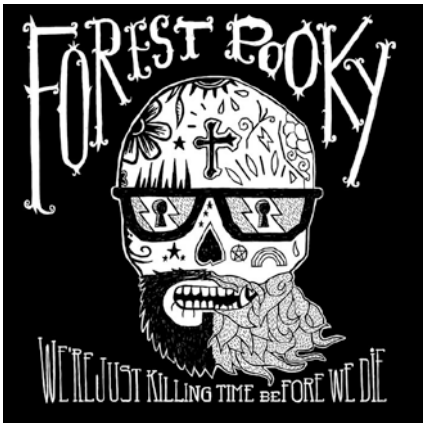
■ Oli

BLVL

Empire of nights
(Autoproduction)

Si en découvrant le line-up de BLVL, tu salives en pensant écouter un groupe de métal mental, garde ta salive. Car si Francis Caste au chant et à la guitare aime les structures complexes (Dysfunctional by Choice) et produit parmi les groupes les plus sombres (Cowards, Hangman's Chair, The Arrs...), si Augustin Pecnard fait parler sa science du métal éthéré avec Doyle Airence, si Tom Zanghellini a tenu la basse de Comity, la réunion de ces trois-là (et de Fred Quota à la batterie) donne un combo space-pop ! Constructions prog', ambiances post, chant aérien qui fuit les graves, grattes claires, mélodies douces, ce premier EP Empire of nights n'a rien d'évident et joue sur un terrain où rares sont ceux qui réussissent. Mais avec le talent, tout est possible, même d'invoquer l'esprit de David Bowie pour un jam avec Steven Wilson ou faire se croiser Pulp et King Crimson. BLVL ose des mélanges, crée des harmonies parfois improbables, s'aventure assez loin sans complexe (parfois un peu trop dans les aiguës pour mes oreilles sur «The 6th continent») et réussit son pari de séduire avec une musique aussi alambiquée qu'ambitieuse. Tu peux donc te remettre à saliver en attendant la suite.

■ Oli



FOREST POOKY

We're just killing time before we die
(Kicking Records/386 Production)

Pour être tout à fait franc, je suis (du verbe suivre, pas être) avec assiduité et intérêt la carrière de Forest Pooky. Depuis son 1er album, l'ancien bassiste des Pookies n'est pas resté inactif en tournant sans relâche et en partageant des splits avec Kepi Ghoulie (Groovie Ghoulies) et Peter Black (Hard Ons). Excusez du peu. Et alors que notre homme revenait d'un long périple autour du monde et juste avant une tournée française avec Frank Turner, voilà que déboule sur nos platines son nouveau maxi We're just killing time before we die. On ne change pas une équipe qui gagne (surtout pour un artiste solo) et la formule « guitare en bois + voix mélodique et surpuissante » de Forest est toujours aussi convaincante. Il passe sans complexe d'un registre intimiste aux morceaux aussi fédérateurs qu'entraînant. Punk acoustiquement instrumentalisé, chanson joliment décomplexée ou pop délibérément assumée, tout ceci ne sont que des mots sans grande importance car le principal est là : à coup de rencontres et d'expériences accumulées au cours de ces dernières années sur la route ou en studio, Forest Pooky est un artiste complet. Bravo.

■ Gui de Champi

THE DEFIBRILLATORS

Electric fist
(Stoofophone Records)

Ce qui n'était qu'une sorte de logo (en bas de l'artwork de l'EP) est devenu leur emblème majeur, The Defibrillators ont capturé la fée électricité, l'ont injectée dans leurs instruments et les revoilà donc avec un album de onze titres dont trois nous sont déjà connus (tant mieux pour toi si tu avais raté The truth about the defibrillators). Trois vieux morceaux qui s'intègrent aisément avec les nouveaux puisque c'est toujours l'amour du rock high energy qui anime le combo. Ça swingue (tout le temps ou presque), ça se promène sur le manche (les solos sont bien sentis et pas systématiques), ça appuie sur les pédales (plus pour changer d'effets que pour passer en clair), ça déconne un peu («Dentist blues»), ça part en live (le morceau caché), ça prend le temps d'installer une ambiance («Fame»), bref, ça joue. Et ça fait attention aux «détails» souvent délaissés par ce genre de formation habituée aux bars qui pensent davantage à l'énergie qu'à la qualité d'écoute. Et alors que ce style peut vite être lassant, The Defibrillators varie intelligemment les tempos, s'adresse de temps à autre à l'auditeur et te remet un coup de pied au cul quand tu crois avoir atteint un rythme de croisière.

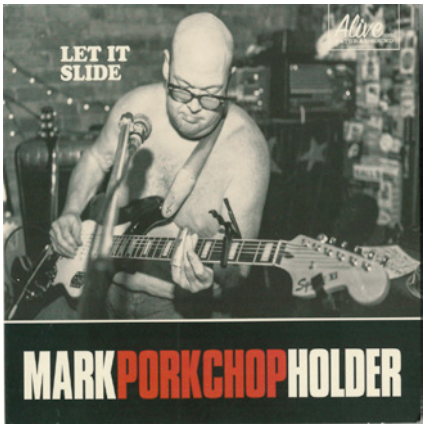
■ Oli

DARKE COMPLEX

Point oblivion
(Spinefarm Records)

En 2012, un combo texan dénommé Widow sort un EP de métal assez violent (dans la veine de Slipknot) puis se met sur pause pour mieux réapparaître sous le nom de Darke Complex avec un style largement modifié tendant désormais vers un néo-métal aseptisé. En 2017, le quatuor a donc 20 ans de retard ? En fait, ils étaient trop jeunes à l'époque pour tenir une guitare... Et au lieu de grandir avec les Deftones, ils ont chopé le train suivant, celui qui leur permet de dire qu'ils sont «inspirés par Linkin Park» (ouch). Entre métalcore et métal alternatif ennuyeux, ce Point oblivion démontre qu'il existe encore une chance pour des groupes sans imagination de signer sur un label respectable (Spinefarm Records héberge Anti-Flag, 36 Crazyfists, Killing Joke, Soen...). Du hip hop (Limp Bizkit sans la hargne), des samples (Spineshank sans la sueur), des mélodies (Deftones sans la sincérité), des rythmiques lourdes (KoRn sans l'intensité), des plans syncopés (Helmet sans le tranchant), Darke Complex mixe un tas de bons ingrédients sans réussir la recette. Le plus inquiétant, c'est d'imaginer ce que pourrait produire la génération qui grandirait en les écoutant...

■ Oli



MARK PORCKHOP HOLDER

Let it slide
(Alive natural sound Record)

La pochette de l'album annonce rapidement quelle mixture va nous être servie avec un Mark Porkchop Holder torse nu, la bedaine dégoulinante, plus affairé à faire glisser un bottleneck sur son manche de guitare qu'à regarder le photographe pour la pose. Mark est là pour envoyer du vrai blues rock, pas pour faire des vocalises inutiles ou des expérimentations grotesques. Passée l'intro «Let it slide» qui nous rappelle juste pourquoi on est là, Mark Holder envoie toute la panoplie du blues rock : harmonica, soli de guitare dans tous les coins, ligne de basse rythmique, steel guitare, tambourin, batterie sèche et percutante. Avec «My black name», on ingurgite un bon rock 70's à la Stones (ou Black Keys, question de génération), on avale un Jimi Hendrix bien chaud sur «Stagger lee», on savoure un pur blues «Let it slide reprise» et on termine ce festin «aux racines du rock» sur la reprise poisseuse et lourde de «Baby please don't go» de Muddy Waters. C'est du brut, c'est efficace, c'est une fin de journée d'été trop chaude dans un bled paumé, et alors que votre gorge est sèche comme le désert, un dénommé Mark Holder vous propose un shot de whisky tiède.

■ Eric

RADICAL SUCKERS

V.I.T.R.I.O.L.
(Dooweet)

Avec un nom pareil, tu te doutes bien que les Radical Suckers ne font pas dans la pop suave ou le post rock cinématographique, non, les Nordistes font dans le gras rock qui tache voire dans le gros rock qui touche. Le trio puise son inspiration chez de glorieux aînés animés par la quête du riff qui déchire, de la bouteille de Jack Daniels pas entâmée (ça va être dur à l'écoute de la piste cachée), de la rythmique coup de poing et du patch criard old school. Ce premier vrai long album (après deux sorties au format plus court en 2012 et 2014) présente un combo qui allie l'énergie du rock n' roll et la puissance de frappe du métal. Imagine Motorhead sous testostérone ou la rapidité d'un Peter Pan Speedrock mixée avec la hargne d'un Kruger, les mecs donnent tout sur chaque compo comme si leur vie en dépendait, fatalement, c'est torché en trois minutes. Alors, jamais le temps de souffler et album irrespirable ? Pas tout à fait, car les Radical Suckers n'ont peur de rien et certainement pas de faire un peu n'importe quoi si ça leur chante, y compris un interlude instrumental totalement décalé. Sinon, oui, ça tabasse tout le temps mais avec un certain sens du groove. En plus l'artwork est classe et le son est béton (signé R3myboy déjà à l'oeuvre avec Gojira, Bison Bisou, L'Objet, Sharko, Green Vaughan...).

■ Oli

NOTHING FROM NO ONE

The painful truth
(Send The Wood)

L'aventure Nothing From No One a débuté durant l'été 2013. Scalp, ex-guitariste de Black Bomb A, monte un groupe de hardcore avec des ex-Eyeless et le chanteur de Hord et Detoxed (Styx), il quitte le groupe début 2015 alors que le quintet fait étalage de ses premiers titres sérieux. Les Montpelliérains embarquent un autre gratteux et composent de nouveaux titres qui paraissent au printemps 2017 sous la forme d'un EP blindé d'invités. Autant de guests qui permettent de situer le HxC des Héraultais qui honore ses pères (Danny d'Angel Crew et ex-Deviate sur «Control freak»), ses potes (Tristan de WeaksaW et Vince d'Alea Jacta Est) et s'ouvre à la mondialisation (Thiago du combo brésilien Worst pour une nouvelle version d'»Undertaker»). Avec ou sans renfort (la différence étant au final peu flagrante), les 6 bastos du barillet font mouche, mélangeant agressivité et masse volumique ultra dense, NFNO pilonne sans relâche en respectant (un peu trop ?) les règles d'or du style. Rien de nouveau sous le soleil mais une bonne grosse dose de HardCore des familles ultra efficace qui ravira les puristes. Pour un début, c'est déjà pas mal.

Oli

MORKOBOT

GoRgO
(SupernaturalCat Records)

Jouer de la musique, c'est vraiment le pied. C'est pas forcément le luxe, mais au moins tu te fais plaisir. Tu penses qu'à ta gueule car c'est ton exutoire principal, tu jettes tes créations à la face du monde (merci Internet) en espérant jouer sur quelques plateaux ou festivals avec les copains. Et le pire c'est que tu kiffes quand tu exposes tes compositions que personne ne comprend et s'agace à écouter. Les Morkobot doivent sûrement être de ceux là avec leurs deux basses et leur batterie, à envoyer un sludge groovy instrumental bourré d'impertinence math/doom. Les Italiens se lâchent totalement, un peu comme si on avait privé Meshuggah de ses guitares, et ne marquent aucune pause sur leur dernier disque en date, GoRgO, lui-même dépourvu de belles mélodies (sauf sur le dernier titre). Tout l'enjeu de cet album se situe dans le rythme et les structures de ses 7 titres, l'art du break, de la cassure, du contretemps, du pesant/rapide, des sonorités bizarroïdes environnantes aussi. En 38 minutes tes tympans vont se liquéfier, mais tu auras appris qu'avec deux basses et une batterie, on peut vraiment réaliser des choses authentiquement «heavy» tout en restant digne d'intérêt.

Ted

SCEAU DE L'ANGE

Ascendance
(Sortilège Metal Prod)

Sceau de l'Ange parque la marque de la musique du diable : guitares acérées, rythmiques lourdes et rapides, chant parfois d'outre-tombe, il n'en faut pas plus pour être mis à l'index ! Porter le nom de l'ange pourrait même sembler blasphématoire si Céline n'avait pas cette faculté à transformer son organe en voix paradisiaque alors que ses comparses (Thomas, Raphaël et Florian, depuis remplacé par Damien) ouvrent leur métal à des accents prog bien plus doux. Préparé depuis 2012, ce deuxième album des Haut-Savoyards a eu le temps de mûrir, chaque note, chaque mélodie, chaque rythme a été pesé, réfléchi, ce qui fait que les incursions heavy ou death passent plutôt bien dans un ensemble où tout est possible. Si le son est bon (une partie de la prod est signée Jamie King (Between The Buried And Me, Beyond The Styx...), c'est le choix de certains sons de gratte qui me chagrine quelque peu, très typé métal old school, il ne permet pas à Ascendance d'apparaître dans toute sa modernité. Chaînon manquant entre Kells et Eths (oui, je manque de références françaises) ou entre Lacuna Coil et Arch Enemy, Sceau de l'Ange continue d'imprimer son identité sans s'imposer de barrières musicales.

Oli

HE IS LEGEND

Few
(Spinefarm Records)

Lachés par leur label (Tragic Hero), les He Is Legend ont lancé une campagne de crowdfunding en 2015 pour enregistrer leur cinquième album, une campagne «même pas peur» qui annonçait un total de 56.000 dollars dont 5.000 pour l'artwork (ils se sont fait arnaquer s'ils ont payé ce prix-là) et 10.000 dans les popoches des membres du groupe ! Leur cagnotte engrangée (et même un peu plus), ils ont travaillé sur ce Few et l'ont signé chez Spinefarm Records ! Ce retour en grâce a ramené dans leurs filets le batteur Jesse Shelley (Sleepwave, Being as an Ocean) et a conforté leur idée que mélanger toutes sortes d'influences pour produire un métal plus bâtard qu'alternatif n'en est pas une mauvaise. Ce Few est donc assez ouvert avec des titres plutôt rentre-dedans («Air raid», «Jordan»), d'autres carrément tranquilles («Gold dust», «Call ins») et certains avec des inserts assez marqués (le riffing rock old school de «Alley cat», le passage expérimental/jazzy de «Fritz the dog»), il est même sympathique sans pour autant être transcendant car avec 70 plaques, il y avait certainement mieux à faire.

■ Oli

ELASTIK

Opak
(Koma Records)

Sorti uniquement en version numérique, Opak, le dernier EP d'Elastik, permet le retour en force de cette machine dark trip-hop aux mécaniques (très) bien huilées (2 albums, 3 EP et un 2-titres depuis 2009). Ce petit dernier parvient à jouer sur les nuances de sensibilités, capable de reprendre ses originelles sonorités glaciales comme sur «Écrire» sur lequel l'habituée Horror 404 parvient à déverser son fiel poétique, ou sur «Station», une illustration sonore parfaite pour un film d'horreur. Mais également d'ouvrir une légère brèche plus éclatante voire angélique à l'instar de «Mirrors» avec l'apport vocal de Malika dans la tranche d'un Massive Attack. Car autour de l'aspect très cinématographique de certaines séquences du disque - notons au passage la réussite de l'instrumentale «Une ville à deux» - de vrais morceaux peuvent naître. On sent que tout en étant un beatmaker monomaniaque, cherchant absolument à mettre en vie par ses morceaux une douloureuse introspection sonore, Thomas Prigent cherche néanmoins à refuser toutes formes de stagnation artistique, en allant puiser de nouvelles forces, telle que la chanteuse K-Rol Gola sur la gracieuse «Dissolved». Encore un bon cru plaisant défiant l'ennui.

■ Ted

CODA

Element II
(Autoproduction)

Si le premier élément présenté par Coda était certainement la terre, cet Element II correspond à l'eau même si, étrangement, il paraît moins fluide et plus rocailleux que le premier. Il m'est difficile de chroniquer ce nouvel album parce que je conserve quelques réticences à propos du chant de Stéphane, parfois trop doux et insipide («Goutte» est difficile à supporter), mais il a depuis quitté le combo (qui abandonne aussi le clavier), remplacé par Yohan qui ne se contente plus des choeurs. C'est déjà lui qui prête sa voix à «Hyperbole» qui sonne bien mieux que «Leviathan» trop marqué par le style de mélodies «historique» de Coda, alors que le morceau est assez rentre-dedans. J'en reviens donc au même constat que pour Rêve d'un monde en apnée, c'est en mode instrumental que le combo me parle le plus. Avec ses plages assez longues, l'apport du saxo, des nappes de clavier, des samples, on plonge dans le prog' et les expérimentations avec délectation. D'ailleurs, quand les phrases se font rares («Pluie»), elles deviennent agréables et servent la musicalité de l'ensemble. Element II est liquide mais les «Abysses» sont marquées par un rythme puissant et les «Chimères» par des guitares agressives, c'est donc un bain dans une eau peuplée de poissons étranges et de monstres qui t'attend, pas forcément relaxant...

■ Oli

THE ONE HUNDRED

Chaos + Bliss
(Spinefarm Records)

Londres a toujours été une terre de fusion (Asian Dub Foundation ou un poil plus au Nord Enter Shikari ou à l'Ouest Hacktivist), voir émerger un groupe comme The One Hundred n'est donc pas une surprise. La plupart des membres ont fait leurs armes ensemble avec Collapse The Control avant de monter ce groupe dont le premier EP Subculture (2014) les avait propulsé sur le devant de toutes les scènes qui comptent au pays de sa majesté. Les revoilà avec un album 12 titres qui mêle savamment électro, hiphop et métal pour un rendu cyberpunk des plus excitants. Jouant sur les ambiances, les tempos (du plus nerveux au plus calme, tout y passe), l'intégration de sonorités et de petites surprises (comme du chant féminin sur «Boomtown») alors que l'ensemble est plutôt frontal (le titre éponyme est lourdement industriel), The One Hundred enchaîne riffs tendus, flows acerbes et attaques tranchantes ne nous laissant jamais le temps de réfléchir à ce qu'ils font. Si tu es sensible aux mélanges des genres comme sont capables de le faire The Qemists ou Boars (chroniqué par ailleurs), on te recommande de prêter une oreille à ce Chaos + Bliss qui pourrait te faire danser comme un con tout l'été.

■ Oli

DAS KINO

The call of a vision
(Doyoulike)

Si la nature sait créer de remarquables symbioses comme le poisson clown avec l'anémone ou le pluvian fluviatile avec le crocodile du Nil, le monde musical sait aussi combiner des artistes aux aspirations a priori éloignées. C'est le cas dans ce nouveau projet porté par le groupe Das Kino (« le cinéma » en allemand) où le chant doux et chaud de David Darricarrère interagit avec celui de Léa Colombet, diaphane et fluet ; le premier en anglais dialoguant souvent avec la seconde en français (« Out of the shadow », « Ton exil »). La bande originale de cette rencontre est une électro-pop fouillée et délicate qui a su trouver le juste équilibre, jamais dans l'excès d'orchestration ni dans un minimalisme easy listening. Un subtil dosage avec des titres bien electro (« Electric jungle »), certains plus trip-hop, ou d'autres tout en sobriété comme « L'amoral », qui se développe principalement autour d'un piano classique. On pense aux Islandais de Gang Bang, à Lady & Bird, on pense aussi pas mal à Portishead sur l'intro du titre « Le silence », et on pense surtout à prendre un abonnement dans ce cinéma, pour un long métrage envoûtant et entraînant.

■ Eric

THE SWORD

Greetings from...
(Razor & Tie)

Sortir un album live semblait être un passage obligé pour The Sword, au sommet de la vague depuis High country, ils ont donc enregistré tous leurs concerts de la tournée 2016 avec Opeth pour en extraire 9 morceaux et nous les envoyer comme une carte postale. On repassera pour la continuité, la chaleur d'un public et d'un moment particulier puisque l'exercice se résume surtout à des versions live assez neutres. Outre les quelques étirements de rigueur, la vraie différence avec le studio, c'est le son qui est bien moins soigné et si lors d'un concert, on peut se satisfaire d'une saturation ronflante, chez soi, ça fait amateur. Ce Greetings from... est donc à laisser entre les oreilles de ceux qui sont déjà fans du combo et qui voudront des exécutions différentes des titres de High country (dommage d'ailleurs qu'il n'y ait que de l'électrique et donc rien de Low country), Warp riders, un extrait de Gods of the Earth et un autre de Age of winters. Seul petit attrait, «John the revelator», la cover de Blind Willie Johnson, un bluesman texan dont le titre phare a été popularisé par Depeche Mode ou Tom Waits. Maigre pour un combo aussi fabuleux.

■ Oli

HORSKH

Gate
(Audiotrauma)

Quand le radar annonce une nouvelle sortie en provenance de Besançon, nos oreilles sont souvent plus attentives... Quand les deux protagonistes du projet sont déjà connus de nos services pour ceux rendus à d'autres groupes (Briou chez Black Code, Bastien chez Jack And The Bearded Fishermen), on essaye de rester calme mais à l'écoute de ce premier véritable album de Horskh (leur EP Dawn même rallongé avec des remixes ne faisant pas un album), difficile de rester impassible. Electro dansant (dans les années 80/90, on disait EBM et on pensait à Front 242 ou Skinny Puppy) croisant le fer avec des saturations et une puissance métallique, ce Gate est un recueil de bombes industrielles comme on n'en fait plus beaucoup. Quand le duo laisse respirer ses titres et que Bass scande ses textes, l'ombre d'un Alec Empire (Atari Teenage Riot) se dessine («Engaged and confused», «Trigger») mais dans l'ensemble, c'est la partie électro qui domine cet opus avec des samples et des boucles qui viennent danser avec la batterie pour nous éparpiller sur la piste. Intermittents des spectacles depuis 2009, merci donc à Audiotrauma (nÄo, Sonic Area, Chrysalide...) de les héberger et de leur donner de l'élan en propageant leurs ondes.

Oli

WHALES OF THE CROSSREAD

Sea turns to red
(Blackout Prod)

Whales At The Crossroads, composé d'anciens Early Grave/Diego Pallavas/Major Cooper, n'a pas 2 ans d'existence mais en impose déjà sur l'axe Nancy/Épinal en attendant de conquérir le monde entier. Le quatuor a déjà croisé le fer avec Cooper ou Nashville Pussy et a pris les chemins du studio l'hiver dernier pour mettre en boîte 5 titres en guise de carte de visite. En plus de présenter un packaging soigné, Sea turns to red a le mérite de poser les bases du rock heavy stoner survitaminé et sans complexe. La production manque un peu de puissance mais la qualité des compositions fait très vite oublier cette parenthèse. Car oui, les garçons se sont appliqués pour nous offrir des morceaux énergiques, bien branlés et surtout parfaitement exécutés. Les guitares sont lourdes et incisives, le basse/batterie respecte les codes du genre et les voix sont au poil. Le groupe est aussi à l'aise avec les tempos soutenus que dans les passages lourds et pesants, et il alterne sans sourciller des temps chantés et de longues plages instrumentales. Les influences sont clairement assumées et le groupe se démarque déjà avec une identité propre. Chapeau !

Gui de Champi

EDINBURGH OF THE SEVEN SEAS

L'ätre et l'enfant (Saka Cost)

Si L'âtre et l'enfant renvoie à une image chaleureuse, c'est tout de même vers la mime référence (L'être et le néant) que la musique d'Edinburgh of the Seven Seas nous ramène rapidement, et plutôt du côté d'un vide ténébreux comme le laissent penser les titres des morceaux («Les isolés», «Marais noir», «Nuit brune», «L'eau sourde»). Avec un EP instrumental, forcément que les noms choisis pour les plages donnent une direction... Le rythme est très mesuré, les sons sont presque toujours clairs (une petite distorsion sur «Feux follets», à peine quelques autres par ailleurs), les expérimentations ont été abandonnées, on s'est donc encore éloigné de Mudbath pour découvrir des territoires peu engageants mais calmes et beaux. Edinburgh of the Seven Seas réussit à nous dépeindre la désolation d'espaces sauvages avec une douceur étincelante. Et l'ensemble est plus cohérent que sur - inlandsis - qui, aujourd'hui, paraît comme une collection d'idées plus qu'un album, en tout cas, il semble moins homogène que celui-ci où les enchaînements sonnaient logiques. Au coin du feu, c'est donc à se plonger dans une histoire que nous invite Florian, une aventure au final très agréable car posée, réfléchie et envoûtante.

Oli

AN EROTIC END OF TIMES

Chapter one
(Les disques Rubicon)

An Erotic End of Times est une ramification de Porn puisque le duo a officié ensemble il y a une dizaine d'années à l'époque de Call me superfurry. Si Philippe a continué de faire dans le métal glam indus, Erwan avait quitté le groupe en 2006 pour se remettre au charbon en 2015 avec ce nouveau projet. La voix et les effets (de guitare comme ceux sur le chant) sont assez similaires à ceux de Porn mais en terme de dynamique et d'ambiances dansantes, on est clairement moins bien servis. Bien plus proche de l'esprit gothique, on passe du glam au gloom et on se retrouve pas loin d'un Type O Negative ou d'un The 69 Eyes. An Erotic End of Times cherche à imprimer sa marque en variant les atmosphères, on a de l'inquiétant («I am become death») ou du pesant («Writings on the wall»), des titres amples («No rights»') ou plus resserés («The origin of all caoming evil»), des passages rapides («Love is the end» qui semble forcé par moment) et d'autres plus reposés («One second»), on trouve donc la volonté de proposer un album complet qui proposer un univers aux multiples facettes derrière une façade facilement identifiable.

■ Oli

THE DOCTORS

Unterwelt
(Manic Depression Records)

Cela fait une paire d'année que le duo bordelais de The Doctors peaufine la sortie de son premier LP, par le biais de deux EP. Vers la fin 2016, sort donc Unterwelt («pègre» ou «enfer» en allemand), un digipak 2 volets sans livret aux teintes sombres, pour être en raccord avec l'aspect nébuleux de sa musique. Présenté par leur label, Manic Depression Records (Bodysnatcher, Camp Z, Frustration) comme étant un LP, alors qu'il atteint à peine les 25 min, ce disque ne contient finalement que deux nouveaux titres sur sept («Unterwelt» et «Paradies»), dans la même veine musicale. Une double déception pour quelque chose qui se voulait être un nouveau point de départ pour ce duo qui manipule cette cold-wave punk minimaliste avec brio. Parmi les anciens titres présents, deux sont légèrement revisités («Inferno» et «metro») et trois sont remasterisés («L'Integral», «Savinkov» et «Diese»). Dès lors, comment vous parler de cette galette manquant fatalement de personnalité, étant donné l'existant de ces deux EP sur lesquels nous avons déjà tout dit auparavant ? À part cette remise à niveau sonore honorable de ses anciens titres, Unterwelt aura simplement l'intérêt de faire découvrir l'univers atypique du groupe à ceux qui ne le connaissent pas encore. Allez-y, c'est visiblement le bon moment.

■ Ted

VOICE OF RUIN

Purge and purify
(Tenacity Music)

On a raté leur précédent album (Morning wood en 2014) mais depuis, les Voice Of Ruin ont considérablement changé leur line-up puisque les deux guitaristes et le batteur sont «nouveaux». Pour autant, le projet et sa ligne directrice n'ont pas spécialement évolué, le combo continue de donner dans un métal ouvert d'esprit qui intègre des éléments venus de différentes chapelles avec comme église au milieu du village un bon thrash historique et autour donc des touches de death, de heavy, voire de black. Aux growls d'un chant sombre, les guitares sont capables de répondre par des mélodies, certes distordues, et la rythmique ne se veut pas toujours destructrice. C'est donc par ses instruments que Voice Of Ruin varie les plaisirs davantage que par son chant, assez monotone au final (les angles d'attaque un peu différents comme sur «Horns» ou «Piracy» sont trop peu nombreux), surtout en comparaison avec les guitares, jamais à court d'idées, de la basse ou de la batterie, qui donnent toujours le bon tempo sans vouloir en faire trop. Le sang frais injecté dans le groupe est certainement responsable de ce foisonnement d'idées, en se démarquant plus largement des canons du growl, VOR aurait totalement conquis mon adhésion.

■ Oli

PALE GREY

Ghosts
(JauneOrange / PIAS)

S'ils sortent un nouvel album complet à l'automne, les Pale Grey ont voulu en partager quelques morceaux avant l'été, histoire d'habituer leurs fans à leurs nouvelles inclinaisons, voici donc ces quatre Ghosts. La pop assez britannique s'est évaporée pour laisser la place à des ambiances assez éthérées, des titres très amples où l'influence prédominante est celle de la trip hop, on est désormais bien plus proche de Portis que de Radio -head. Les Belges jouent sur la voix (qui rappelle parfois l'une de celles d'Archive, sur «Ghost» notamment) pour varier le style et conserver un lien avec Best friends. Très homogènes, ces quatre plages ne manquent pas de profondeur, le travail en studio a été millimétré, les intenses réflexions sur la construction des titres et leurs arrangements n'ont pas été vaines, tant elles servent le propos et rendent facile l'écoute d'une architecture assez fine. La preuve avec la voix à la tonalité plus haute de Romain Cupper (Leaf House) qui s'intègre parfaitement à «Cupidon» et qui marque, trop rapidement, la fin de cet EP, c'est toujours un peu plus que le simple «Billy» (orchestral et magique) mais il est clair que Pale Grey a réussi son coup. L'aperçu de cette évolution qui sonne comme une petite révolution met en appétit, on en serait presque à réclamer l'automne...

■ Oli

BLINK-182

Calfornia
(BMG Rights Management)

Que reste-t-il de la machine Blink-182 avec le départ (cette fois-ci définitif ?) d'un de ses piliers, le désormais très barré Tom DeLonge ? Qu'on apprécie ou pas le timbre nasillard et la technicité somme toute limitée du bonhomme, il faut reconnaître qu'accepter de succéder à pareille légende n'est pas forcément un cadeau. Parce que oui, même si on aimerait sans doute parfois le nier, Tom et ses acolytes ont clairement réussi en leur temps à mettre un pied dans le punk-rock (voire le rock tout court) aux teenagers en mal de rebellitude. Néanmoins, entre hiatus et albums plus « intelligents », le groupe a clairement vu décroître son influence depuis 10 ans, mais pas forcément son intérêt. Rejoint par Matt Skiba (Alkaline Trio), les quadragénaires durcissent même quelque peu le propos et varient les thématiques, toujours aidés par une production ultra-efficace, d'emblée reconnaissable. Alors même si vous avez dépassé depuis longtemps votre période Blink, jetez une oreille aux singles « Bored to death » ou « Los Angeles », vous pourriez être surpris.

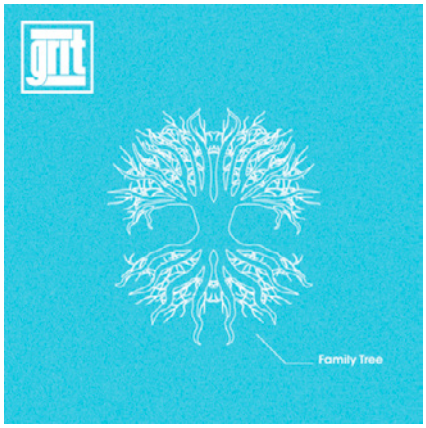
■ Antonin

HYPERDUMP

The weak man
(Send the Wood Music)

Parmi les groupes à s'être fait un nom sur leur capacité à mixer plein d'influences pour en faire leur marque de fabrique, Hyperdump est une jolie référence française. Histoire de définitivement asseoir cette réputation d'habiles mélangeurs de tiroirs, le combo se permet avec The weak man de relever un défi hors norme. Celui de créer un album autour d'une idée principale mais de multiplier les chanteurs pour donner vie à cette histoire. Ils sont donc huit invités à se refiler le micro et ce ne sont pas que de simples potes puisqu'aux côtés de Guillaume Bideau (Mnemic, One-Way Mirror, Scarve...), Arno Strobl (Carnival in Coal, 6:33) ou Benhanced (Lies) on retrouve aussi Blaze Bayley (ex-Iron Maiden). Forcément ces voix donnent des couleurs différentes aux titres (death, thrash, heavy, alternatif...) et la musique suit le mouvement sautant parfois d'un genre à l'autre dans le même morceau («History» attaqué comme un Sepultura de par la rythmique, les riffs et quelques voix et terminé en heavy au solo percutant). La plus grande difficulté, c'était de lier le tout, c'est là qu'on voit le talent des musiciens (bien aidés par la voix «naturelle» d'Hyperdump) puisque l'ensemble s'écoute sans donner l'idée d'une compilation mais aussi sans temps faible. Au pire, on repère juste des titres un peu meilleurs...

■ Oli



GRIT

Family tree
(Greasy Records)

Même style d'artwork (très réussi là encore), même énergie, ce deuxième chapitre d'un album (Shreds of tales) à paraître à la fin de cette série de 3 EPs, permet à Grit d'enfoncer le clou (et d'enchaîner de nouveaux concerts). Ce Family tree ne comporte pas de titre aussi exceptionnel que «Time out» mais les trois nouvelles plages sont d'égales valeurs et frisent l'excellence. Basse et batterie limpides dans le son, frappant et caressant juste ce qu'il faut quand il faut, sons de guitares délicats ou plus acérés, chant filtré très rock, quelques pointes d'arrangements aux couleurs pop électro contre balancés par des élans de saturation bien lourds, les ingrédients de cette arbre généalogique presque symétrique sont parfaitement dosés. Et quand tout s'assemble, on obtient des compositions solidement construites avec ce qu'il faut de dynamique entre accélérations et pauses, des compositions à l'efficacité redoutable capables de procurer un bonheur immédiat. Le tout sans jamais donner dans la facilité et le produit de consommation rapide ce qui fait que même sans titre d'exception parmi ces trois-là, cet EP est la pépite de l'été. Libre à toi d'attendre l'album pour profiter de Grit ou d'en profiter dès maintenant...

■ Oli

AGUELENNA

Jour de foire
(Autoproduction)

Si tu trouves que Superbus est trop pop, que The Distillers était trop punk, que Joan Jett c'est trop vieux, que Jane Birkin elle n'a pas de voix et qu'il y en a marre de tous ces rockers qui chantent en anglais ; si en plus, tu aimes les albums pas trop longs, du vrai rock français au sens noble du terme, et les groupes qui finissent en « A », alors Aguelenna est fait pour toi. Ce quatuor francilien nous présente déjà son troisième album, un EP qui envoie du très bon rock post 90's. Marie Beaurepaire, chanteuse du groupe, y greffe ses textes, avec une belle voix pop rock, intelligible et puissante, telle une Juliette and The Licks à la française. Cela donne quatre titres parfaitement construits, incisifs, très savamment dosés, qui jouent avec les rythmiques comme avec les arrangements, interprétés par un groupe au réel talent d'écriture, doté d'une très bonne maîtrise technique et mélodique. Le seul bémol, si il fallait en trouver un, c'est qu'il s'agit seulement d'un mini album, et on aurait aimé quelques titres supplémentaires pour continuer à faire encore un peu la foire avec Aguelenna.

■ Eric

PROGNATHE

We're sane
(Peccata Mundi Records)

Pour les amateurs de métal très violent, ce We're sane est une très belle occasion de découvrir Prognathe parce qu'en plus de son nouvel album, le groupe offre ses deux précédentes galettes (Prognathe et Revelation flesh) dans un joli digipak, tu récupères ainsi l'intégralité des compos du duo toulousain en un seul objet illustré en noir & blanc et en sang. La prod est un peu plus soignée (même si c'est encore du fait maison), l'emballage est top, le groupe a donc progressé dans ces deux domaines en continuant leur travail de destruction de nos oreilles avec un death/black qui joue autant sur les saturations que sur les rythmes. Entre hurlements et growls (quel pied quand les deux se répondent), les variations du chant sont peut-être les parties les plus difficiles à appréhender parce qu'elles ne sont pas toutes faites du même béton armé que les parties instrumentales (guitare et basse, le reste étant réalisé par des machines) qui, elles, m'atteignent à chaque coup. Qu'ils soient portés avec force ou avec rapidité, ils sont toujours précis et nous transportent d'une chapelle métallique à une autre assez naturellement. Plonger dans l'univers de Prognathe n'est pas de tout repos mais c'est maintenant qu'il faut y aller.

■ Oli

VvvV

VvvV
(A tant rêver du Roi)

Peu de choses ont filtré sur ce duo de Bordeaux, side project de membres de Year Of No Light et Aerôflôt notamment. Mais à l'image de sa pochette intrigante, l'album, plutôt radical, n'a pas forcément besoin de beaucoup de contextualisation pour être compris ou apprécié : on sent d'entrée qu'on n'évoluera pas dans le domaine de la pop mignonne qu'on sifflote sous la douche. Majoritairement frontal, le début du disque (« Like », « Slugs ») évoque d'ailleurs énormément les américains de Liars, notamment leurs albums WIXIIW et Mess - soient les enregistrements les plus sombres et sales de leur discographie. Sans tomber cependant dans le glauque extrême les VvvV ont tout de même clairement injecté une bonne dose de malaise et d'agressivité dans leur musique. Et lorsqu'ils calment un peu le jeu, c'est à grand renfort de synthés carpenteriens (« Your life »), proposant au fil de ces 12 titres un beau degré de noir, entre post-punk, indus et coldwave.

■ Antonin

TEXAS

Jump on Board
(BMG Rights Management)

Plus de 30 ans d'existence, des hits planétaires, l'image d'un vrai groupe de pop/rock surfant sur ce que le public attend («I don't want a lover» en 89 ou «Summer son» en 99 sont tous deux marqués par leur époque), Texas sort un neuvième album mais ne fait pas pour autant la chasse aux succès radiophoniques. Sauf surprise, il n'y en aura pas sur Jump on board, Sharleen Spiteri peut afficher son minois partout dans les médias et sur l'artwork, leur travail sur ces compositions est trop personnel et intimiste pour charmer les foules. Texas a juste sorti un album de chansons pop, parfois un peu trop bien arrangées («Let's work it out» ou «Great romances» en deviennent passe partout et ne vont nulle part) mais souvent très sensibles («For everything», «Sending a message») et avec ce qu'il faut de rythme pour marquer les changements de piste (un «»Can't control» dominé par les instruments, un «Tell that girl» qui fait penser à K'S Choice). Quand un mastodonte des charts sort un album qui se fait discret en radio, c'est qu'il n'est pas assez accessible au grand public, c'est un signe qu'il peut être intéressant pour les autres.

■ Oli

MOONYA

Eye
(Autoproduction)

Petit jeu : choisis d'abord un adjectif parmi les propositions suivantes : évanescent, onirique, lunaire, reposant, suave, entraînant, atmosphérique, paisible, éthéré. Ensuite, tu y rattaches un nom commun pioché dans cette seconde liste : ballade, voyage, univers, parenthèse, rencontre, vagabondage. Combine les deux termes, et tu auras une définition parfaite de l'empreinte musicale de cet Eye, un sympathique EP de 5 titres de Moonya. Derrière ce deuxième album, il y a Amandine Fontaine Rebière, artiste française multi instrumentiste (chant, guitare, mélodica, percussions, looper) qui développe une œuvre homogène, avec une réelle signature vocale et musicale : des titres qui débutent très épurés pour s'enrichir progressivement avec justesse et sobriété, par petites touches poétiques. L'ensemble de cet album est une dream pop subtile et douce. La voix oscille entre Lisa Germano et Elizabeth Fraser des Cocteau Twins sur une musique proche de Sigur Ros ou Cat Power. Un Eye qui peut s'écouter (eh oui !) sous une belle nuit d'été, à suivre les lucioles, attendre les étoiles filantes ou compter les cratères sur la lune.

■ Eric

A VERY SAD STORY

Tools of death
(FUCK4ABEER prod)

Juin 2017, A Very Sad Story est en studio pour enregistrer de nouvelles compos et moi, j'écris sur leur album Tools of death sorti il y a déjà deux ans... Passés entre les mailles du filet de la promo à l'époque, le digipak est arrivé entre nos mains au moment opportun pour remettre un coup de projo sur les Lorrains qui n'ont rien perdu depuis Deep black thoughts. Sludge et stoner à souhait, le groupe a parfaitement réglé ses saturations pour plomber des riffs lancinants et déchirer le haut de l'atmosphère par des éclairs plus scintillants, avec quelques passages moins gras pour marquer les dynamiques. Plutôt que la chevrotine, les armes de prédilection de ces bûcherons sont davantage la masse et la hache, une pour assommer, l'autre pour trancher. Et on en redemande. Seul petit bémol, c'est la relative monotonie du chant, il semble un peu forcé comme s'il fallait ressembler à tout prix aux chefs de file du registre (Down essentiellement). A côté de ce léger grief, il faut applaudir la prestation de l'ensemble des zicos qui sur les dix titres (très étirés, l'album fait plus d'une heure) réussissent à varier leur jeu tout en restant ultra performant en termes de sensations provoquées.

Oli

ANARCHIST REPUBLIC OF BZZZ

United diktaturs of Europe
(Atypeek Music)

Voilà typiquement le genre de disque qui requiert avant tout un véritable engagement de la part de son auditeur. Il faut en effet consciemment accepter d'être malmené sans vergogne par ce collectif américain, qui dynamite ouvertement les genres, pour réussir à maintenir son attention plus de quelques minutes. Généralement d'apparence bordélique, les compositions jouent en effet souvent avec nos nerfs, déstabilisent, crispent, parfois, et évitent scrupuleusement toute tentative de séduction. On navigue ici en terrain inconnu voire carrément hostile (« Tropic of Interzone »), entre noise, no wave, musique traditionnelle, et chant rappé ; par son absence de compromis et son aspect contestataire le disque se place d'ailleurs en droite ligne du post-punk des années 80. Mais autant être franc, même s'il a le mérite d'exister, United diktaturs of Europe rejoindra très vite l'étagère des disques expérimentaux, certes intéressants mais qu'on ne réécoutera probablement jamais.

Antonin

FOLSOM

Bad ways
(Autoproduction)

L'histoire commence un vendredi soir, lorsque John pique les clefs de la oldsmobile de son père pour emmener secrètement Maria, Janet et Robert, dans un vieux bar glauque entouré de marais, nommé Bad ways. Partis pour y passer la soirée, ils y finiront méchamment trucidés. Il y avait The Titi Twister d'une Nuit en enfer et ses mariachis vampires, il y a maintenant le tripot Bad ways et son quatuor funk rock débridé Folsom. Dans ce bar, on y croisera un tueur en série cannibale, un loup garou, un fantôme chinois, et même un Kraken. Un bestiaire éclectique, pour une bande son électrique : des raclements de gorges à des phrasés rap pour le chanteur Peter, des riffs sauvagement rock à de grandes envolées funk pour le guitariste Florian, la basse de Théo qui gigote dans tous les sens et la batterie de Léo qui prend cher. Face à une telle palette de genre, la mixture pourrait paraître être dure à digérer, mais bien au contraire, Folsom imprime sa marque, et nous ballade d'un style à un autre avec une aisance déconcertante. Avec simplement un chanteur, une guitare, une basse et une batterie, Folsom vous attrapera ...et vous grignotera les oreilles toute la nuit.

Eric

VENDREDI 13
& SAMEDI 14
OCTOBRE

SALON 2017

EXPO

DÉBATS

CONCERTS

VINYLES
LIVRES
FANZINES

La Jimi

LE RENDEZ-VOUS ANNUEL DES INDÉS
ET DE L'AUTOPRODUCTION

IVRY-SUR SEINE (94)
M°7 MAIRIE D'IVRY

SALON GRATUIT
PASS CONCERT/SOIR : 10€

INFOS : 0145150707
JIMIFESTIVALDEMARNE.ORG

ARTWORK : INNIPUKINN.NET

ESPACE ROBESPIERRE · LE HANGAR · LE TREMPLIN · THÉÂTRE ANTOINE-VITEZ · FORUM LÉO FERRÉ

LOCATION : FNAC - CARREFOUR - GÉANT - FNAC.COM - DIGITICK.COM – POINTS DE VENTE HABITUELS ET SALLES PARTENAIRES

IVRY s/SEINE
THÉÂTRE D'IVRY ANTOINE VITEZ
LE HANGAR
LERIF www.lerif.org
VAL de MARNE Le département
irma
FERAROCK
FESTIVAL DE MARNE

REGARDE LES HOMMES TOMBER DE LA PÉNICHE

ARRIVÉ PRESQUE DE BONNE HEURE SUR LES LIEUX DU CRIME, J'ENTENDS SUR LA RIVE LE PREMIER GROUPE QUI COMMENCE DÉJÀ À ENVOYER LA SAUCE. QUAND J'AI VU L'AFFICHE, IL M'ÉTAIT DUR D'IMAGINER LA COHÉRENCE ENTRE CHAQUE FORMATION.

Les Mantras de Poitiers ouvrait avec une recette de stoner très progressif, aérien et psychédélique. Parfait pour débuter la soirée : de manière calme, progressive et pleine de beauté avec quelques excès de violence lourdement appuyés pour notre plus grand bien.

S'ensuivaient les jeunots de Diffracted sous l'étiquette Groove/Core. Des locaux contents d'être là et de partager l'affiche avec d'aussi grandes pointures, ça se voyait, mais qui me laissaient sur la sellette. Loin d'être nul, je ne me retrouve plus depuis quelques temps dans ce genre de son... Mais impossible de retenir un petit sourire devant cette innocence des jeunes groupes qui, bien qu'un peu maladroits, envoyaient tout ce qu'ils pouvaient.

Puis vient le tour de Presumption, digne représentant d'un stoner métal au croisement de Pantera et Orange Goblin venant aussi de notre chère ville de la Rillette. Malgré un son parfois trop élevé qui rend le tout un peu brouillon, ils ont fini d'achever notre attente avec énergie. Chacun à leur manière a accompli la lourde tâche de chauffer la salle avant la tête d'affiche. Vous allez me dire que vu la capacité de cette Péniche (80 places toute mouillée) la mission est facile. Détrompez-vous, qu'importe le nombre, un public hermétique restera toujours un public hermétique. Mais force est de constater que nous étions tous prêts pour la suite des hostilités grâce aux trois généreux premiers groupes qui nous avaient bien mis dedans.

Le silence se fait, la salle se re-remplit peu à peu après l'éternelle petite pause sur la rive pour se dégourdir les membres. Puis après une attente qui semble interminable les lumières tombent enfin, les bougies s'allument et la fumée s'épaissit. La magie s'installe.

L'intro' sonne au rythme des flammes, le public se fige et nous voilà partis pour un voyage d'une heure dans leurs contrées déchirées, mélancoliques et violentes. Il n'est plus question de rire, sourire ou même penser. Impossible de rester insensible à l'envoûtement de la troupe encapuchonnée, et la concentration est de mise. Pas qu'elle soit voulue, mais on se retrouve absorbé ; comme happé par le groupe. Un charisme fou, une classe sans pareille et une maîtrise de scène parfaite. Aucune place au doute, on sait tous pourquoi on est là. Au rythme d'une cérémonie infernale, on est tous convertis au fil des chansons qui s'enchaînent d'une manière tellement logique qu'il est impossible de décrocher du show. Bien sûr une bonne partie de la setlist (pour ne pas dire quasi toute) fait la part belle au dernier album des Nantais, Exile, sorti en 2015, mais ils nous récompenseront de « tubes » du premier opus magnifiquement intégrés à cette discontinuité haletante. Comme « Ov flame, flesh and sins » par exemple, pour mon plus grand plaisir. Le public retient sa respiration, et les seules notes perceptibles durant la chanson sont les vertèbres craquantes sur les coups de tête répétés au rythme des riffs dingues et de la puissance des percussions. Ils font preuve d'une précision folle et d'une prestance juste magique. En bref, nous sommes témoins de ce que l'on peut appeler noblement la « Classe ». Une leçon bien retenue sur ce qui fait la puissance, le professionnalisme et l'image sacrée et intouchable d'un groupe. Et comme j'ai si bien entendu de la bouche d'une fan juste devant moi quand les lumières se sont (trop rapidement) rallumées : « ça transporte » ! Tu ne crois pas si bien dire ! Plus qu'un concert c'est une expérience où chaque élément compte. Chaque position de scène, chaque bras levé, chaque nuage de fumée, même l'odeur de l'encens qui brûle. Une alchimie totale qui sublime le moment présent. Il est assez dur de décrire ce concert autrement qu'avec les sens tellement ils ont tous répondu à l'appel. On se serait cru dans un rêve, une véritable fantasmagorie illuminée d'un showlight infernal totalement adéquat.
Je ne saurais quoi ajouter, à part que ce concert restera gravé dans mes mémoires.

Merci à la Wizard Asso et à la Péniche Excelsior d'Allonnes pour nous avoir fait vivre ce moment magique. Premier méfait que j'accomplis dans ce cadre si particulier, mais je dois avouer que bien loin de trouver ça accessoire, cet espace restreint, et sur l'eau qui plus est, a renforcé considérablement l'ambiance magique de Regarde les Hommes Tomber sur scène. Une bribe de conversation m'est tombée dans les oreilles sur la fin, déclamant « Dans à peine un mois ils sont au Hellfest » soulignant l'incompréhension de les voir dans ce trou perdu. Vrai, mais je mets ma main à couper que c'était tellement mieux ce soir-là dans un cadre justement restreint, qu'en plein jour en plein air, que je n'en ai rien à faire.
Gloire à ces Hommes tombés parmi nous.

Merci à Elodie et Romain, et mercis répétés à la Wizard Asso et à la Péniche Excelsior d'Allonnes.
Photos : © Romain Avry

H. Bartleh

Y'A PAS L'FEU

3 JUIN 2017, IL FAIT BEAU, LA DEUXIÈME ÉDITION DU FESTIVAL Y'A PAS L'FEU EST DÉJÀ UNE RÉUSSITE. AFFICHE EN BÉTON, CADRE SOIGNÉ, LES HABITANTS DU PETIT VILLAGE DE CAMBRIN SAVENT RECEVOIR. PLANTÉS À MOINS DE 100 MÈTRES DE L'EGLISE DANS LE PARC QUI ENTOURE LA MAIRIE, LES CHAPITEAUX (DONT LE TRÈS ANIMÉ BAR) ET LES TENTES ACCUEILLENT PLUS DE 1000 PERSONNES CE WEEK-END AVEC DU BON SON POUR LES AMATEURS DE ROCK/MÉTAL LE SAMEDI ET DE REGGAE LE DIMANCHE.

Un programme familial chargé et la distance me font arriver en début de soirée avec la fin du set de Linecrusher, désolé pour les Paranoid mais on se reverra certainement. Les nordistes repoussent les lignes mais on se perd un peu entre rock, métal et grunge, un peu comme pour Kill Me This Monday, la multiplication des influences me fait perdre le fil et me laisse hors de leur univers.

Y'a Pas L'Feu donc il y a un peu de retard, une dizaine de minutes mais qu'importe puisque personne n'est pressé... Unswabbed rameute le public attiré dehors par les percussionnistes et va nous présenter quelques uns des nouveaux titres qui sortiront cet automne. Un album qui est presque prêt et qu'ils ont fait avec leurs petites mains (enfin, surtout celles de Tof) au Studio In Situ qui est devenu leur antre. Disséminés dans la set-list, ces morceaux encore inédits se mélangent bien avec les anciens, chantés en français avec ce qu'il faut faut de mélodies (le refrain du titre choisi pour clip éclaireur «De l'ombre à la lumière») et de passages baston (grosse claque sur «D'amour et d'ivresse»), les textes ne sont pas encore chantés par le public comme ceux des «tubes» («Paranoïaque», «Si souvent», «Addict», «Jusqu'à l'aube», «Seul», «Pourquoi»...) mais certains ont clairement le potentiel pour le devenir.

L'escapade en anglais de Tales from the nightmares vol.1 ne trouve pas sa place dans ce concert mais comme le dit Séb «c'est un pur hasard, c'est la première fois qu'on en jouait pas depuis la sortie de l'EP», les fans de l'Unswabbed anglophone devront quelque peu patienter pour trouver un volume 2 dans les bacs puisque deux albums en français devraient se succéder. Pour le moment, l'heure est à la fête avec les copains et au bonheur de retrouver des sensations fortes. Et pour ne pas éteindre les sourires (mais aussi et surtout faute de temps en répét'), le groupe n'a pas rendu hommage à Chris Cornell, mais qui sait, peut-être que sur les prochaines dates, on aura le droit à «Fell on black days»...

Le chapiteau est blindé quand Mass Hysteria monte sur scène, eux aussi sont capables de s'adapter aux conditions et vont répondre présent en envoyant une grosse dose d'énergie et d'ondes positives dans un set assez décontracté, faute de moyens, le light-show restera certainement comme l'un des moins remarquables de la tournée mais ça donne beaucoup de liberté au groupe qui va jouer 90 minutes au taquet. L'ambiance est tellement sympathique que Mouss en oublie de sortir de scène après «Plus que du métal», la pause du «rappel» se fera donc en mode déconne «là, on dit qu'on est derrière et que vous gueulez...».

Avant d'en arriver là, on aura eu le droit à la démonstration de force habituelle (raaah, ce mur de guitare sur la fin de «Pul-

sion»), la découverte du public ch'ti au plus près du corps pour James lors de «P4», un salut à Patrick Roy et «L'enfer des Dieux» pas encore dédicacé aux nouvelles victimes (London Bridge will never falling down). Pas de «Mass protect» ou de «World on fire» pourtant toujours d'actualité eux aussi (Donald, va te faire covfefe !). Pas de Slayer en interlude mais une grosse partie du «Roots» de Sepultura (qui était «spontané» confiera Yann ensuite, ce n'était donc pas un hommage aux conditions) et un peu de MetallicA pour faire monter des furieuses (et des furieux) sur scène, une armée des ombres qui recrute jeune car le petit Thibault n'a pas encore 5 ans (merci pour la séquence Jacques Martin !). Le concert s'achève avec une «Furia» en mode queue leu leu à la limite de la transe !

Set list Unswabbed : La chute, L'équilibre, Paranoïaque, Si souvent, L'étincelle, Rien à perdre, Une bouteille à la mer, Ma dernière heure, De l'ombre à la lumière, Addict, Les nerfs à vif, Jusqu'à l'aube, Seul, Ma place, D'amour et d'ivresse, Pourquoi

Set list Mass Hysteria : Chiens de la casse, Vae soli, Une somme de détails, Vector equilibrium, L'enfer des Dieux, Failles, Plus qu'aucune mer, Pulsion, Contraddiction, P4, Notre complot, Tout est poison, Plus que du métal /// Donnez-vous la peine, Respect to the dancefloor, Furia

Merci Elo & Unswabbed, merci aux Mass Hysteria, merci et bravo à toutes l'équipe du festival Y'a Pas L'Feu.
Photos : © Oli

Oli

EUROCKÉENNES 1997

ATTENTION ! ÂME SENSIBLE S'ABSTENIR ! LE RÉSUMÉ DES EUROCKS 97, QUI VA SUIVRE CES QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION, COMPORTE UN CERTAIN NOMBRE DE NOMS DE P*TNS DE SUPERS GROUPES... 1997, COMME 1996 ET 1999 SONT DES ÉDITIONS QUI ONT CONSTRUIT LE MYTHE EUROCKS...**

Pour moi tout commença avec une révélation, j'avais enregistré leur clip, «Lie with me», à Best of Trash et j'avais trouvé ça excellent donc je voulais voir ce que donnait ce groupe inconnu en live... Et j'ai pas été déçu ! **Mad Pop'X** assure du feu de dieu, un seul concert m'a convaincu et je suis un de leurs adorateurs, c'est grâce à ce show d'un aprés-midi d'été... **Addict** n'était pas encore connu mais le chapiteau a su apprécier leur grunge envoutant, il ne fallait pas rater le début des Eurocks 97 !!! Nos voisins belges de **Channel Zero** donnèrent ensuite ce qui devait devenir un de leur dernier concert, leur métal conventionnel ne déchaîna pas la foule, assomée par le soleil. Une foule tout aussi relativement passive pendant le set, décevant, de **Biohazard**, je m'attendais à un super concert (on m'avait dit que...) et puis ... bof bof, vraiment j'ai été déçu ! A un tel point que je n'ai pas attendu la fin du set pour retrouver la scène C et le début du show de **Mass Hysteria**, 2ème grosse révélation pour moi et pour l'incroyable public entassé devant la scène Territoire de Musique. Une tornade de folie fait jumper les Eurockéens et va les faire parler pendant 3 jours, la question : «T'as vu Mass Hysteria ?» commençant toutes les discussions entre les festivaliers. Ils ont même le droit, fait rarissime sur «la C» à quelques minutes de rab', le temps de jouer «Le dernier tango». Et le charisme de **Live** a embrasé le chapiteau, j'adore Throwing copper et Live live m'a comblé. La chaleur est encore montée d'un cran. Pour nous tempérer une petite pluie fine nous caresse avec la musique de **Radiohead**, la magie envahit le Malsaucy, Thom Yorke nous retient prisonnier et éternalise des instants d'une beauté indescriptible. **Spicy Box**, sur la scène C, en fait les frais. Chaud le chapiteau avec **Supergrass**, pour moi c'est le temps de manger et de se reposer un peu avant de LES voir. Eux qui ont défrayé les chroniques financières locales par leur cachet et qu'on voulait donc critiquer... Eux, ce sont les **Smashing Pumpkins** dont le concert n'a pas de prix, ma journée se termine comme dans un rêve. Ou presque parce que mes rêves ne sont pas hantés par les **Chemical Brothers** et leurs Ataris colorés, décevant, Techno-Rock qu'ils disaient ...

A peine remis de la journée de vendredi, je suis de retour sur la presqu'île où la power-pop néopunkisante des **Oobik and the Pucks** me ravit d'entrée, je ne connaissais pas et j'ai pas regretté de mettre lever tôt (vers 11h) pour les voir (à 15h), d'autant plus qu'ils sont charmants et toujours prêts à discuter off-stage. Là encore un groupe peu connu va récompenser ceux qui se sont déplacés si tôt, les **Stereophonics** charment le chapiteau... **Melville** et sa bonne presse, méritée,

donne un trés bon concert mais c'est pour **Baby Bird** que pas mal de festivaliers d'un jour sont là, mais je me demande encore pourquoi... Accroché aux premiers rangs devant la grande scène, j'attends. Musique tribale, ils vont entrer en scène pour mettre le feu. C'était ma première expérience **No One is Innocent** et elle m'a marqué à vie. Depuis j'associe «débauche d'énergie» à «Kmar», phénoménal. La jeunesse emmerde le front national. Des paroles qui ne sont pas tombés dans l'oreille de sourds américains pratiquant à merveille le français, les attentifs **Nada Surf**, qui, en conférence de presse et sur scène, en remettent une couche, l'extrémisme est au coeur des débats de la journée, tout le monde essaie d'éviter que le sous-marin ne coule... La jeunesse emmerde les torpilleurs et acclame les Nada Surf qui mettent une claque à pas mal de monde. C'est le début d'une grande histoire d'amour... La fête continue avec les adorables gros blaireaux de **Marcel et son Orchestre**, le parterre de la scène C se transforme en bal du 14 juillet mixé au ska-beauf. C'est du délire aussi bien sur scène que dans l'assistance, les nains de jardins slament et les Marcel récupérent 2 fois 5 minutes pour continuer de foutre le bordel ! Jouissif !!! Furieuse Fête Foraine d'un côté, **FFF** de l'autre, mais leur fusion dépareillé ne me convient guère... Le clou de la journée c'est **Noir Désir** et encore un concert marquant, qui laisse des traces... D'un lancinant «Lazy» interminable à un «Un jour en France» d'actualité, l'essentiel du 666.667 Club y passe au détriment de quelques standards. Le rêve continue.

Dimanche, les choses sérieuses commencent avec **Sloy** et un Armand aux anges quand il entend le public applaudir en rythme pendant qu'il se réaccorde... Sur la scène A **311** personnes à tout casser regardent un groupe «for promotionnal use only». C'est aussi une histoire de chiffres sous le chapiteau avec le rock country de **16 Horsepower**, trés apprécié par la «vieille génération». Mais les jeunes sont essentiellement venus pour les 3 kangourous de **Silverchair** qui nous livrent un concert moyen pour certains, intense pour d'autres... Même sous abri la tempête **Rollins Band f**ait rage, le tatoué en short qu'est Henry Rollins explose tout sur son passage avec l'aide d'un batteur exceptionnel. Pas grand chose à voir avec **Placebo** et un angélique Brian Molko qui à son tour envoûte les festivaliers. Quel concert ! Somptueux, avec comme cerise sur un incroyable gateau, un instrumental de prés de 10 minutes. Ah, c'est beau... Un public sage et clairsemé applaudit **Paul Personne** et sa guitare, perdu sur la grande scène. **Neil Young** s'étant blessé (en se faisant un sandwich !!!), c'est un groupe habitué des festivals qui va clore ces magnifique Eurockéennes. Dand leurs bagages, ils nous ont ramené **Suede** et leur pop mielleuse. Les têtes d'affiche qu'étaient devenus **Simple Minds** ne font guère mieux.

Le réveil est dur mais le rêve était si beau qu'on pense déjà à 98, en plus, ce sera l'anniversaire des Eurocks, les hypothèses les plus folles germent dans des esprits éblouis par 3 jours de folies. Malheureusement, la déception sera grande...

Photo : © D.R. - http://memories.eurockeennes.fr/

Oli

INTERVI OU : MARGARET CATCHER

AUTEUR EN DÉBUT D'ANNÉE D'UN PREMIER VÉRITABLE ALBUM NOMMÉ SINGULARITY, LE DUO LILLOIS DE MARGARET CATCHER S'EST LAISSÉ TENTER PAR NOTRE PETIT QUESTIONNAIRE AUSSI TORDU QUE LEUR MUSIQUE.

Thatcher ou Hulk Hogan ?
Pierre : Plutôt Hulk ... mais le gars tout vert, j'aime l'idée qu'il alterne calme et explosivité un peu comme la musique que l'on joue.
Xavier : Pareil, elle craignait pas mal la vieille. Je suis pas très catch mais Hulk (Hogan) est plus stylé et a l'air assez marrant.

Sylvester Staline ou Lenine Renaud ?
Pierre : Sylvester Staline, ce groupe me faisait délirer à l'époque.
Xavier : On a bu quelques bières sur les terrasses de Wazemmes avec les Lénine Renaud, mais désolé, perso, le grind déjanté l'emporte sur la chanson.

Macron ou macaron ?
Xavier : Faut bien avouer qu'ils ont grave assuré leur casting en nous trouvant le président beau gosse qui fait tomber les mamies, mais ça prend pas trop sur moi, mes goûts de luxe m'orientent plus vers les macarons...
Pierre : Ouais, macaron, fraise ou caramel beurre salé, j'adore !

La Malterie ou le CCL ?
Pierre : La Malterie, on y a répété des années, tourné notre dernier clip et vu plein de concerts au top. Mais le CCL, c'est ultra classe aussi, depuis le temps que le lieu existe, c'est génial !

Le bruit ou l'odeur ?
Pierre : Le bruit ET l'odeur, une petite pensée pour Chichi.
Xavier : Pierre a une sacré collection de Tee-shirts Jacques Chirac au passage.

À l'arrache ou ultra carré ?
Pierre : Ultra à l'arrache. Bon, ça dépend des moments.
Xavier : Super carré sur pleins d'aspects, et tellement bordéliques sur d'autres !

Rythmique ou solo ?
Xavier : En ce moment plutôt solo, vu que mon binôme prend ses congés paternité.

Humanisme ou transhumanisme ?
Xavier : Transhumanisme, le nom de l'album en témoigne, c'est la grosse thématique abordée depuis le début du projet. Dans les textes, on parle de mutations, d'intelligence artificielle, de robots, toujours avec une certaine dose de débilité ! Mais y'a quand même le côté humaniste, notamment dans une chanson comme «New transe» qui traite du monde post-Thatcher.

Welsh ou Potjevleesch ?
Pierre : Welsh, j'adore ce plat régional bien (bien) gras.
Xavier : Surtout quand il s'agit de le faire découvrir en plein été, à des potes musiciens de passage à Lille, en leur disant que c'est juste une tartine avec du jambon et du fromage, ça les a un peu choqués quand ils ont vu arriver les assiettes !

Larsen ou glitch ?
Pierre : Glitch, j'abuse de cet effet avec mon pad électronique.
Xavier : Larsen, j'abuse de cet effet avec ma Fuzz War.

Civil Civic ou Battles ?
Pierre : Battles époque Tyondai Braxton l'album Mirrored est fabuleux, une référence pour le groupe.
Xavier : Pour ma part, Battles aussi, bien qu'un poil moins emballé par les albums suivants... On avait partagé la scène avec Civil Civic sur un vieux cargo et ça reste un super souvenir.

Sortie de fac ou sortie de bar (pour draguer) ?
Pierre : Sortie de bar, mais surtout pour prendre du bon temps avec les potes.

Euro ou dollar ?
Pierre : Lev Bulgare
Xavier : Dollar, le mois dernier, on nous a proposé de prendre un extrait de notre clip «We want more» avec nos tronches et tout, pour une pub américaine. Ça n'a pas abouti finalement mais ça nous a bien fait marrer !

TER ou métro ?
Xavier : TER, beaucoup moins connoté «travail» que le TGV, et sûrement plus de diversité dans les paysages aussi quand tu sillonnes les lignes. J'ai fait pas mal de sons et de morceaux sur mon ordi à une époque dans les TER, l'allure du train est idéale pour laisser voguer l'imagination, c'est le cas pour le morceau qui porte ce nom d'ailleurs.

Super NES ou Mega Drive ?
Pierre : Super NES définitivement.
Xavier : Clairement ! Et Nintendo, encore aujourd'hui d'ailleurs ! avec Vincent, le sondié de Margaret Catcher, on est à fond sur Zelda, j'avoue.

Vocoder ou autotune ?
Xavier : Ça a toujours été vocoder, bien kitsch et délire pour parler de bananes ou de fin du monde. Y'a eu un petit passage par la talk box à la Stevie Wonder tout de même mais Pierre a toujours rêvé que je passe à l'autotune apparemment.
Pierre : L'effet est encore plus horrible, j'adore !

Jour ou nuit ?
Pierre : Nuit, pour composer c'est bien !
Xavier : Quoi de mieux que de se faire des nocturnes en studio à triturer plein de sons et enregistrer des voix avec une bonne Chimay bleue.

Windows ou Mac ?
Les deux : Mac

Merci à Christophe d'Atypeek Music et aux Margaret Catcher
Photo : © Mister Bi!

Ted

DANS L'OMBRE : JEHAN D'APATHIA RECORDS

JEHAN, BOSS DU LABEL APATHIA RECORDS, ABRITE DANS SON ANTRE DES FORMATIONS AUSSI VARIÉES QUE LE ROCOCO-CORE DE PRYAPISME, LE GOTH-MÉTAL DE WORMFOOD, LE POST-ROCK HARDCORE DE ZAPRUDER, OU LE THRASH DE HEART ATTACK. UN HOMME DE GOÛT AIMANT RESTER DANS L'OMBRE QU'ON VOUS PROPOSE DE DÉCOUVRIR EN QUELQUES QUESTIONS POSÉES AVANT UN SHOW DE PRYAPISME À GLAZ'ART EN AVRIL DERNIER.

Quelle est ta formation ?
Ma formation est inexistante étant donné que mon seul diplôme est le Brevet des Collèges. Je n'ai même pas le bac puisque j'ai arrêté l'école avant, je suis un autodidacte à 100%. J'apprends sur le tas et je trouve que c'est très bien comme ça, c'est le plus intéressant.

Quel est ton métier ?
Je suis développeur Web, ce qui va plutôt bien avec la gestion d'un label. Ça permet de maintenir une boutique en ligne, de créer des sites Internet pour les groupes, de créer aussi des conneries comme avec Pryapisme. J'ai finalement pas fait tant que ça de sites Internet de groupe, mais j'ai fait celui de Pryapisme et j'ai aussi conçu lors du lancement de Futurologie un petit soundpad où les gens pouvaient cliquer sur un petit carré et ça faisait un son. Il y avait une vingtaine de carré comme ça et si on trouvait la bonne combinaison, ça donnait un nouveau morceau. Donc, tout ça se marie plutôt pas mal je trouve.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?
Gérer Apathia Records, ça suffit largement ! Ça doit prendre facile la moitié de mon temps. Il n'y a pas vraiment de journée type chez Apathia Records, étant donné que je suis développeur Web freelance, je m'adapte complètement selon le besoin, c'est à dire que je peux passer une journée sur le label, une autre sur le boulot, répondre aux mails le matin, l'après-midi, bref, c'est très haché, j'essaye autant que possible de m'adapter au mieux. Sinon, j'accompagne les groupes du label dès que je peux, mais je considère que ce n'est pas ma fonction première. C'est vrai que s'il y a une très belle date comme à l'Euroblast avec les Pryapisme, ou bien avec les Heart Attack au Lezard'Os Metal Fest à Reims, je me déplace. Donc, le mec du merch' sur ces dates-là, c'est moi ! On est deux à gérer Apathia Records, moi je suis basé à Lyon et mon collègue est du côté de Reims, on s'est bien séparé les taches. Cette année, je crois que je vais voir plus les Pryapisme que mon collègue. C'est assez peu commun au final.

Ça rapporte ?
Bah, ça dépend. Est-ce qu'on arrive jusqu'au seuil de rentabilité ? Maintenant, oui, ça n'a pas toujours été le cas et ça peut très vite pencher du mauvais côté. Ca va dépendre des sorties, du nombre de sorties. Certains groupes ou albums génèrent plus de chiffres que d'autres, mais je n'arrive pas à vivre de cette activité. Des fois, ça me paye les déplacements, c'est déjà pas mal. Si ça rapporte au niveau des contacts et rencontres ? Oui et non, car j'aime bien être dans mon rôle d'homme de l'ombre vu que je suis pas le mec qui parle le plus. Forcément, à force, je connais du monde dans le milieu métal-rock, mais ça ne représente pas tant que ça. Après, c'est vrai qu'il y a quelques années au Hellfest, j'ai rencontré le futur batteur de Carcass mais de là à rencontrer Ozzy Osbourne, clairement pas ! (rires)

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?
Je pense que ça devait être avec Nirvana comme beaucoup, je devais avoir 10-11 ans. Ça a bifurqué sur System Of A Down, Slipknot, Linkin Park, toute ma génération quoi ! Après, c'est parti sur du métal plus extrême avec un pote qui était déjà bien dedans, qui m'a balancé un petit Cradle Of Filth de derrière les fagots, changement tellement brutal sur le coup que j'ai pas trop continué à écouter, pis je suis revenu vers cette musique progressivement.

Une anecdote sympa à nous raconter ?
J'avais fait une tournée avec les Zapruder, on s'est

retrouvé au Kosovo dans un espèce de camp de vacances pour hippies au bord d'un fleuve toxique, ce coup-là est fort quand même. C'est marquant. Toujours sur cette tournée, la veille d'ailleurs, le groupe jouait à Sarajevo, et le batteur trouve rien de mieux à faire que de s'enfermer dans les chiottes et d'essayer de sortir par le faux plafond. Évidemment, ce con s'est coincé. Cette tournée, c'était du grand n'importe quoi !

Ton coup de cœur musical du moment ?
Oye, il y en a beaucoup ! Là, j'ai redécouvert le premier album de Virus parce que j'ai appris qu'ils sortaient un nouvel EP ; le dernier Ulver, qui est fantastique, c'est un album pour les fans de Depeche Mode ; le dernier Nightbringer est vraiment pas mal du tout, comme le dernier Mastodon évidemment ; dans le genre un peu plus confidentiel t'as l'album de Au Champ Des Morts, un groupe de black qui est sur le label Debemur Morti Productions, c'est vraiment pas mal, on sent une petite touche à la Glaciation ; et pour terminer, je vais te citer La Torture des Ténèbres, rarement un groupe a aussi bien porté son nom, c'est un espèce de mur sonore qui bourrine comme pas possible pendant 50 minutes, à chaque album c'est pareil, ça ressemble étrangement addictif en fait, je te recommande leur dernier album Civilization is the tomb of our noble Gods, vraiment tout un programme, pour le coup, ça a été une excellente surprise.

Es-tu accro au web ?
Je suis développeur Web (rires), donc oui forcément, et puis tout ce qui est un peu geek me touche, même si c'est moins qu'avant peut-être. Je dois passer 14h par jour devant un ordinateur donc je suis un peu accro quand même.

À part le rock, tu as d'autres passions ?
La bouffe peut-être, j'aime bien cuisiner et passer du temps en cuisine genre le métalleux qui bouffe du chocolat et des pâtes (rires). Je me défends bien sur les lasagnes bien que je sois plus pâtisserie, du genre petite tarte coco, spéculoos, ganache en chocolat avec des fraises par dessus. Un truc bien métal quoi !
En ce qui concerne la passion de la musique, je n'écoute pas que du rock, j'adore l'électro, des trucs assez variés comme Lorn, Trentemoller ou Stephan Bodzin, le rap aussi avec les classiques français IAM et NTM, mais également des trucs plus noise-dark comme Dälek, j'aime bien Moodie Black aussi, je suis assez friand des mélanges de styles.

Tu t'imagines dans 15 ans ?
Ouh, putain ! Moins de cheveux, plus de barbe. Difficile de se projeter, est-ce qu'Apathia Records sera encore là ? Impossible à dire, j'espère. Si j'en vivrai ? J'espère encore plus (rires). C'est pas évident, surtout avec cette scène musicale un peu changeante qui vit au bon vouloir du public, mais pas que, au bon vouloir aussi de certains médias indés comme Noisey qui font la pluie et le beau temps dans ce milieu, c'est pas une critique hein, y'a plein de bons médias. C'est juste que je me rends compte que c'est de plus en plus dur d'avoir de l'exposition pour les groupes en fait, vu qu'il y a des milliers et des milliers de projets musicaux. Regarde Zeal & Ardor qui joue ce soir, c'est parti d'une connerie sur 4Chan, et là ils se retrouvent à faire un buzz monstrueux.

Merci à Jehan, à l'asso Ondes Noires, et à Glazart.
Photo : © Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

Team W-Fenec

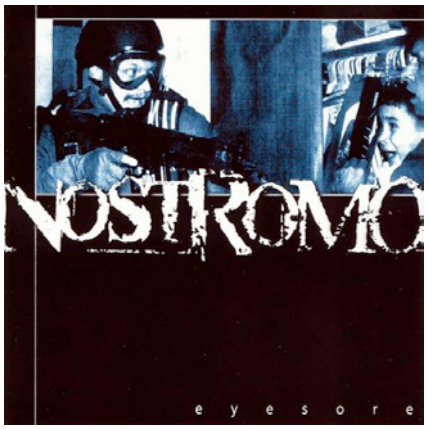
CONCOURS

NOTHING FROM NO ONE

Nothing From No One donne dans le HardCore et avec son line-up (composé de membres de Eyeless, Hord/Detoxed...) et ses guests (Danny ex-Deviate, Tristan de WeaksaW, Vince d'Alea Jacta Est...), tu as deviné qu'ils n'étaient pas là pour plaisanter... Sorti chez Send the Wood Music, The painful truth fait honneur aux traditions HxC et ravira les puristes en mal de son frais. On t'offre 3 exemplaires de la galette histoire de te retourner les oreilles...

Bonne chance !

Le concours est ici
http://www.w-fenec.org/concours/index,274.html



NOSTROMO

Si **Nostromo** a déjà fait un retour fracassant sur les planches, tout laisse à penser que le groupe prépare quelque chose de très lourd pour de nouveau goûter aux joies du studio et des bacs. Séance de rattrapage pour ceux qui prendraient le train en marche et auraient raté leurs prouesses d'il y a quelques années (à peine 20)... La Klonosphère, Nostromo et le W-Fenec se mettent en quatre et à trois pour t'offrir 3 packs de leurs 3 albums réédités ! Argue, Eyesore et Ecce lex ont fait trembler la planète à la fin des années 90 mais sont toujours d'actualité ! Grâce à concours, tu vas pouvoir réviser tes classiques avant de prendre une claque qui s'annonce monumentale...

Bonne chance !

Le concours est ici
http://www.w-fenec.org/concours/index,273.html

W(ho's next) FENEC

BLACK MOON TAPE

HO9909

STONE SOUR

ULTRA VOMIT

COUNTERFEIT

JEAN DU VOYAGE

THE DECLINE

BARE TEETH

DIET CIG

ZENZILE

SMASH HIT COMBO

DEAD CROSS

HERZPARASIT

ONLAP

TOMBOUCTOU

DOMINO & THE GHOSTS

KID FRANCESCOLI

...

TU LIS LE MAG RÉGULIÈREMENT ?
ON A QUELQUES QUESTIONS POUR TOI !
ET C'EST PAR ICI :
HTTP://WWW.W-FENEC.ORG/CONCOURS/INDEX,272.HTML

0617